

Un grand sommeil noir

Aneirin

<http://aneirin.fr>

Un grand sommeil noir
Tombe sur ma vie :
Dormez tout espoir,
Dormez tout envie !
(Verlaine)

Les jumeaux

*Le flot illuminé de la rivière d'argent
Aux naïves Faeries surnoisement dérobé,
Nimbera le Cristal d'un éclat aveuglant
Jusqu'à ce que vienne la grande Obscurité.*

*Dans leur frayeur insensée les hommes appelleront
Des démons sans pitié au pouvoir invincible.
Lorsque résonnera le rugissement des Dragons
La nuit recouvrira un amour invisible.*

*Par delà la mort, le Deux-en-un renâtra.
Pour que les portes se ferment et que la reine s'éveille,
Dans le cercle sans fin, la roue s'arrêtera
Afin que survienne enfin l'éternel sommeil.*

La prophétie de Xahandrya.

C'était une nuit de novembre. Une nuit compacte et féroce où la nature ruait comme une armée de démons. Le froid mordait, les arbres craquaient et pliaient. La pluie formait un rideau opaque agité par des rafales mugissantes.

Au cœur de la tempête, se dressait une colline noire et massive, pareille à une tortue endormie. Au sommet, on apercevait quelques lumières, qui tremblaient et vacillaient sous les assauts du vent. Calfeutrés derrière les portes de leurs demeures, les habitants de ce village perdu guettaient dans le fracas des éléments déchaînés les signes avant-coureurs du cataclysme qu'ils redoutaient confusément.

La peur s'était refermée sur eux, insidieusement. Ils ressentaient tous la même inquiétude diffuse, dans les tréfonds de leurs âmes froides et calculatrices. Ce que l'on lisait dans la course des astres, dans les signes complexes des runes ou dans le dessin des nuages n'était que présages sinistres, que promesses de destruction et de chaos.

Une nuit éternelle semblait sur le point de s'abattre sur le village de Blair.

Inlassablement, les Ka-Erims effrayés sondaient le futur, tentant sans relâche de percer les secrets du destin funeste qui se dressait devant eux. Mais l'avenir se dérobaît, pareil à un mur de ténèbres.

Les deux enfants étaient parvenus jusqu'au village et avaient trouvé refuge derrière un muret à peine plus haut d'eux, qui leur fournissait un abri précaire contre la tempête. Tremblants, grelottants de froid, ils étaient blottis l'un contre l'autre, tentant désespérément de se réchauffer mutuellement. Tous les deux étaient trempés jusqu'aux os. Les haillons qui les vêtaient n'offraient que de maigres protections contre le vent, le froid et la pluie battante.

Ils s'étaient traînés jusqu'aux portes des maisons, implorant leurs habitants de leur ouvrir, de les accueillir dans la chaleur des feux.

Mais nul n'avait répondu. Nulle main secourable ne s'était tendue, aucun villageois n'était sorti braver la tempête, pas un seul avait seulement daigné déverrouiller la porte de sa demeure. Nul ne se souciait de jeunes Akahims fuyant les troupes de l'Empereur. Même si les cœurs éteints des habitants de Blair avaient été capables d'éprouver de la compassion, ils n'auraient pas ouvert, car s'ils l'avaient fait, l'Empereur aurait fini tôt ou tard par le savoir. Et tous craignaient le terrible pouvoir qu'abritait la Tour de Cristal. Le souvenir de ce qui s'était passé à Tyrganor était encore dans toutes les mémoires.

Les portes étaient demeurées hermétiquement closes. La barrière infranchissable qui séparait les enfants égarés du *Ka* les condamnait à mourir de froid et de faim dans la tempête. Plus terrible encore, de cruels rituels d'invocation avaient été prononcés. Même la chance toute relative de profiter de l'abri précaire offert par les murs du village allait bientôt leur être ravie. Les habitants de Blair n'étaient pas semblables aux deux enfants akahims qui agonisaient dans le froid. Ils étaient des *Ka-Erims*, des sorciers capables de commander au *Ka*. Leur seule force de volonté suffisait à changer la nature de la réalité. Bien que leurs pouvoirs n'étaient que bien peu de chose en comparaison de ceux de l'Empereur immortel et de ses Adeptes, ils n'éprouvaient que du mépris pour ceux qui ne partageaient pas leur maîtrise du *Ka*, pour ceux à qui la magie demeurerait à jamais un rêve inaccessible.

Sous l'effet des rituels proférés par les villageois, les Trolls apparurent. Ils étaient les chiens de garde de Blair. De monstrueuses créatures, presque deux fois plus hautes qu'un homme surgirent des cabanes avec des grognements avides, bravant sans hésitation la fureur de la tempête, des montagnes de chair de plus de trois mètres de haut, d'énormes gourdins plongeant leurs bras qui pendaient déjà presque jusqu'à terre. Le hurlement du vent couvrait leurs rugissements féroces.

Guilen aperçut la première leurs silhouettes massives, émergeant lentement de la nuit, les corps énormes ruisselant de pluie et balayés par les rafales de vent.

— Des Trolls ! s'exclama-t-elle. Sa voix était presque inaudible dans la tempête. Elle était étrangement calme, tellement tétanisée par le froid et l'épuisement qu'elle ne ressentait aucune sensation de panique – seulement un désespoir si profond qu'elle avait l'impression d'être prisonnière d'un bloc de glace. Elle saisit pourtant son frère par l'épaule et le secoua pour attirer son attention.

Ken leva les yeux et hurla en voyant les monstres se dresser devant eux, ombres gigantesques surgies de ses pires cauchemars. Aussitôt, le voile qui obscurcissait l'esprit de Guilen se déchira et elle hurla à son tour.

« Si vous n'êtes pas sages, les Trolls vont venir et vous dévorer ! » Combien de fois avaient-ils entendu cette terrible prédiction, aussi amusante qu'effrayante ? C'était une plaisanterie rituelle que l'on ne prend pas vraiment au sérieux, mais que l'on ne peut s'empêcher de craindre tout au fond de soi, sans oser l'admettre. Désormais, les monstres étaient là, présents en chair et en os, et la prédiction de la mère des deux jumeaux semblait sur le point de se réaliser. La terreur envahit leurs esprits et les emplit d'une vigueur nouvelle. Ils se croyaient parvenus à l'extrême limite de leurs forces, ils trouvèrent pourtant des ressources pour surmonter leur épuisement et prendre la fuite.

Les monstres se ruèrent à leur poursuite. Mais leurs corps massifs et difformes et leurs jambes torves n'étaient pas adaptés à la course. Ils s'enfonçaient et glissaient dans la boue, la pluie coulant sur leur visage les aveuglait et les énervait. Avec des grognements de dépit, ils virent leurs proies disparaître dans la tempête et franchir les frontières de leur territoire. Incapables de briser les entraves magiques qui les reliaient au village, les Trolls poussèrent d'effroyables rugissements de frustration et de rage.

Les deux enfants couraient aussi vite qu'ils le pouvaient, sans regarder en arrière, mus par une épouvante incontrôlable. Ils ne s'étaient pas rendu compte que les Trolls avaient cessé de les poursuivre. Ils dévalèrent à toute vitesse la colline abrupte qu'ils avaient eu tant de mal à gravir et s'enfoncèrent dans la forêt, droit devant eux. Soudain, Ken, qui courait en tête, se prit le pied dans une racine. Avec un cri étouffé où se mêlaient la peur et la surprise, il s'effondra violemment sur le sol. Emportée par son élan, Guilen trébucha sur son corps étendu et tomba sur lui.

La fillette se releva bien vite. Haletante, elle mit quelques instants à reprendre sa respiration. Une boue glacée comme la mort imprégnait ses vêtements et la peur faisait battre son cœur si vite qu'elle ne pouvait en compter les battements. Ken était toujours étendu. Guilen mit la

main sur son épaule et le secoua doucement, mais l'enfant ne réagit pas plus que la souche sur laquelle il était tombé. Alors elle le retourna. Sa peau était si pâle qu'elle en devenait presque diaphane. A son front, sous ses cheveux d'or, brillait une tache écarlate, qui s'ouvrait comme une fleur.

Les voyageurs

Avant la venue de Lae-Mü, le monde était plongé dans les ténèbres. La seule source de lumière était la clarté lépreuse des sept lunes et le scintillement blafard du rideau d'étoiles sur la voûte d'obsidienne. Tels des princes obscurs, les Daïmons régnaient sur le monde et l'Homme vivait caché dans les profondeurs de la terre, passant l'essentiel de sa précaire existence à fuir des créatures féroces et assoiffées de sang.

Au cours de cette longue ère de ténèbres, des héros apparurent et combattirent les Daïmons et ils accomplirent moult exploits dignes d'être chantés. Parmi tous ces héros, seul Lae-Mü fut capable d'ouvrir les Portes de Lemël. Ce miracle ne pouvait être accompli que par un être en parfaite communion avec Lemël : une âme apaisée, infiniment pure, sans haine, sans colère et sans peur. Une âme qui aurait renoncé à la domination et à l'ambition pour se fondre dans la Source de la Vie.

Lae-Mü pénétra dans l'autre monde et il remonta le cours de la Rivière d'Argent jusqu'à sa source où il plongea son bâton, le changeant en un spectre de lumière. Il rapporta de l'autre monde la branche illuminée, emplie du pouvoir de Lemël et de ce jour il fut connu sous le nom du Porteur de Flambeau. Il toucha le ciel de son spectre d'argent, la voûte obscure se déchira et le soleil apparut, illuminant le monde d'une clarté aveuglante.

Les Daïmons perfides furent pris de fureur. Ils étaient jaloux du pouvoir de Lae-Mü. Ils haïssaient la lumière de Lemël et espéraient la détruire. Par leurs maléfices, ils couvrirent l'éclat du soleil d'un voile de sang et firent venir le crépuscule. Sous leur influence, le soleil déclina et disparut derrière l'horizon. Les puits ténébreux de Dargûn s'ouvrirent et vomirent des hordes d'abominations qui déferlèrent sur le monde.

Mais Lae-Mü se dressa devant eux, seul face à la Multitude, tel un diamant étincelant dans la nuit. Les Daïmons déferlaient sur lui en immenses vagues noires évoquant de répugnants cafards.

Lae-Mü brisa la charge féroce des Daïmons. Une étoile à l'éclat aveuglant brillait dans sa main et lui donnait la force d'une armée. Le Flambeau de Lemël brûlait les chairs des monstres comme une lame de feu.

Les Daïmons fuirent devant le courroux de Lae-Mü, se dispersèrent dans le monde et se réfugièrent en tremblant dans l'obscurité des cavernes profondes, tels des milliers de serpents impuissants et vils. Le soleil ressurgit, et ce fut la première aube du monde.

Alors le Porteur de Flambeau fit présent au monde de la lumière de Lemël. Lae-Mü ordonna à la lumière de briller pour l'éternité et commanda aux hommes de la servir et de la vénérer.

Les paroles du prophète. La Geste de Lae-Mü.

Ungar descendit de cheval et s'approcha des deux corps étendus. C'était un homme de haute taille, puissamment bâti, enveloppé dans un manteau de cuir dégoulinant de pluie. Un petit homme au visage laid se tenait à ses côtés, juché sur un poney grisâtre. Il scrutait les ténèbres avec anxiété, sa main droite jouant nerveusement avec le pommeau d'un petit poignard recourbé à sa ceinture.

— Des enfants, dit Ungar.

— Morts ?

— Pas encore. Le garçon est blessé à la tête.

Sa voix était basse et profonde. Le petit homme à la triste mine ne cessait de jeter des regards anxieux tout autour de lui, sursautant au moindre craquement.

— Il ne faut pas rester ici. Nous sommes trop près de Blair. Les sorciers peuvent percevoir notre présence. Ils savent peut-être déjà que nous sommes là.

Il parlait d'une voix saccadée, tremblant de froid et de peur, et son regard errait tout autour de lui, tentant vainement de percer les ténèbres sous les arbres grisâtres et dégoulinants de pluie. Ungar ne prêtait aucune attention à son manège.

— Ils ne ressemblent pas à des Ka-Erims.

— Il n'y a plus d'Akahim sur ce territoire. Les Trolls les ont tous tués. Laissons ces enfants et allons nous en, avant que les Trolls n'arrivent !

Le guerrier hésita, et sa main se posa machinalement sur le pommeau de son épée. Il regardait les deux enfants évanouis. Leur peau était si pâle ! Leur souffle était faible, presque imperceptible. Il ne leur restait qu'une petite étincelle de vie, comme une braise vacillante qui pouvait s'éteindre à tout instant. Valait-il la peine de s'encombrer de ces charges inutiles ? De prendre le risque de mettre leur mission en péril, tout cela pour sauver deux vies insignifiantes et peut-être déjà perdues ? De la pointe de son épée, Ungar pouvait aussi bien offrir aux deux enfants la douceur d'un éternel repos, d'une mort facile et sans douleur. Par les temps qui couraient, c'était plus qu'il avait été accordé à beaucoup de ceux que Ungar avait connu. Ungar savait qu'il ne pouvait guère se permettre de perdre du temps. La mission que Volgür lui avait confiée prévalait sur tout le reste et ses ennemis étaient déjà lancés à sa poursuite, utilisant dans leur traque toutes les ressources du Ka. Ungar était prêt sacrifier n'importe quoi pour mener sa tâche à son terme, même sa propre vie. Que valait dans ce contexte la vie de deux jeunes Akahims ?

Devait-il les abandonner aux bêtes sauvages ? Le guerrier ne put s'y résoudre. Il n'avait rien d'un héros, il avait tué beaucoup d'hommes dans sa vie précédente, avant de rencontrer le Prophète. Il avait vu mourir tellement d'hommes, de femmes et d'enfants, qu'une vie ne pesait plus grand-chose pour lui. Une goutte d'eau dans un océan de larmes et de sang. Pourtant un obscur instinct lui soufflait qu'il *devait* prendre le temps de secourir ces enfants, quoi qu'il en coûte, que c'était *important*. Toutefois, il était clair que cela ne pouvait pas être à moitié aussi important que la mission que le Prophète lui avait confiée.

— Allons nous en, le pressa son compagnon. Il ne faut pas rester ici. Les Trolls sont sur nos traces. Ces enfants nous ralentiraient.

Le petit homme se nommait Harken. Il n'était ni cruel, ni lâche, mais tout ce qu'il avait vécu ces derniers temps avait eu raison de son courage. Il voulait vivre, vivre quel qu'en soit le prix. Il ne voulait plus risquer sa vie. Les dangers auxquels la mission le contraignait à s'exposer lui suffisaient. Il ne pouvait pas en endurer plus. Sa voix tremblante contrastait avec le calme de Ungar. Il regarda les enfants avec haine, résistant à l'envie de plonger son poignard dans leurs poitrines délicates.

Le guerrier quant à lui n'avait pas peur de la mort. Il avait maintes fois joué avec elle, avec appris à composer avec ses lois. Ce n'était que par une bizarrerie du destin qu'il avait survécu à toutes ses années de guerre, et au fond de lui-même, il avait l'impression qu'une partie de lui-même était déjà morte – et cela depuis longtemps. Les jours qui lui restaient à présent étaient un étrange cadeau du destin, un sursis qui lui était accordé pour un dessein particulier, une tâche qui lui appartenait de mener à bien. Il était au service du Prophète et sa vie lui appartenait. Alors que son compagnon scrutait les ténèbres avec une nervosité croissante et que la pluie ruisselait sur sa cape, il restait parfaitement calme et immobile, plongé dans ses pensées. La seule question qui méritait d'être posée était celle-ci : pouvait-il, simultanément, sauver ces enfants et accomplir la mission que le Prophète lui avait confiée ?

Les sourcils froncés, Ungar hésitait, supputait, indifférent à la pluie qui dégoulinait sur son visage, au vent qui secouait les branches des arbres et aux suppliques de son compagnon apeuré. Dans une brusque inspiration, il prit sa décision. Il se pencha vers le sol et sans aucun effort, il chargea sur ses épaules les deux petits corps couverts de boue. Son compagnon lui jeta un regard stupéfait.

— Que fais-tu ?

— Trouvons un abri. Ils ont besoin d'un feu.

— Tu es fou ! dit le petit homme d'une voix que la peur rendait à présent suraiguë. On ne peut pas s'arrêter ! Pas ici ! Nous sommes tout près de Blair !

Sans répondre, Ungar se hissa sur son cheval avec des deux enfants.

Harken leur jeta un regard empli d'une rancœur confinante à la haine.

— Ce sont des Ka-Erims ! Ils ne peuvent être rien d'autre. Les Trolls ont massacré tous les Akahims des environs. Comment auraient-ils pu leur échapper ? Débarrassons-nous de ces créatures avant qu'elles ne nous jettent un sort ! Tu veux faire échouer notre mission ? Trahir la confiance du Prophète ?

Ungar ne lui jeta même pas un regard. Le petit homme se tut et regarda son compagnon d'un air sombre. Le guerrier avait soigneusement enveloppé les enfants dans sa cape et les maintenait serrés tout contre son corps dans l'espoir des les réchauffer. Harken savait qu'il n'avait aucune chance de convaincre Ungar qui n'avait jamais accepté de se plier à une autre volonté que la sienne, à l'exception de celle de Volgür. Il savait parfaitement qu'il le méprisait pour sa faiblesse et sa lâcheté. En réalité, le mot « mépris » était inapproprié : c'était à peine s'il existait à ses yeux. Harken n'avait jamais aimé son compagnon, mais en cet instant, il se mit à le *détester*. Il aurait voulu le voir mourir sous les coups des Trolls, mais en même temps il savait que cela aurait signifié son arrêt de mort.

Sans échanger un mot de plus, les deux compagnons s'éloignèrent à travers la forêt. Le fracas de la pluie battante et le hurlement du vent dans les arbres couvraient le bruit des pas de leurs chevaux. Lentement, ils disparurent, comme avalés par la nuit.

Certains érudits ont avancé la thèse selon laquelle la race akahime aurait été créée par nos ancêtres pour constituer une réserve d'esclaves. Cette idée est parfaitement ridicule : contrairement aux Trolls ou aux diverses espèces de Gobelins, aucun Akahim n'a jamais pu être asservi durablement par la magie, et il est nécessaire de recourir à la force pour les retenir prisonniers et les contraindre à travailler. Plus intelligents que des semi-hommes, mais irrémédiablement coupés du Ka, les Akahims sont des ébauches d'êtres humains, imparfaits et inachevés. Certains moralistes estiment qu'une conscience en dehors du Ka constitue une forme de perversion – une aberration hybride et dangereuse. Des philosophes considèrent que les Akahims ne sont que des êtres sans âme, des animaux à l'image de l'homme, des enveloppes creuses.

Nous ne partageons pas ces conceptions. Nous pensons qu'il faut regarder les Akahims avec pitié et compassion. La souffrance qu'endure une créature forcée de vivre toute son existence sans pouvoir toucher au Ka et cela tout en ayant pleine conscience de son état, dépasse l'imagination. Il arrive (et cela est toujours une tragédie terrible) qu'un enfant akahim naisse de parents ka-erims, mais en revanche, un enfant akahim est toujours un Akahim. Ainsi permettre, ou pire encore encourager, la reproduction des esclaves akahim est un crime inexcusable – en autorisant la perpétuation de ces créatures infortunées nous perpétons leur souffrance et leur misère.

Le royaume peut se passer des Akahims ! Nous avons assez de constructs et de semi-hommes. Notre magie est suffisamment puissante pour que nous n'ayons pas à dépendre de ces êtres d'infortune.

Essais sur la question akahim - Vior'lan ap Yi'ûrl

Guilen ouvrit les yeux. A regret, elle s'arracha à la quiétude apaisante du sommeil, émergeant peu à peu de sa torpeur. Elle ne ressentait aucune souffrance. Ni froid, ni douleur, ni faim, rien qu'une étrange angoisse, une peur oppressante et inexplicable, née d'une absence qu'elle ne ressentait encore que confusément. Il régnait autour d'elle une douce chaleur et elle percevait à la lisière de sa conscience le crépitement d'un feu tout proche.

— Elle s'éveille, dit une voix d'homme, dans laquelle il lui sembla déceler de la crainte et un vague ressentiment.

Guilen regarda autour d'elle. La lumière brillante des flammes dansantes l'éblouit. Confusément, elle distingua un visage, dur et buriné, dont la peau très sombre était creusée de rides profondes. Un visage effrayant qui l'observait pourtant avec une expression non dénouée de douceur.

— Comment te sens-tu ? demanda l'homme.

La première voix n'était que peur et méfiance, la seconde voix était rauque et grondante. La voix d'un chien de guerre. Guilen regarda autour d'elle, affolée. Ses mains tâtèrent la roche à ses cotés. Une crainte obscure, une angoisse encore informulée l'envahit brutalement.

— Ken ? demanda-elle d'une voix pressante. Où est Ken ?

Personne ne répondit. L'homme noir la regardait toujours et la fillette vit avec terreur apparaître un sentiment nouveau dans ses yeux. Une sorte de... pitié. L'homme posa une main compatissante sur son épaule, en une caresse maladroite qui se voulait apaisante. Il voulut même la prendre dans ses bras, mais Guilen le repoussa de toutes ses forces. Elle ne voulait pas de sa pitié ! Elle voulait...

— Ken, gémit-elle d'une voix suraiguë.

Une vague de chagrin commença à monter en elle, emportant tout sur son passage comme un puissant raz-de-marée.

— Je suis désolé, dit l'homme d'un ton brusque. Il n'a pas survécu. Il était trop faible.

Une vague de souffrance insupportable s'abattit sur la petite fille, la laissant glacée des pieds jusqu'à la tête. Ken était mort... Un vide terrible se fit soudain en elle, un vide terrifiant, insupportable. Ken était mort.

Ken n'était plus à ses cotés. Jamais ils n'avaient été séparés. Depuis la première étincelle de conscience au sein de la matrice qui leur avait donné la vie, depuis le plus ancien souvenir jusqu'à l'instant de son éveil, ils avaient toujours vécu côte à côte. Ils avaient dormi ensemble, joué ensemble, mangé ensemble. Ils avaient partagé toutes leurs joies et toutes les peines, les rires et les larmes, jusqu'aux punitions et aux rares cadeaux qu'on leur offrait. Ils étaient unis par un lien plus fort que l'amour, un lien si profond, si étroit, que Guilen avait l'impression qu'une partie d'elle même lui avait été arrachée. Un sentiment d'abandon, poignant, atroce, insupportable l'envahissait.

Ken était mort.

Jusqu'à cette terrible seconde, elle n'avait jamais considéré son frère jumeau comme un être distinct d'elle-même, jamais imaginé qu'il pouvait disparaître et qu'elle pouvait rester seule. Jusqu'à cet instant, Ken et Guilen n'avaient jamais été que deux facettes d'un unique individu. Seule, elle n'était plus rien, rien qu'un océan de peur et de souffrance. Elle ouvrit la bouche pour crier, mais une main calleuse se plaqua durement sur son visage.

— Ne crie pas, lui ordonna la voix. Si tu cries, les Trolls vont nous entendre. Ils patrouillent dans la forêt. Ce sont nous qu'ils cherchent.

La voix d'Ungar parvenait aux oreilles de Guilen mais elle ne pouvait plus atteindre son cerveau, déchiré par une souffrance plus intense que tout ce qu'elle n'aurait pu imaginer. Quelque chose se brisa en elle. Tout son corps se contracta brusquement et elle se débattit furieusement, donnant des coups de pieds, frappant et ruant comme une furie, mordant la main qui la maintenait. Ungar était robuste, mais il eut toutes les peines du monde à maintenir l'enfant hurlante qui se débattait dans ses bras. Guilen poussait des petits cris aigus pareils aux jappements d'un chiot blessé et se contorsionnait avec une violence invraisemblable. Ungar et Harken tentèrent désespérément de la faire taire.

Le bruit allait attirer les Trolls.

Ken était mort.

Cela ne dura que quelques secondes, mais les deux adultes durent s'y mettre à deux pour maîtriser l'enfant torturée par le chagrin. Puis la crise s'apaisa et passa, aussi brutalement qu'elle était venue. Le petit corps s'affaissa lentement, déchiré de sanglots. Ken était mort. L'esprit de Guilen sombra dans les ténèbres.

Il existe deux mondes. Deux univers, deux pôles d'attraction situés quelque part en dehors de l'espace et du temps, hors de notre perception et de notre compréhension.

Le premier se nomme Lemël. C'est un royaume de lumière où coule la Rivière d'Argent, une source de vie et d'énergie, une force, un aiguillon qui pousse la Matière à s'organiser en des formes toujours plus variées, toujours plus complexes, toujours plus élaborées. La Source a fait naître la Vie, l'entretient et la nourrit. La pulsion qui entraîne chaque être vivant à survivre, à se développer, à aller de l'avant et à se reproduire tire sa puissance de Lemël. Lemël est la Source de Tout.

A l'opposé, se trouve le pôle négatif, Dargûn, source de chaos et de destruction. L'énergie dévoreuse de Dargûn est l'exacte opposée de celle de Lemël. Elle engloutit et consume tout ce qui est. C'est un monde d'entropie, un trou noir, un puits de ténèbres sans fond, un monstre dévoreur d'énergie.

Tel un balancier cosmique, notre monde oscille entre ces deux pôles d'attraction complémentaires et mutuellement contradictoires. Chacun d'eux l'attire et exerce son influence sur lui, mais sa force est contrebalancée par le pouvoir provenant du pôle opposé. Notre monde naît de la confluence de ses deux forces. Pas plus que le mouvement ne peut être conçu sans l'immobilité, ni que la lumière ne pourrait exister sans les ténèbres. Sans Lemël, notre monde serait stérile et sans vie, mais sans Dargûn, le temps et l'espace lui-même ne pourraient exister : il n'y aurait que la perfection absolue de l'Etre, figé dans son Eternité.

Car rien de ce qui Est ne peut vivre et évoluer sans sacrifier une partie de lui-même.

La Vie est la Mort et la Mort est la Vie.

Seule la conjonction des énergies produites par Lemël et Dargûn peut permettre de donner naissance à l'univers tel que nous le connaissons. Ces deux pouvoirs coexistent dans chaque individu : si la force de vie prédomine, l'être survit et prospère, si la force de mort prévaut, il dépérit et finit par mourir. L'énergie de Lemël lui donne la soif de vivre, Dargûn l'attire inexorablement vers son trépas.

Ecrits conservés dans la Grande Bibliothèque d'And'raax et annotés de la main de l'Empereur Moord'mar, Seigneur de la Tour.

Le même soir Ungar et Harken quittèrent la grotte où ils s'étaient réfugiés. Ils avaient perdu beaucoup de temps. Le sol était boueux et détrempé, et une bise glaciale faisait craquer les branches des arbres, mais il ne pleuvait plus. Ils emportaient avec eux la fillette désormais seule au monde.

Guilen n'avait plus prononcé une parole, plus versé une seule larme depuis la crise terrible qui avait suivi son réveil. Elle restait silencieuse, enfermée dans un mutisme plus effrayant encore que les cris et les pleurs, les yeux éteints, plongés dans le vague.

Les deux aventuriers craignaient que la nouvelle de la mort de son frère jumeau, ajoutée aux privations et à la fatigue ne soit venu définitivement à bout de sa raison. Ungar la força à s'alimenter et elle ne lui opposa aucune résistance. Elle était aussi docile et malléable qu'une poupée de chiffon, mais ne prenait aucune initiative, se mouvait par pur automatisme, comme si le désir et la volonté l'avaient quitté à jamais. Toute étincelle de vie semblait avoir déserté ses yeux. Harken estimait qu'ils prenaient bien trop de risques pour sauver une enfant qui risquait de rester marquée à vie. S'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait abandonnée dans la grotte, à la merci des bêtes féroces ou des Trolls, mais il n'osait pas se dresser contre Ungar, qui voulait encore espérer en sa guérison.

Ils filaient droit vers la frontière, s'éloignant de la Tour par le chemin le plus court. Le danger était partout – naturel ou surnaturel. Les deux compagnons voyageaient de nuit. Les Trolls patrouillaient dans les bois durant la journée, piétinant les buissons et laissant derrière eux de larges pistes, mais à la nuit tombée ils se regroupaient auprès des demeures de leurs maîtres. Mais il restait les Daïmons – les Esprits de la Nuit – sans parler des bêtes féroces.

Le jour, les deux compagnons trouvaient refuge sous le couvert des arbres ou dans les grottes qui s'ouvraient dans les collines. Ils se relayaient pour dormir de peur d'être surpris dans leur sommeil et, dès le soir venu, ils se remettaient en route.

Ils étaient partis à la hâte et n'avaient pu emporter que peu de provisions. Le gibier était rare et même les baies et les racines étaient difficiles à trouver. Mais Harken était un coureur des bois émérite et il connaissait très bien cette région. Avant que la rébellion n'éclate, il avait parcouru ces forêts en tout sens pour trouver les herbes magiques qu'il vendait aux Sorciers ka-erims et il savait très précisément quels étaient les endroits où ils pourraient trouver de quoi se nourrir, et quels étaient ceux qu'il valait mieux éviter. Ungar ne voyait en lui qu'un simple guide et n'avait pour lui qu'indifférence et mépris, mais pourtant c'était sa ruse et son habilité, plus que la force et le courage d'Ungar, qui leur permirent de traverser la région sans encombre.

L'enfant restait enfermée dans un mutisme qui semblait aussi impénétrable que les murs d'une forteresse. Ungar tenta par tous les moyens de briser son silence obstiné, de susciter en elle la moindre réaction, de raviver la moindre étincelle de vie. Il déploya des trésors de patience que jamais on aurait cru pouvoir trouver au sein d'un guerrier endurci tel que lui, mais ses yeux restaient plus vides et inexpressifs que ceux d'un animal sauvage. Avec tristesse, le guerrier lui-même en vint à penser que l'enfant resterait à jamais prisonnière de son chagrin et il perdit peu à peu espoir de la voir guérir un jour. Pourtant, il ne l'abandonna pas dans la forêt.

Que ce soit grâce au hasard ou bien à l'habilité de Harken, ils ne rencontrèrent aucune patrouille. Ils se tenaient à l'écart des routes principales et des villages de sorciers, mais découvraient parfois des masures et des hameaux abandonnés – des demeures akahimes.

La vue des habitations dévastées et des restes noircis des bûchers funéraires raviva la flamme de leur colère. Naguère, de nombreuses familles de fermiers et de bûcherons habitaient la région, des serfs travaillant sous le contrôle distant des Ka-Erims. Il y avait quelques semaines à peine, des hordes de Trolls vociférants avaient déferlé sur la région, semant la mort et la destruction.

Ils trouvèrent d'immenses fosses grouillantes de corbeaux, où pourrissaient lentement des monceaux de cadavres amoncelés, hommes, femmes et enfants, jetés pêle-mêle les uns sur les autres, dans le plus grand désordre. En d'autres endroits, des gibets avaient été dressés et des corps noircis, à demi putréfiés, grouillant d'insectes et de vers s'y balançaient encore. Certains avaient déjà été nettoyés de leur chair et leurs os brisés gisaient en désordre sur le sol.

Lorsque les Trolls avaient attaqué les villages akahims, la plupart de leurs habitants avait été purement et simplement massacrée – avec une sauvagerie impitoyable. Les Trolls épargnèrent quelques hommes parmi les plus jeunes et les plus robustes et les emmenèrent enchaînés vers les mines et les fermes d'Arden. Des jolies femmes et des adolescentes furent livrées en pâture à de riches Ka-Erims. Certaines ne seraient que des instruments de jouissance, jouets dociles des caprices de leurs maîtres, les autres viendraient enrichir leur race en portant leurs enfants. Les Ka-Erims étaient relativement peu nombreux et les mariages congénitaux affaiblissaient dangereusement leur sang – il leur fallait donc souvent surmonter leur orgueil et accepter de s'unir à des concubines akahimes.

Ceux qui n'avaient pas été emmenés en esclavage ou tués sur place viendraient alimenter les gardes mangers des Trolls.

Ungar et Harken savaient tout cela. La vue des vestiges des massacres perpétrés par leurs ennemis rendit l'aiguillon plus acéré et la haine qu'ils vouaient aux Ka-Erims devint d'autant plus violente, d'autant plus insupportable qu'ils ne pouvaient rien faire pour l'apaiser. Leur soif de vengeance n'était pas dirigée contre les Trolls, qui n'étaient que de simples machines de guerre, des instruments asservis par la magie, à peine plus intelligents que des animaux sauvages. Il n'aurait servi à rien de les combattre, car chaque Troll tué aurait aussitôt été remplacé. Toute leur colère et leur ressentiment étaient dirigés contre leurs maîtres, les Ka-Erims qui avaient ordonné ces attaques et avaient usé de leur magie pour les rendre possibles. Mais les sorciers étaient hors d'atteinte. Le Ka les protégeait. La force et le courage des meilleurs guerriers étaient impuissants face à eux. Les combattre était voué à l'échec, tous ceux qui avaient essayé étaient morts. Devant le Ka, les deux compagnons étaient aussi impuissants et sans ressource que l'enfant qui les accompagnait. Leur seul espoir résidait dans la fuite et ils ne pouvaient que se consumer de rage, les poings crispés sur leurs armes inutiles. Enfin, près de dix jours après avoir découvert les jumeaux, Harken et Ungar sortirent de la forêt et atteignirent le grand fleuve aux eaux paresseuses qui marquait la limite du monde des sorciers. Au-delà de la frontière, s'étendait une région sauvage et inhabitée où se dressaient des collines abruptes d'un vert sombre nimbé d'écharpes de brume. Plus loin encore, on distinguait d'immenses pics enneigés, dont les sommets se perdaient dans les nuages.

Au-delà il y avait... Siankara.

A la vue du fleuve immense qui coulait devant eux tel un énorme serpent endormi, les deux compagnons éprouvèrent un profond sentiment de soulagement. Le but ultime de leur voyage était encore bien loin, mais ils étaient venus à bout de ce qu'ils croyaient être la partie la plus difficile et la plus périlleuse. Ils étaient sortis sains et saufs du territoire des sorciers et cela ne représentait pas un mince exploit. Quoiqu'il arrive, ils n'auraient désormais plus à se soucier des Trolls, qui ne franchissaient jamais le fleuve, ni de leurs maîtres ka-erims dont le pouvoir ne s'étendait pas au-delà des eaux.

Pourtant, à l'insu des deux compagnons, une menace encore plus terrifiante planait au dessus de leurs têtes.

L'Empereur

Qu'est-ce que le Ka ? Nombre de sorcières ont tenté d'apporter une réponse à cette question. Le Ka est nécessaire aux magiciens, exactement de la même façon que l'eau et la lumière sont nécessaires aux êtres vivants. Privé de Ka, le sorcier est impuissant. Souvent, il dépérit et finit par se transformer en Akahim, perdant définitivement toutes ses capacités. Dans certains cas, il meurt.

La plupart des sorcières voient le Ka comme une substance, une forme de matière similaire aux quatre éléments constituant notre monde : feu, l'eau, air et terre. Pourtant, cette conception est à la fois incomplète et inexacte. Le Ka n'est pas matière, il n'est pas non plus énergie, car il est à la fois cela et plus que cela. Le Ka est la brique primordiale composant chacun des éléments dont est composé notre univers. Plus encore : le Ka forme la texture même du réel, son absolu quintessence. Eau, feu, air, terre, vie et mort ne sont que des formes prises par le Ka. Rien n'existe en dehors du Ka et rien ne peut exister qui n'est pas le Ka. Pour user d'une analogie grossière, imaginez le Ka comme un océan, une étendue d'eau sans limite, et considérez le monde visible comme des vagues, des ondulations infimes agitant la surface de l'eau. Le Ka est l'Être et notre monde n'est que forme et illusion de l'Esprit. Rien n'existe, hors le Ka, et ce que perçoivent nos sens ne sont que l'ombre de la réalité ultime, que seuls peuvent appréhender ceux qui ont la parfaite maîtrise du pouvoir. Ce n'est donc pas l'absence de Ka qui prive les Sorcières de leur pouvoir, mais l'absence de source de Ka brute, non modelée, d'une nature suffisamment primitive pour qu'ils puissent l'exploiter et le façonner à leur guise. Le rôle de la Tour est de fournir cette puissance.

Notes de travail de l'Empereur Moord'mar.

Au cœur d'Arden se dressait la Tour de Cristal, haute et effilée comme une aiguille, étincelante de lumière d'argent. Il n'y avait dans ce bâtiment de lumière aucune fenêtre, aucune ouverture apparente. La tour paraissait faite d'un seul bloc, comme un gigantesque diamant sorti de terre. Les murs translucides étaient parcourus de reflets délicats et chatoyants, des milles couleurs de l'arc en ciel, baignant l'intérieur de l'édifice d'une étrange luminescence. C'était un haut lieu de magie. Ici convergeaient toutes les lignes telluriques qui abreuvaient le pouvoir des mages. Ici était la source du Ka. Un vaste réseau de nœuds et de lignes invisibles parcourait le monde, formant comme une vaste et complexe toile d'araignée dont la Tour était le cœur et le centre.

Pourtant, les Adeptes qui vivaient ici étaient dévorés par le doute et l'incertitude. Après des siècles et des siècles de règne ininterrompu, ils sentaient confusément une menace planer sur eux, un péril mortel qui demeurait caché dans l'ombre, hors de leur perception. Comme les sorcières de Blair, ils interrogèrent l'avenir, déployant des moyens et des énergies dont leurs homologues ignoraient jusqu'à l'existence. Ils explorèrent bien des chemins aux confins de l'espace et du temps, mais ne décelèrent devant eux que chaos et ténèbres.

De chacune des régions de l'empire qu'ils dirigeaient arrivaient des questions angoissées, des requêtes et des interrogations. Tous les sorcières assez clairvoyants pour sentir la menace peser sur eux se tournaient vers les gardiens de la Tour, espérant qu'ils sauraient percer à leur place les secrets de l'avenir. Mais les Adeptes ne pouvaient leur fournir aucune réponse et les pèlerins repartaient, dépités et déçus, ajoutant à la sourde terreur qui gagnait peu à peu le cœur des sorcières.

Les gardiens se tournèrent alors vers le plus puissants d'entre eux, l'Empereur qui dirigeait le petit groupe d'immortels qui régnaient en son nom sur le peuple ka-erim.

Les pouvoirs de l'Empereur ne connaissaient nul égal. Ses connaissances étaient vastes et remontaient à un passé si lointain qu'aucun autre homme vivant n'en avait conservé le souvenir. Moord'mar était le plus puissant de tous les mages de l'histoire d'Arden. Pourtant,

l'Empereur lui-même n'avait pu dissiper le trouble de ses disciples, ni répondre à leurs interrogations – ou peut-être ne l'avait-il pas voulu ? Peut-être qu'il connaissait ou soupçonnait la vérité mais qu'il préférerait-il laisser ses sujets dans le doute et l'incertitude ?

De nombreux signes justifiaient l'inquiétude des Ka-Erims et des Adeptes. D'abord, le pouvoir de la magie s'affaiblissait. Le Ka se raréfiait. La magie était moins puissante aujourd'hui qu'elle l'était jadis. Les sortilèges les plus simples étaient de plus en plus difficiles à mettre en œuvre et il y avait même eu des accidents inquiétants. Dans un village, aux abords du grand lac d'Ardrimir, les Trolls étaient parvenus à se libérer de leurs entraves magiques et avaient attaqué leurs propres maîtres, les tuant et les dévorant avant de pouvoir être maîtrisés.

Les sorciers devaient maintenant se méfier de leurs propres serviteurs, en particulier des plus puissants. Il y avait eu un temps où on voyait communément des Dragons voler dans le ciel. Ils étaient utilisés sans crainte comme montures par les plus talentueux des sorciers qui savaient parfaitement contrôler leurs pulsions sauvages. Désormais, les féroces lézards ailés s'avéraient si dangereux qu'ils avaient été plongés dans un profond sommeil dont seul l'Empereur pouvait les tirer.

Plus inquiétant encore, de plus en plus d'enfants naissaient infirmes – sans magie, sans lien avec le Ka. Jadis la naissance d'un enfant akahim au sein d'une famille ka-erim condamnait celle-ci à la honte et à l'opprobre. Elle était vue comme le signe d'une faiblesse coupable du sang, parfois révélatrice de quelque perversion immonde, mais ces naissances étaient désormais si nombreuses, même au sein des familles les plus puissantes, qu'elles étaient acceptées comme un mal inévitable, une triste fatalité. Les enfants qui se révélaient sans magie étaient offerts en pâture aux Trolls, mis à mort discrètement ou confiés à des esclaves.

Puis les menaces extérieures s'étaient affermies et renforcées peu à peu. A l'ouest, les pirates sans foi ni loi qui écumaient le grand océan devenaient chaque jour plus intrépides, plus déterminés, n'hésitant pas à attaquer les navires ka-erims et à descendre à terre pour attaquer les villages les moins protégés. Il y avait un temps où la seule pensée de se retrouver opposés à des sorciers aurait suffi à mettre en fuite, mais désormais ils avaient senti que le pouvoir de leurs ennemis déclinait et leur haine s'en trouvait soudain renforcée, tout comme étaient renforcés leur cupidité et leur désir de pillage.

A l'est, l'immense forêt noire, si vaste que nul n'avait jamais pu en faire le tour, vomissait un flot de périls plus effrayants encore. Des Daïmons informes profitaient des nuits les plus obscures pour déjouer la vigilance des gardes et pénétrer au cœur du royaume, portant la terreur loin au delà des régions frontalières. Leur magie, fondée sur les ténèbres, sur la peur et la haine était redoutée des sorciers les plus expérimentés. Des villages entiers disparurent de la surface du monde, happés par l'Obscurité. Les Daïmons, gorgés du pouvoir maléfique de Dargûn, semaient le chaos dans tout l'empire.

Enfin, et ce fut pire que tout le reste, il avait eu la révolte akahim. Des esclaves dénués de tout pouvoir magique eurent le front de se dresser contre leurs maîtres, rompant mille années d'asservissement. Cette révolte humiliante avait révélé aux yeux de tous la déchéance du royaume d'Arden. Jadis, cette pitoyable révolte aurait été stoppée net, brisée dès les premières vagues. Mais les mages se révélèrent incapables de frapper avec une force suffisante. Leurs tentatives incertaines et maladroitement pour reprendre le contrôle se révélèrent vaines et ne firent qu'exacerber la colère des esclaves et renforcer leur détermination.

Jadis, les Ka-Erims n'avaient pas besoin des Akahims. La magie suffisait à assurer leur subsistance. Ce n'était que par commodité, non par besoin, qu'ils avaient recours à des esclaves vivants comme les Trolls ou les Akahims. Les esclaves auraient pu être aisément remplacés par des Golems, des êtres créés et animés par le Ka. Mais, désormais, la magie n'était plus assez puissante et les sorciers avaient *besoin* des Akahims. Sans eux, il n'y avait personne pour travailler dans les champs et les mines, pour assurer aux Ka-Erims le confort

auquel ils étaient habitués. En conséquence, certains mages acceptèrent de passer des *compromis* avec les meneurs akahims. Cela ne rétablit pas l'ordre bien au contraire : la révolte des esclaves grandit et, encouragée par la faiblesse et les atteroiements des Ka-Erims, elle embrasa finalement tout le royaume. Un peu partout, les Akahims se révoltèrent, s'organisèrent, parvenant parfois à s'enfuir hors de l'Empire. Certains se retournèrent contre leurs anciens maîtres, brûlant du désir de se venger pour les années de servitude. Il y eut des combats, des massacres. Des bandes de bandits Akahims sillonnèrent les routes d'Arden. Des exactions furent perpétrées contre les Ka-Erims et leurs biens, en dépit de la puissance du Ka, certains sorciers furent assassinés.

Alors seulement les Adeptes se décidèrent à réagir, paniqués par la tempête qui ébranlait les fondations de leur royaume. Suppléant à la faiblesse de leurs sujets, ils envoyèrent des armées de Trolls anéantir la révolte des esclaves. Des flots de sang coulèrent sur le royaume, des milliers d'esclaves périrent. Seule une minorité d'Akahims – ceux encore strictement nécessaires à la survie du royaume – fut épargnée. Elle assurerait la subsistance des sorciers pendant quelques années, mais puisque la quasi-totalité des enfants avaient été massacrés les Ka-Erims devraient bientôt capturer de nouveaux Akahims dans les terres sauvages – ou bien apprendre à s'en passer.

Tout danger immédiat semblait écarté et les Adeptes furent soulagés en constatant que cette crise au moins avait été surmontée.

Ils reprirent espoir et confiance en l'avenir.

Ils ne pouvaient savoir qu'ils venaient de sceller leur perte.

Fiord'en gravit les quelques marches de cristal qui menaient aux portes de la salle du conseil. Les Golems s'avancèrent aussitôt, bloquant le passage. Fiord'en sentit leurs esprits se tendre vers lui et s'immiscer à l'intérieur de son âme, sondant ses pensées de leurs doigts glacés. Les Golems avaient l'aspect de d'homme de cristal aux formes lisses et régulières. Ils ne possédaient en guise de visage que des masques de cristal, lisses et polis comme des miroirs. Fiord'en savait que les Golems étaient presque indestructibles. Ils ne possédaient pas d'arme, car ils n'en avaient nul besoin : leurs membres articulés étaient assez forts pour mettre en pièce comme une poupée de papier le plus robuste des Trolls. Aucune pointe, aucune lame ne pouvait percer leur peau cristalline. Seule la magie la plus puissante pouvait en venir à bout. Aveugles et sourds, ils ne percevaient le monde que par l'intermédiaire de la magie qui leur avait donné naissance, et leurs esprits rudimentaires fouillaient inlassablement l'esprit des visiteurs à la recherche de pensées hostiles, d'émotions négatives, dévoilant avec aisance la duplicité et la trahison.

Fiord'en s'arrêta et fit le vide en lui, s'obligeant à respirer profondément, calmement. Il vida son esprit de toute peur et enfuit au plus profond de lui-même la nervosité qu'il ne pouvait s'empêcher de ressentir. Il était arrivé que les Golems se trompent et prennent pour un signe d'hostilité ce qui n'était que la tension, de l'angoisse ou de la peur. Des sorciers avaient été mis en pièce sur un simple doute. Les Golems le sondèrent avec soin, puis se retirèrent et s'écartèrent, satisfaits.

Les portes gigantesques pivotèrent lentement sur leurs gongs et s'ouvrirent devant Fiord'en. Après une seconde d'hésitation, il franchit le seuil et pénétra dans la salle du conseil.

Elle baignait dans une étrange luminosité blanchâtre, qui donnait à tout ce qui s'y trouvait un aspect brumeux et fantomatique. La pièce était longue et étroite, si haute qu'on ne pouvait en distinguer le plafond. Les murs étaient lisses et sans ornements, mais on distinguait parfois des reliefs multicolores à l'intérieur du Cristal, comme si des formes de lumière y avait été enfermées. D'étranges sculptures vivantes, pareilles à des coraux de lumière, émergeaient ça et là du sol et déployaient anarchiquement de complexes et délicats édifices. On sentait une pulsation régulière dans les murs et le sol de la salle, comme la respiration

lente, régulière, et profonde d'un gigantesque animal endormi. Si la Tour était un être vivant, ce lieu en était le poumon et le cœur.

Fiord'en s'avança droit vers le cœur de la lumière blanche. Un trône immense, qui paraissait taillé dans un gigantesque diamant, était dressé devant lui, aveuglant de blancheur, et juché sur le trône se tenait un être grisâtre et décrépi.

L'Empereur ressemblait à une vieille momie desséchée d'une épouvantable maigreur. Sous sa peau grisâtre et ridée, ses os saillaient comme des lames. Ses muscles étaient si atrophiés qu'il pouvait à peine se tenir sur son trône. Ses ongles et ses cheveux étaient longs et sales, d'un gris maladif. A demi aveuglé par la lumière qui baignait la salle, Fiord'en distingua confusément des ombres encapuchonnées qui l'entourèrent, surgissant de nulle part. Son cœur se serra, pris d'une appréhension subite.

Les Adeptes avaient prolongé leurs existences bien au delà de la normale. Grâce à des rituels dont le secret était connu d'eux seuls, ils puisaient à la source du Ka la force de se maintenir en vie au travers des siècles. Mais le prix à payer avait été terrible. Sous les capuchons des manteaux, Fiord'en vit les visages blafards des Adeptes, leurs peaux ridées, leurs yeux blancs et vides. Leurs mains tremblantes et débiles se tendaient vers lui avec espoir, comme s'il avait le pouvoir de dissiper l'angoisse qui les consumait depuis des jours. Leurs lèvres non mortes s'ouvraient en des murmures grinçants, pleins de l'impatience terrible des vieillards.

Fiord'en marcha vers l'Empereur et mit un genou à terre.

Les voix autour de lui se turent. L'Empereur ouvrit la bouche pour parler, mais aucun son n'en sortit. Un flot de bave lui coula sur le menton et sa main se leva lentement, agitée de tremblements. Son bras ressemblait à une branche morte prêt à se rompre sous le vent d'hiver. Fiord'en baissa les yeux pour dissimuler son dégoût.

Après mille ans de règne, l'Empereur, le maître incontesté d'Arden, le plus puissant représentant d'une tribu de rois immortels n'était qu'un vieillard sénile, infirme, au dernier stade de la décrépitude. Fiord'en se sentit soudain oppressé, pris de panique. Il avait le sentiment qu'un étau s'était refermé sur lui. Ne pouvant plus supporter le silence, il prit le risque de le rompre.

— Sire, vos ordres ont été exécutés à la lettre. L'esclave akahim qui se faisait appeler Volgür et prétendait au titre de *Prophète* a péri sous les coups des Trolls. Lui et tout le groupe de rebelles qu'il dirigeait a été anéanti, comme vous l'avez ordonné.

Il ouvrit largement son esprit, transmettant à l'intention de l'Empereur et des Adeptes toutes les images qu'il avait gardées du massacre. La nuit avait été longue et terrible. Fiord'en entendait encore les rugissements des Trolls déchaînés, ivres de sang et fureur, les hurlements de douleur de leur victimes dévorées vivantes, il voyait encore les membres et les os broyés par les massues, les corps dévorés par les flammes, les flots de sang couler, teintant la terre de rouge, des flots de sang si abondants qu'ils formaient des ruisseaux écarlates sur le sol détrempé de boue. En un instant, Fiord'en revit cette nuit terrible, sentit à nouveau l'envahir le sentiment d'horreur impuissante qu'il avait éprouvé en voyant se déchaîner autour de lui les forces qu'il avait lui-même invoquées et libérées.

L'Empereur pourrait-il voir aussi *cela* ? Peu importait : ils avaient remporté la victoire. Désormais leurs ennemis n'étaient plus que des ossements dans la boue.

Avec exultation, les Adeptes revirent par ses yeux les images de la bataille, si on peut appeler cela une bataille, un massacre plutôt. Et Fiord'en sentit la joie les envahir. Leurs yeux brillèrent, leurs mains se mirent à trembler d'excitation, et le soulagement masqua un moment les doutes et la peur qui les rongeaient.

— Ils sont mort, O mon Empereur ! dit l'un des vieillards, une lueur malsaine de triomphe au fond des yeux. Ils sont morts ! *Tous* !

— Aucun d'eux n'a pu en réchapper ! ajouta un autre, la bave aux lèvres. Aucun d'entre eux ! *Pas même un enfant.*

— *Cette prophétie-là* est annulée ! conclut un troisième d'une voix stridente.

Au prix d'un effort qui paraissait surhumain, l'Empereur se dressa sur son trône de diamant et parla. Sa voix ressemblait au croassement d'un vieux corbeau malade.

— Silence ! grinça-t-il, et Fiord'en, à entendre cette voix hideuse, eut l'impression qu'une ombre recouvrait son cœur. Silence ! Pauvres fous ! Comment osez-vous élever la voix autour de moi ? JE suis votre Empereur. J'AI projeté mes pensées dans l'avenir. J'ai démêlé les fils du destin ! Moi seul connais le chemin !

Le regard de l'Empereur se posa alors sur Fiord'en qui frissonna de terreur. On aurait dit un vieux serpent tout ridé et méchant, prêt à mordre.

— Ils n'ont pas tous péri, dit l'Empereur d'une voix terrible, froide comme celle de la mort et Fiord'en crut que son cœur s'arrêtait de battre. L'un d'eux au moins a survécu, emportant avec lui les espoirs de son peuple.

— C'est impossible, sire, osa répliquer Fiord'en. Vos ordres ont été exécutés à la lettre. Tous les akahims ont été tués.

Une douleur aiguë éclata alors dans son crâne et Fiord'en poussa un gémissement. L'Empereur se pencha vers lui et la douleur s'accrut, lui faisant jaillir les larmes aux yeux.

— Comment oses-tu me contredire, vil serviteur ? dit l'Empereur avec une jouissance perverse. Comment oses-tu mettre en doute mes dires ? *Je sens encore sa présence*. Oserais-tu contester mes pouvoirs ?

— Non, sire, gémit Fiord'en. Je suis votre humble serviteur...

— Un des esclaves akahims a trompé la vigilance de tes troupes, martela l'Empereur, et à chaque mot qu'il prononçait c'étaient comme des clous rouillés qui s'enfonçaient profondément dans le tête de Fiord'en.

— Les akahims représentent encore une menace !

Tout autour, les Adeptes frémirent et reculèrent. Des images jaillirent devant eux, des images de la Tour de Cristal vacillant et s'effondrant sur elle même, des images de leurs vieux corps décrépits livrés aux flammes, des images de sorciers massacrés, et mis en pièces par des foules akahimes avides de vengeance.

Fiord'en gémit, tentant faiblement de se libérer de l'étau implacable qui le broyait. Désespérément, il tenta de se défendre, mais ses pouvoirs étaient insignifiants comparés à ceux du maître de la tour.

— Les akahims ne peuvent être une menace pour vous, sire ! Ils ne sont plus qu'une poignée ! Votre magie est forte, puissante, inégalable ! Ils ne peuvent lutter contre elle !

— Le flot de leur haine s'élève et menace les fondations de notre empire. Nous ne pouvons le tolérer. Pas plus que nous ne pouvons tolérer l'incompétence et la faiblesse.

— Je suis désolé, supplia Fiord'en.

— Tu ne l'es pas encore tout à fait assez.

Fiord'en hurla, fou de douleur. Il avait l'impression que son crâne venait d'exploser. Quelque chose en lui se brisa soudain, comme si une partie de lui même lui était soudain arraché. Il s'effondra sur le sol, gémissant comme un nouveau né. L'Empereur tendit un index maigre et osseux, et d'un geste de son ongle, trancha le fils invisible qui reliait l'âme de Fiord'en à son corps. Le jeune sorcier sombra dans une bienfaisante inconscience, alors que son être de magie lui était arraché avec tout le Ka qu'il contenait. Une forme bleutée se détacha du corps étendu et s'éleva lentement au dessus du sol, tournoyant un moment dans les airs puis vint se fondre dans la silhouette grisâtre perchée sur le trône de diamant.

Les Adeptes furent pris de peur et détournèrent les yeux. Tous savaient que l'Empereur était suffisamment puissant pour leur faire subir le même sort, à l'instant où il le souhaiterait. Seuls l'union des tous les Adeptes aurait pu contrebalancer son terrible pouvoir, mais ils se haïssaient les uns les autres autant qu'ils jalouaient leur maître. Les Golems vinrent et emportèrent le corps de Fiord'en hors de la pièce.

Avec satisfaction, l'Empereur se leva et parcourut du regard la foule de ses disciples. Tous baissèrent la tête, ne pouvant soutenir le feu de son regard. La vie, la jeunesse de Fiord'en coulait maintenant dans le corps de l'Empereur qui avait recouvré toutes ses forces de jadis. Une aura de lumière l'entourait, gorgée d'une puissance et d'une énergie qui faisait baver de convoitise les vieillards qui l'entouraient. Mais aucun d'entre eux n'osa se dresser contre lui.

— Je m'occuperai moi même des akahims survivants, dit l'Empereur avec force et assurance. Je veillerai à ce qu'ils ne représentent plus une menace pour nous. Alors, ils regretteront de ne pas avoir péri sous les coups des Trolls comme les autres !

Les Adeptes s'étaient retirés, laissant seul leur Empereur. L'énergie qui pulsait à présent en lui, toute la force vitale du jeune sorcier insolent qu'il avait tué, toute cette force et cette magie n'avaient pu dissiper ses craintes et ses doutes. La prophétie serait-elle brisée ? Pourrait-il conjurer cette image de l'avenir où les Akahims triomphaient ? Cette vision impossible et pourtant avérée de la Tour écroulée sous leurs assauts ?

Pourrait-il retrouver une poignée d'Akahims révoltés dans l'immensité de son Empire ?

Il n'en doutait pas une seconde. Il était l'Empereur, le dieu vivant d'Arden et il connaissait sa puissance.

Pourtant...

Les signes étaient là, toujours plus terrifiants, mais il n'arriverait pas à les interpréter correctement. Il lui semblait qu'il lui manquait quelque chose, une pièce du puzzle. Il savait qui étaient ses ennemis et ce qu'ils se préparaient à faire. Il connaissait leurs plans en détail et savait la façon dont ils espéraient le vaincre. Ils étaient toujours plus nombreux, et nombreuses étaient leurs ruses. Les Akahims infirmes et leurs rêves insensés de revanche, les Daïmons et leurs créatures d'ombre, les Ka-Erims hypocrites et retors qui jalouaient depuis le début le pouvoir qu'il détenait. Tous cherchaient à lui ravir la magie de Lemël. Il n'y avait là rien de changé et il n'y avait rien qui aurait dû le surprendre.

Quelque chose troublait l'Empereur, sans qu'il ne puisse s'expliquer pourquoi. Il lui semblait qu'un détail lui échappait dans la trame qu'il avait mise à jour, quelque chose qu'il ignorait et qu'il aurait dû savoir.

Un détail ?

Non plutôt quelque chose d'essentiel, quelque chose de *vital*, une information cruciale perdue au fond de sa mémoire riche de mille années de règne.

Sans relâche il fouillait dans ses souvenirs, avec obstination il tentait d'explorer le passé, avec la même intensité qu'il explorait les fils confus de l'avenir. Pourtant, quelque chose se déroba. *Quelque chose* lui échappait.

Moord'mar le dieu vivant avait l'impression atroce qu'un gouffre ténébreux à l'intérieur de lui-même avait englouti une partie de sa mémoire.

Les conspirateurs

Comment expliquer la magie ? Personne n'a jamais pu donner une explication satisfaisante de la façon dont les magiciens parviennent à altérer la réalité. Tout le monde sait comment lancer un sortilège, mais personne ne sait pourquoi ce sortilège sera efficace. Cette ignorance provient d'une méconnaissance de la véritable nature du Ka : le Ka n'est pas une forme d'énergie, ni une forme de matière, le Ka est la quintessence de la réalité. Tout ce qui compose notre monde : matière, énergie, esprit n'est en dernier ressort que d'infimes ondulations agitant la surface du Ka.

Contrôler le Ka permet de contrôler le réel. Contrôler le Ka permet d'altérer la réalité, en modifiant la nature de l'onde qui donne naissance au monde tel que nous le percevons. Celui-ci qui est capable de contrôler le Ka, possède la maîtrise de l'univers. Grâce à l'énergie fournie par la Tour, les Magiciens sont capables de percevoir le Ka sous sa forme la plus pure, la plus élémentaire, et d'altérer la nature des vibrations harmoniques qui l'anime. Comme un corps plongé dans une étendue d'eau stagnante, le magicien engendre des remous, des ondulations à la surface du Ka, crée une vague qui d'entremêle aux ondes existantes et interagit avec elle. Notre monde n'est rien d'autre qu'une musique éphémère, issu des vibrations du Ka, une alternation infime dans l'océan infini des possibilités. Matières et énergies ne sont qu'illusions. Le Ka est la seule vérité, intemporelle, éternelle.

Notes de travail de l'Empereur Moord'mar.

Les unes après les autres, les silhouettes drapées de noir pénétrèrent dans la grotte. Les murs suintaient d'humidité, le sol rocheux était couvert d'une mousse spongieuse dans laquelle leurs bottes s'enfonçaient avec un bruit mou. D'un geste nonchalant, Nyarg'ho lança un sortilège élémentaire. Aussitôt, la lumière jaillit et illumina un couloir sinueux qui se perdait dans les ténèbres. D'un air bienveillant, il sourit à ses compagnons.

— Avancez, mes amis. N'ayez aucune crainte.

Les autres s'exécutèrent sans dire un mot, certains toutefois après un bref instant d'hésitation. Ils marchèrent quelques secondes, précédés par une onde de lumière dorée, gravirent une volée de marches et débouchèrent sur une large caverne, qui s'ouvrait sur une rivière souterraine aux eaux tumultueuses, auquel la lumière donnait l'aspect de l'or en fusion. De puissantes runes avaient été gravées dans la pierre au dessus de l'entrée de la grotte et les compagnons les examinèrent avec attention, avant de hocher la tête d'un air rassuré, confiant dans la protection qu'elles conféraient.

Ils franchirent un pont de pierre grossièrement taillé dont les piliers s'enfonçaient profondément dans l'eau bouillonnante. Le fracas de la rivière emplissait la grotte. De l'autre côté du pont se dressait une statue presque informe, lisse et de couleur gris terne. Le temps en avait poli la surface et gommé toutes les aspérités, lui donnant la forme indéfinissable d'une silhouette sans âge et sans sexe, que l'on eut dit enveloppée dans la pierre. Certains des sorciers s'approchèrent de la statue et posèrent avec respect leur paume au contact de la pierre. D'autres se contentèrent plus modestement d'une brève inclinaison du buste. Ceux qui n'avaient pas salué la statue regardèrent leurs compagnons avec une incrédulité mêlée de mépris. Ils ne pouvaient en contre leurs yeux.

Quoi !? Des Ka-Erims tomber en adoration devant un bloc de pierre ? Vénérer une idole à la manière des Akahims ignorants et naïfs ? Comment des sorciers pouvaient-ils régresser à un tel niveau de barbarie et de décadence ?

Grâce au Ka, les sorciers avaient longtemps sondé l'infini de l'espace et du temps, exploré en pensée d'innombrables mondes. Ils n'avaient trouvé trace d'aucune divinité. Aucune entité supérieure n'avait répondu à leurs prières, à leurs injonctions à leurs appels. Aussi avaient-ils depuis longtemps décidé de se considérer eux-mêmes comme des Dieux, et rien jusqu'à

présent, n'avait pu leur montrer qu'ils se trompaient. Il n'y avait rien au dessus de leurs lois, aucune limite autre que leur propre habilité dans la maîtrise du Ka. Il n'existait aucune frontière que leur pouvoir ne pouvait leur permettre de franchir ou au moins de contourner d'une manière ou d'une autre.

Même la mort n'avait pu venir à bout des plus puissants d'entre eux.

Voir des sorciers s'incliner avec humilité devant une idole de pierre informe avait quelque chose de grotesque, d'inconvenant et leurs compagnons ressentait le même mélange de dégoût et de pitié que l'on ressent devant un vieillard bavant et glapissant comme un bébé.

Nyarg'ho ne s'était pas incliné devant la statue, ni ne l'avait touchée, mais il n'avait pas non plus manifesté de mépris à l'égard de ceux qui l'avait fait. Il monta sur une grosse pierre plate et attendit que tous se rassemblent autour de lui. Il se mit alors à parler, d'une voix calme et pleine d'assurance.

— Mes frères, je vous remercie d'avoir répondu à mon invitation. Nombre d'entre-vous n'ont jamais encore assisté à nos réunions, et à ceux-là je souhaite tout particulièrement la bienvenue.

Sa voix était douce, ses intonations soigneusement étudiées. Nyarg'ho était un maître dans l'art de l'éloquence. Sa magie était puissante et on la sentait dans sa voix. Elle affleurait sous les paroles, comme l'eau sous la roche.

— Avant de commencer, laissez moi vous préciser une chose importante. Vous avez vu les runes. Cet endroit est un *sanctuaire*. Nul ne peut entendre nos paroles, nul ne peut voir ce qui est accompli ici. Nous sommes à l'abri de l'Empereur et de ses Adeptes. Sa pensée ne peut nous trouver ici

— Mais, l'interrompit un jeune sorcier d'un air hésitant. Cela n'est pas nécessaire... Je veux dire... Nous n'allons pas... Vous n'avez quand même pas l'intention de vous dresser contre *lui* ?

Nyarg'ho sourit et resta un moment sans réponse, le temps que tous s'approprient ces paroles, qu'elles fassent naître le doute et l'incertitude.

— C'est à vous de répondre, mes frères. Combien d'années encore allons-nous laisser à l'Empereur et à ses Adeptes le soin de diriger nos existences ? Sommes nous des Ka-Erims ou des Akahims ? Allons-nous accepter de vivre à jamais esclaves de la Tour de Cristal ? Il est temps pour nous de réclamer notre part du Ka, ce pouvoir qui nous revient de droit et que l'Empereur nous refuse !

Plusieurs sorciers regardèrent tout autour d'eux d'un air effrayé. Ils redoutaient à tel point le pouvoir des Adeptes qu'ils n'auraient pas été surpris de les voir brusquement surgir de la roche pour châtier celui qui osait défier leur autorité. Mais rien ne se passa et Nyarg'ho sourit d'un air satisfait. Les chaînes forgées par des années de soumission étaient difficiles à briser, mais lorsqu'elles se rompraient, les forces qu'elles libéreraient n'en seraient que plus puissantes encore. Il fallait user de patience, étape par étape. Le temps jouait en sa faveur. Les sorciers comprendraient bientôt que la magie des Adeptes pouvait être vaincue.

Les jours de l'Empereur étaient comptés et à cette pensée Nyarg'ho sentait son cœur s'emplier d'une joie mauvaise.

— Ce n'est pas ce que je croyais, protesta le jeune sorcier. Je ne suis pas venu ici pour me joindre à une conspiration !

L'homme était vêtu d'une grande cape noire à capuchon et portait un loup qui dissimulait son visage. Malgré cela, Nyarg'ho connaissait son nom et savait qui il était. Ferd'en. Il avait tenté de se rapprocher des Adeptes mais ceux-ci avaient facilement décelé sa médiocrité et l'avaient simplement ignoré. Les Adeptes ne prêtaient guère attention aux mortels – à l'exception des plus brillants d'entre eux, ceux qui pouvaient leur être d'une réelle utilité. Ferd'en n'était pas de ceux-là. Par rancœur et par dépit, le jeune mage avait prêté une oreille complaisante aux discours d'un Ka-Erim que Nyarg'ho avait déjà converti. Il avait été meurtri dans sa fierté et il

croyait trouver ici la reconnaissance que les Adeptes lui refusaient, mais jamais il ne prendrait le risque d'agir par lui-même. Il était à peine capable de la moindre *pensée* indépendante.

Nyarg'ho aurait voulu écraser ce jeune pleutre à peine supérieur par ses capacités et son intelligence à un Akahim, ce couard qui tremblait comme un lâche devant l'Empereur et ses sbires. Il ne pouvait cependant se permettre de laisser éclater sa colère au grand jour. Aujourd'hui il avait besoin de convaincre. Un jour peut-être il serait assez fort pour laisser éclater sa rage. Pour l'heure, il lui fallait user de patience et de ruse. Aussi ce fut presque avec douceur qu'il reprit :

— Nous ne sommes pas des conspirateurs. Nous ne voulons pas plonger Arden dans une guerre civile. Notre cause est juste. La survie de notre peuple est en jeu. S'il est encore capable de faire preuve de justice, l'Empereur lui-même devra se ranger à nos raisons. Laisse-moi t'exposer nos idées en détail, mon frère, laisse moi te donner toutes les informations et je te laisserai juge. Tu pourras choisir de nous rejoindre, ou bien de quitter cet endroit pour ne plus y revenir... à condition toutefois de ne jamais rien révéler de nos activités à l'Empereur ou à ses fidèles – du moins pas avant que nous ayons décidé de les porter au grand jour.

— J'ai juré ! Douteriez-vous de ma parole ?

— Non mon frère, dit Nyarg'ho en souriant d'un air aimable.

Il compléta en pensée :

— Jamais nous ne t'aurions laissé venir jusqu'ici si tel n'était pas le cas.

Nyarg'ho se demanda qui avait amené ce jeune couard à cette réunion. Plus le nombre de ses partisans augmentait, plus les risques s'accroissaient de voir l'existence de la conspiration révélée prématurément. La guerre ne devait pas éclater avant que tout soit prêt, sinon Moord'mar ne leur laisserait aucune chance. L'Empereur ne devait surtout pas être sous-estimé. Ses pouvoirs étaient considérables, tout comme l'étaient ceux des Adeptes qui le servaient. Seule une puissante coalition de sorciers, une armée nombreuse et déterminée, avait une chance – une chance seulement – de s'emparer de la Tour de Cristal.

Nyarg'ho considéra avec attention le jeune sorcier qui cherchait à présent se faire oublier dans la foule. Il effleura son esprit, sondant délicatement ses pensées, tentant de discerner le péril qu'il pourrait représenter. Il sentit que le jeune homme était très proche des Adeptes. Il connaissait des gens qui travaillaient pour eux, dans l'ombre de la Tour... Allait-il parler ?

A regret, Nyarg'ho interrompit son exploration et reporta son attention sur le groupe de sorciers qui l'observaient avec attention.

L'un d'eux est-il un agent de l'Empereur ? se demanda-t-il et comme à chaque fois cette pensée faisait naître en lui une excitation intense, mêlée d'un délicieux sentiment d'angoisse. Il était tellement impatient de se mesurer à Moord'mar ! De prendre sa revanche, enfin, après toutes les années qui s'étaient écoulées.

— Depuis des siècles et des siècles, l'Empereur, par l'intermédiaire des Adeptes, gouverne le monde, à l'abri à l'intérieur de sa forteresse de Cristal. Mais bien peu parmi nous se souviennent avec précision de la façon dont tout cela a commencé. L'Empereur règne depuis prêt de mille ans, le commencement de son règne se perd dans la brume de la préhistoire, avant la fondation d'Arden et le début des Chroniques. Les Adeptes voudraient nous faire croire que l'Empereur est éternel. Mais, il n'en est rien. Moord'mar est puissant, mais il n'est pas un Dieu. Moord'mar est un homme, un Ka-Erim, tout comme nous.

Jadis, le peuple ka-erim était divisé. Il existait sept tribus différentes, chacune versée dans la maîtrise d'un des sept éléments primordiaux : feu, eau, air, pierre, bois, métal, pierre et esprit. Ces tribus étaient opposées en des guerres sans fin qui savaient toute leur force. Cela dura jusqu'au moment où un seigneur de guerre du nom de Moord'mar battit une Tour de Cristal, dont le but était de drainer l'énergie magique circulant le long des lignes telluriques, de la capter afin de constituer une réserve de pouvoir, une réserve de Ka quasi-infinie.

Lorsque cela fut accompli, il réunit les plus puissants magiciens des sept tribus ka-erims et les défia en duel de magie. Il les affronta, seul contre sept, et grâce au Ka que la Tour lui transmettait, il les vainquit un à un. Il dévora leurs cœurs pour s'approprier toutes leurs connaissances, devenant à chaque fois plus irrésistible. Lorsque cela fut terminé, il était devenu le plus puissant magicien que les ka-erims n'avaient jamais connu – l'héritier d'une lignée de sorcier remontant à l'Age des Ténèbres, détenteur de tout le savoir de son peuple, maître exclusif d'une formidable réserve de pouvoir. Il était le seigneur de la Tour de Cristal qui brillait comme un phare concentrant tout le pouvoir d'Arden.

Des sorciers lui jurèrent allégeance et fidélité éternelle. Ils devinrent les premiers Adeptes. Ils vouèrent leurs corps et leurs âmes au service de l'Empereur.

Grâce à la Tour, Moord'mar contrôlait l'essentiel du Ka et ceux qui le servaient en avait leur part. Toutes les tribus furent forcées de lui rendre hommage, abdiquant leur liberté en échange du pouvoir qu'il leur conférait. En acceptant de le reconnaître comme un Dieu Vivant, ils acquéraient une meilleure maîtrise du Ka, et avec elle la clef d'un pouvoir dépassant leur imagination. C'est ainsi que l'Empereur en vint à être vénéré à l'égal d'un dieu.

— C'est ainsi que tout a commencé, reprit Nyarg'ho. Baignant dans la source même du pouvoir, le point de convergence de toutes les lignes telluriques, l'Empereur et ses Adeptes acquirent le secret de l'immortalité. La puissance de leur magie a conservé leurs corps en vie au travers des siècles que dura leur règne.

Nyarg'ho marqua une pause. La plupart de ses compagnons connaissaient la légende, naturellement, mais tous étaient captivés, comme subjugués par sa seule voix. Lorsqu'il parlait, ils l'écoutaient, captivés, hypnotisés et avaient même l'impression de voir des images apparaître devant eux pour illustrer et renforcer ses propos, donnant à ces vieilles histoires une présence qu'aucun d'eux n'aurait jamais pu leur donner. Dans sa bouche, les paroles les plus anodines possédaient une force extraordinaire. Les mots qu'il prononçait restaient longtemps gravés en eux. Ils s'en souvenaient très longtemps, mais étrangement ils étaient incapables de les analyser ni de les soumettre au prisme de leur sens critique. C'était comme si les mots de Nyarg'ho possédaient une volonté propre et étaient capables de se mouvoir par eux même bien après avoir franchi ses lèvres.

Lorsqu'il se taisait, ils se sentaient déçus et frustrés un peu comme un homme assoiffé auquel on ôte la coupe des lèvres et ils espéraient de toutes leurs forces qu'il se remette à parler.

La magie de Nyarg'ho était puissante et subtile. Sa maîtrise du Ka était si parfaite que les sorciers ne se rendaient même pas compte de la toile qu'il tissait patiemment autour d'eux.

— Est-ce des légendes ou des faits établis ? parvint à demander un vieil homme d'aspect austère, drapé dans une robe grise, se libérant avec effort de l'emprise que les mots de Nyarg'ho avaient sur lui. J'ai déjà entendu cette histoire mais j'en ai entendu bien d'autres encore – certaines toutes différentes. Qui croire ?

Nyarg'ho se tourna vers lui et sourit, d'un sourire dont la douceur fit apparaître le vieux comme un incurable sceptique, un vieillard aigri et aveugle à l'évidence. La foule sentit inexplicablement son cœur s'enfler de courroux à l'encontre du vieillard qui osait mettre en doute les dire de Nyarg'ho !

— Il existe des écrits datant de cette période reculée. Des grimoires laissés derrière eux par des chroniqueurs ka-erims et décrivant en détails la construction de la Tour et la façon dont Moord'mar est devenu Empereur. Je laisserai ceux d'entre vous qui le souhaiterons examiner ces ouvrages et recouper les informations. Laisse moi poursuivre à présent, frère.

— Aujourd'hui, reprit Nyarg'ho d'une voix plus sombre, qui donna l'impression à ses auditeurs que la lumière avait subitement décliné dans la caverne, aujourd'hui, le pouvoir de la magie décline. Nous le sentons tous. Longtemps ignorée, l'évolution est maintenant perceptible aux moins clairvoyants d'entre nous. Le Ka se tarit peu à peu, nous laissant faible et sans défense, incapables de maîtriser les forces les plus élémentaires. Même nos esclaves,

les Dragons, les Akahims, les Trolls, les Gobelins échappent peu à peu à notre contrôle. Et pourquoi cela ? Parce que la Tour de Cristal draine l'essentiel du Ka, le détourne au seul profit de l'Empereur et des Adeptes ! Nous avons besoin de plus d'énergie. Nous avons besoin de plus de pouvoir. Nous avons besoin du Ka, pour assurer notre subsistance, pour nous protéger et veiller sur nos familles. Sans le Ka, nous sommes faibles et sans défense. Sans le Ka, nous sommes pareils aux Akahims infortunés. Nous avons besoin de tout le Ka disponible.

— Et ce pouvoir, mes frères, ce pouvoir nous est volé, confisqué, par la Tour de Cristal. L'influence du monstrueux artefact de l'Empereur pénètre insidieusement et inexorablement toutes les lignes d'Arden, plongeant jusqu'aux racines les plus profondes, suçant jusqu'à la dernière goutte de pouvoir, l'arrachant à nos lèvres desséchées, pressurant et vidant nos cœurs exsangues. Grâce à la Tour, l'Empereur détourne les précieux flux magiques à son seul bénéfice !

— Regardez la vérité, mes frères, dit Nyarg'ho avec une force qui fit sursauter son auditoire. En ces temps d'affliction et de disette, la Tour de Cristal n'a jamais été aussi flamboyante ! L'Empereur refuse de partager son pouvoir. Le Ka drainé par la Tour abreuve l'Empereur et ses fidèles, qui se gorgent d'énergie, asséchant les lignes telluriques et nous devons nous disputer le peu qu'ils nous laissent. Pensez à tout ce Ka dépensé en pure perte pour prolonger les existences de ces vieillards ! Nous payons avec notre sang le prix de leur immortalité ! L'Empereur, pareil à un vampire, se repaît de son propre peuple !

La colère brillait à présent dans les yeux de tous ceux qui l'écoutaient. Leurs poings se serraient, tremblants de colère contenue. Des larmes de rage brillaient dans leurs yeux.

— Cela doit cesser ! Nous devons exiger que l'Empereur partage son pouvoir avec nous. Nous devons exiger qu'il partage avec son peuple tout ses secrets, à commencer par le plus important d'entre tous : *l'immortalité*. Le secret de la vie éternelle nous a trop longtemps été confisqué ! Nous devons prendre le contrôle de la Tour de Cristal, la *détruire* s'il le faut, afin que le pouvoir qu'elle draine en permanence soit libéré et profite à tous ! Nous devons reprendre le contrôle de nos propres existences ! Le Ka doit être réparti équitablement entre tous !

Les conjurés poussèrent des exclamations d'enthousiasme et de rage. Les paroles de Nyarg'ho s'imposaient avec la force de l'évidence. Elles avaient fait disparaître en eux les doutes et la peur. Ils n'éprouvaient plus qu'un sentiment d'injustice intense, une haine dévorante, incontrôlable. Il aurait suffi d'un mot, et ils auraient couru vers la Tour, auraient affronté les Golems à mains nues, prêts à donner leurs vies pour prendre d'assaut la source ultime du pouvoir de l'Empereur. Ils étaient prêts à présent à se mesurer aux Adeptes.

Mais ce mot, Nyarg'ho ne le dit pas.

Il tenait ses auditeurs au creux de sa main, mais il savait que le moment n'était pas encore venu. Il n'était pas encore prêt. Ses partisans n'étaient pas suffisamment nombreux, pas suffisamment puissants pour menacer sérieusement les Adeptes gorgés de Ka, détenteurs d'un savoir millénaire. A ce stade, les conjurés auraient été massacrés et comme à chaque fois le pouvoir de l'Empereur en aurait été *grandi*.

Mais le nombre et la détermination des opposants grandissaient de jour en jour. Chaque homme auquel Nyarg'ho parlait repartait avec une rage qu'il transmettait à d'autres, comme un flambeau qui passait de mains en mains, jusqu'à finalement embraser le monde.

En ces heures sombres, la colère mûrissait, le ressentiment grondait, soigneusement attisé.

Le temps venu, il suffirait d'une poussée pour plonger le monde dans le chaos.

Nyarg'ho sourit d'un air satisfait. Bientôt... Le temps serait mûr... Bientôt, le pouvoir de l'Empereur vacillerait sur lui même et s'effondrerait et son règne millénaire prendrait fin.

Tout ce que Moord'mar avait bâti s'effondrerait et le monde serait livré aux Daïmons.

Le règne de Dargûn commencerait.

Le retour de Ken

La nuit était tombée. Les deux voyageurs avaient installé un camp au pied des collines, dont les formes arrondies se dévoilaient à peine dans l'obscurité. Des rochers se dressaient tout autour, servant tout à la fois de rempart et de camouflage. Le feu était mort. Il faisait froid.

Ungar dormait, enveloppé dans une couverture en peau d'ours. La fillette reposait roulée en boule contre son flanc. On ne pouvait savoir si elle dormait ou non : elle restait parfois des heures immobile dans l'obscurité, les yeux grands ouverts, le regard fixe.

Harken seul veillait. En dépit du fait qu'ils étaient parvenus aux frontières du royaume des sorcières, et que le plus gros du danger semblait à présent écarté, la peur ne l'avait pas quitté. La peur n'abandonnait jamais totalement Harken, elle était comme son ombre, comme une compagne, une amie fidèle.

Ungar était un bloc d'acier, qui avait une connaissance si intime de la mort qu'elle ne l'effrayait plus. Mais Harken ne cessait de se ronger d'angoisse à la pensée des dangers qui rodaient autour d'eux. Les Trolls allaient les poursuivre dans les terres sauvages ? L'Empereur enverrait-il les Dragons à leur poursuite ? Réussiraient-ils à franchir les montagnes avant l'hiver ? Allaient-ils mourir de faim dans les terres sauvages ou seraient-ils dévorés par les fauves ? Les nains, gardiens des montagnes, les laisseraient-ils franchir sans encombre leur domaine ?

Les questions se succédaient, toute dépourvues de réponse. Les pensées tournaient et retournaient dans sa tête, le maintenant sans cesse en alerte, sur le qui-vive, attentif aux moindres bruits de la nuit.

La peur était l'aiguillon qui animait Harken, lui donnait sa force et son énergie. Ungar avait vaincu la peur depuis longtemps, l'avait rejeté hors de lui, Harken avait appris à composer avec elle, à lui obéir et s'en nourrir. La peur était devenu une partie de lui-même. Il ne concevait plus sa vie sans elle.

Harken se demandait parfois pourquoi il avait suivi Ungar jusqu'ici. A la différence du guerrier, il ne croyait pas à la vieille légende qui les avait conduit en ces lieux désolés. La reine des faeries, plongée dans le plus profond sommeil, attendant la venue de celui qui l'éveillerait pour rétablir l'équilibre sur le monde, pour chasser les sorcières et les libérer de leur joug... Et pourquoi pas un baiser et un prince charmant ? Cela ressemblait trop à un conte pour enfant pour être vrai.

Harken ne croyait plus aux contes depuis longtemps, pas plus qu'il ne croyait en Lae-Mü, le dieu du prophète, le Dieu des Akahims.

Harken avait vu trop de morts, trop de massacres épouvantables, avait connu trop d'espoirs déçus pour espérer encore. Si un tel Dieu existait pourquoi tolérait-il toute cette souffrance ? Pourquoi laissait-il mourir les enfants innocents, pourquoi ne se dressait-il pas contre les Trolls s'il en avait le pouvoir ? Pourquoi le Porteur de Flambeau, s'il existait réellement, s'était-il détourné d'eux ?

Harken avait peur de tout : des Ka-Erims naturellement et de leur Empereur immortel, des Trolls, des Dragons, mais également d'Ungar. Il redoutait ce qu'ils pourraient trouver dans les montagnes et au-delà. Il craignait même les Faeries.

Pourquoi était-il venu jusqu'ici ?

Était-ce le pouvoir de persuasion du Prophète qui l'avait conduit jusque là ? Était-ce l'intuition que c'était avec Ungar qu'il avait le plus de chance d'échapper aux Trolls et de survivre ?

Harken se le demandait encore. Il ne voyait pas clair en lui. Il avait même peur de lui-même, de son aveuglement et de sa lâcheté.

Tapie derrière les rochers, invisible dans les ténèbres, une petite silhouette pâle l'observait à son insu. Sa peau était blafarde, sa respiration était rauque et haletante. Sur son front, sous ses cheveux d'or, brillait une perle de sang.

Les Daïmons se font chaque jour plus puissants, plus dangereux. Leur avidité et leur appétit de destruction ne connaissent plus de limites, de même que la haine qui les habite, une haine aveugle, insensée, dirigée contre toutes les créatures vivantes. Face à cette vague nous sommes pareil à un mur dressé entre eux et l'Empire, mais ce rempart se lézarde et menace de se rompre. Nous avons pour l'instant réussi à les repousser, mais cela ne durera pas. Leur pouvoir grandit de jour en jour. Il ne sera pas possible de les tenir indéfiniment à l'écart. Notre magie est sans effet contre ces choses. Plus nous mettons d'acharnement à les combattre, plus elles croissent en puissance et en nombre, comme si elles se nourrissaient de notre énergie et de notre force.

Comment les battre ? Les Daïmons prennent d'innombrables formes, certaines belles et terribles, d'autres hideuses, d'autres encore simplement répugnantes. Ils s'insinuent à l'intérieur du corps de certains animaux et les retournent contre nous. Leurs ruses sont infinies. Ils sont comme une hydre aux multiples têtes. Chaque tête que nous tranchons est aussitôt remplacée par une autre, encore plus cruelle et terrifiante que la précédente.

Des hordes de Trolls dégénérés ayant échappé à notre contrôle ont déferlé sur Antor. Ils ont massacré tout le monde, laissant derrière eux des montagnes de crânes. Des monstres sans visage rodent dans la forêt. A Kuen, les arbres eux-mêmes sont tombés sous la coupe de nos ennemis. Là où se dressaient jadis les fermes, il n'y a plus que de la forêt. C'est comme si le village n'avait jamais existé.

Les Daïmons peuvent prendre notre apparence et se faire passer pour l'un d'entre nous. Nous en avons tués deux à l'intérieur même de nos murs.

Ils ne craignent pas la mort. Ils ignorent la peur, la souffrance ou la pitié.

Ils sont l'incarnation même du mal. Comment pourrions-nous espérer les vaincre ?

Extrait d'un courrier écrit par Fior'ran, chevalier-mage de la garde d'élite impériale et adressé à son ami Siorg'un.

L'Empereur se trouvait seul dans la salle du trône. Il s'avança et posa les mains sur la pierre translucide qui se dressait au milieu de la grande salle, comme un autel de cristal. Une lumière d'une étrange couleur jaune-verte s'éleva soudain du cœur de la pierre, formant une aura tout autour du corps du vieillard. Il prononça d'une voix tremblante d'impatience les mots magiques qui activaient le pouvoir de la Tour et ouvrit largement son esprit.

Il sentit le Ka pénétrer en lui, déferlant comme une vague d'incroyable puissance. Comme à chaque fois, il éprouva un plaisir intense mêlé à une souffrance aiguë. Le monde extérieur s'estompa avec une effroyable sensation de déchirure et il eut l'impression que son corps se soulevait et flottait au dessus du sol, porté par de puissants rayons d'énergie émanant de la Tour, puis qu'il se dissolvait dans le flux et se consumait comme un morceau de parchemin que l'on aurait approché trop près d'une flamme.

Une grisante sensation de liberté déferla en lui au moment où son esprit était enfin délivré de ses entraves corporelles. Il cessa d'être un homme pour devenir une entité du Ka, se mouvant avec aisance dans les flux d'énergie magique comme un poisson se frayant un passage dans les courants.

Usant de ses pouvoirs décuplés par la magie de la tour, il étendit son esprit sur son royaume et perçut l'écho lointain de pensées qui lui étaient adressées. En secret, des sorciers complotaient contre lui, se croyant à l'abri derrière leurs pitoyables runes de protection. Mais ils ne représentaient pas une menace. Pas encore. Il pouvait les détruire quand il le voulait. Rien ne

pressait. Pour l'heure, une tâche différente l'attendait, une tâche incomparablement plus urgente, plus importante. Une tâche *vitale* qui ne souffrait nul délai.

Il continua sa route, franchit en quelques secondes de hautes collines aux silhouettes escarpées, vola au dessus de forêts obscures et profondes. Il s'éloignait de la Tour à la vitesse de la pensée. Il passa en un éclair au dessus de Blair. Les vestiges des villages Akahims détruits par les Trolls se dressaient ça et là. L'Empereur ne leur accorda aucune attention. Il fallait aller plus loin encore, toujours plus loin et plus vite.

Il parvint aux confins de son royaume et dans un effort immense, franchit le fleuve qui marquait la frontière d'Arden. Il était rare qu'il aille aussi loin désormais. Cela représentait un effort intense, qui le laissait affaibli durant des jours et pouvait même avoir des conséquences plus graves encore. Il pouvait se *perdre* – ne plus être capable de revenir jusqu'à la Tour. Si cela se produisait, son corps mourrait et son esprit finirait par se dissoudre dans le vent.

A la vitesse de l'éclair, il parcourut en pensée d'innombrables pistes oubliées et désertes, sondant des kilomètres de régions sauvages peuplées uniquement d'animaux. La fatigue commença à se faire sentir. Il devait continuer. Il devait traquer les rebelles en fuite, jusqu'à la dernière limite de ses forces. Il devait explorer sans relâche les confins de son immense Empire, trouver ses ennemis les plus redoutables et les abattre avant qu'il ne soit trop tard, avant qu'elles ne soient définitivement hors de portée.

Enfin, alors qu'il commençait à sentir le désespoir l'envahir, il trouva ce qu'il cherchait.

Deux voyageurs, deux aventuriers montés sur des chevaux cheminaient lentement à travers une forêt de chênes, sur le flanc d'une colline abrupte. Une bouffée de joie et de triomphe emplit le cœur de l'Empereur. Enfin ! Il les avait trouvés. Il avait réussi à localiser deux voyageurs perdus dans les terres sauvages, à plusieurs centaines de kilomètres de la Tour de Cristal. Le reste serait facile.

Les Akahims n'avaient pas conscience du danger. Ils cheminaient sans hâte vers le sommet de la colline, le plus grand de deux cavaliers en tête, le plus petit le suivant à distance en jetant des regards craintifs tout autour de lui. Même à cette distance, l'Empereur pouvait sentir sa peur.

L'Empereur réunit toutes les forces qui lui restaient et *frappa*, mettant dans son attaque toute la puissance destructrice dont il était capable. Il savait qu'il n'aurait pas de nouvelle chance. Les deux Akahims en fuite avaient voyagé avec une vitesse alarmante, étaient parvenus plus loin qu'il n'aurait cru possible. Encore quelques heures, et ils seraient définitivement hors de sa portée.

Son attaque devait être imparable, décisive. Au moment, où il agit, il sentit confusément un troisième esprit, une troisième entité pensante, au côté des deux aventuriers. Mais cet être était si faible, si insignifiant qu'il ne lui prêta aucune attention. Ses pensées étaient confuses, un peu comme celles d'un animal. Son âme était pareille à la braise mourante d'un feu presque éteint, qui livrée à lui même s'éteindrait pour ne jamais renaître. Il l'oublia aussitôt et concentra toute son attention sur ses deux adversaires.

Un instinct obscur avertit Ungar de l'attaque imminente. Un frémissement parcourut son échine, comme une sorte de vibration et une angoisse brûlante le saisit à la poitrine. Il porta la main à son épée et ouvrit la bouche pour prévenir son compagnon, mais soudain la terre devant lui se souleva comme un animal en furie. Le cheval du guerrier se cabra et hennit furieusement, pris de terreur. Pourtant bon cavalier, Ungar fut renversé et roula sur le sol. D'un bond il fut sur ses pieds, mais ce qu'il vit le figea sur place.

Un être difforme, énorme et massif, émergeait du sol, s'arrachant à la terre en projetant de la terre et des rochers aux alentours. Le géant affectait une forme vaguement anthropoïde. Sa peau était faite de morceau de roche, de racines et de mottes de terre assemblées et soudées ensemble par une force invisible. Des bras immenses et tordus comme des branches se déplièrent avec d'horrible craquement. Le géant se redressa, se mit d'abord à genoux, puis

posa un pied sur le sol et se releva brusquement en voilant le soleil. Il s'était maintenant complètement extirpé de la gangue de terre qui lui avait donné naissance, et avait un aspect terriblement massif et puissant. Son visage ressemblait à celui d'un vieillard hideux déformé par un rictus de fureur.

Harken avait lancé son cheval au galop dès l'apparition du géant. Il galopait aussi vite qu'il pouvait à travers la forêt, droit vers le bas de la pente. Avec une rapidité incroyable, le géant se mit en branle. Il rejoignit le fuyard en quelques bonds puissants, étendit le bras, saisit le petit homme dans son poing puissant et l'arracha à sa monture. Avec la même facilité que s'il s'était agi d'un œuf, il le broya, le réduisit en morceaux. Du sang, des os et des viscères s'échappèrent de sa main et tombèrent en pluie sur le sol. Ungar ne songea même pas à fuir. La forêt n'était pas assez dense pour le cacher et le géant le rattraperait en quelques pas. Il hurla un cri de guerre, dégaina son épée et la leva vers le ciel, la pointe tournée droit vers le visage du monstre. Elle paraissait complètement dérisoire face au titan de pierre qui lui faisait face.

Le guerrier n'éprouvait aucune peur, rien qu'une détermination farouche et sauvage. Il savait qu'il allait mourir, mais cela ne faisait que renforcer la rage qui l'habitait. Lorsque la chose étendit son bras vers lui, il frappa et la lame d'acier se ficha profondément dans le corps du monstre.

A des milliers de kilomètres de là, l'Empereur hurla de douleur. La lame d'Ungar venait de transpercer ses chairs, lui infligeant une douleur insupportable. Pris de panique, il riposta de toutes ses forces et le poing du titan s'abattit. Ungar fit un bond de côté et le poing heurta le sol sans le toucher, avec une telle puissance que la terre se mit à trembler.

La douleur brouillait l'esprit de l'Empereur. Le géant se redressa de toute sa hauteur et hurla. Ungar bondit, vif comme un serpent, et brandissant son épée à demi main, la pointe vers le bas, la ficha profondément dans le pied du monstre.

L'Empereur eut l'impression qu'une lame de feu lui transperçait la jambe. Il riposta dans un réflexe fulgurant, et d'un coup de pied, le géant projeta Ungar dans les airs. Le guerrier fit un long vol plané et entra violemment en contact avec un arbre. Il entendit un horrible craquement lorsque sa colonne vertébrale se brisa puis une brume engourdissante l'enveloppa. Le géant se remit sur pied en titubant et scruta le sol. Un voile de souffrance obscurcissait sa vision. Son regard croisa les yeux éteints d'une fillette prostrée sur le sol, aussi immobile et sans vie qu'une poupée de chiffon. Il parut hésiter un bref instant, esquissa un geste de son poing levé, mais à l'autre bout de l'Empire, Moord'mar était arrivé à l'extrême limite de ce qu'il pouvait endurer. Le géant s'immobilisa, vacilla lentement, puis s'effondra brusquement. Il se disloqua et tomba en poussière, retournant à la terre qui lui avait donné naissance.

Au cœur de sa tour de cristal, L'Empereur Moord'mar regagna l'abri de son corps brisé, déchiré de souffrance, sans même trouver la force de soigner les blessures que lui avait infligées la lame d'Ungar. Un sang abondant ruisselait sur le sol de Cristal.

Longtemps, Guilen resta prostrée sur le lieu du combat. Puis, elle se leva et se mit à marcher, au hasard, comme un automate. Elle parvint à l'endroit où gisait Ungar, le dos horriblement tordu, et s'assit à ses côtés. Le guerrier était immobile. Elle resta un moment, un très long moment, à attendre puis alors que les ombres commençaient à s'allonger autour elle, elle se décida à saisir un pan de sa tunique et le secouer. Il ne réagit pas plus qu'une souche. Ses yeux vitreux ne la voyaient plus. Sa poitrine ne se soulevait plus.

Elle se leva et se remit à marcher. Pendant des heures, elle erra sans but à travers la forêt, tournant en rond, puis elle se mit à gravir la pente qui menait au sommet de la colline. Pourquoi cette direction plutôt qu'une autre ? Elle n'en savait rien, ne savait même pas ce qui la poussait à marcher au lieu de rester assise là où elle était. Bientôt, elle eut faim et arracha machinalement quelques baies à des buissons épineux, enfouissant les boules rouges et juteuses dans sa bouche sans même arrêter sa progression.

Les ronces déchiraient ses vêtements et sa peau, les branches des arbres griffaient son visage, mais elle n'y accordait aucune attention. Bientôt, elle parvint au sommet de la colline. Devant elle, s'étendait un à-pic abrupt. En contrebas, à quelques centaines de mètres au dessous de ses pieds, elle aperçut une rivière bouillonnante qui coulait des montagnes et se brisait avec fracas sur les rochers. Guilen s'arrêta au bord de la falaise. Il n'y avait plus rien en elle qu'un grand vide glacé. La souffrance elle-même avait disparu.

Il lui suffisait de quelques pas et tout serait fini. Fascinée, elle observait le fleuve à ses pieds. Les arbres qui poussaient aux abords de l'eau paraissaient minuscules à cette distance. Il suffisait d'un seul mouvement. Une longue chute dans l'espace et tout s'arrêterait.

Soudain, un bruit infime attira son attention. Elle tourna la tête et aperçut un petit garçon qui l'observait, à quelques pas en arrière. C'était un enfant blond d'une dizaine d'années dans lequel la fillette parut voir son propre reflet. Son cœur fit un bond dans sa poitrine et elle se rua en avant, serrant l'enfant dans ses bras, l'enserrant de toutes ses forces comme si elle craignait de le voir s'évanouir dans le néant.

— Ken ! dit-elle. Je croyais que tu étais mort !

L'enfant se dégagea et dit avec une étrange tristesse.

— Je *suis* mort. Mais je ne peux pas te quitter. Je vis toujours en toi. Il m'est impossible de mourir *réellement* tant que je vivrai dans ton cœur.

— Pourquoi n'es-tu pas venu me voir plus tôt ?

— J'étais avec toi depuis le début. Je n'ai jamais cessé d'être avec toi. Mais tu ne me voyais pas.

— Maintenant nous sommes ensemble. Je vais mourir. Jamais plus nous ne serons séparés.

— Le temps n'est pas encore venu. Il te reste une tâche à achever.

— Il n'y a plus rien qui me retient ici. Que vais-je faire, toute seule dans les terres sauvages ? Si les bêtes féroces ne me dévorent pas, je mourrais de faim dans la forêt.

Avec tendresse, Ken caressa les boucles blondes de sa sœur et ôta les feuilles et les brindilles qui y étaient emmêlés.

— Tu es presque arrivée à la fin du voyage. Tout près d'ici se trouve ce pourquoi tant d'Akahims ont souffert et sont morts. Ce que l'Empereur ne voulait pas que les Akahims ne découvre, la raison pour laquelle il a envoyé les Dragons à Tyrganor. Il ne te reste que quelques lieues à parcourir ! Je vais te montrer.

Mains dans la main, les deux enfants se détournèrent du précipice et s'enfoncèrent dans la forêt, droit devant eux.

Père et fils

Avec un sourire, Nyarg'ho reposa le verre de cristal qu'il tenait à la main et regarda son interlocuteur. La coupe, mince et finement ciselée, était remplie d'un vin mauve qui pétillait comme du champagne. Il en avait bu une gorgée et sentait déjà la chaleur se répandre dans tout son corps, accompagnée d'une légère sensation d'euphorie. En face de lui, le vieillard, drapé dans son austère robe grise le regardait d'un air grave et plein de méfiance.

— Alors ? demanda Nyarg'ho. Que pensez-vous de ma proposition, Siorg'ul ?

Le vieillard resta un moment silencieux, comme s'il s'efforçait de peser longuement le prix de ses paroles. Puis, il répondit :

— Je crains fort que la réponse ne soit pas de votre goût, finit-il par dire avec un regard dur.

— Vous refusez mon offre ? interrogea Nyarg'ho sans cesser de sourire, bien que l'expression de son visage se modifia subtilement, se teintant d'une menace diffuse et inquiétante dont le vieillard ne tint aucun compte.

— Vous faites fausse route. Je ne crois pas que la guerre civile soit la meilleure réponse au péril qui menace notre peuple.

Nyarg'ho leva les bras en signe de protestation.

— Je ne désire pas la guerre ! Je ne cherche que la justice. Les Adeptes et l'Empereur à leur tête s'arrogent le droit de contrôler le Ka à leur gré. Je désire que le pouvoir de la Tour profite à tous.

— Inutile de feindre avec moi ! répliqua Siorg'ul d'une voix sourde. Je ne suis pas aveugle. Je sais lire en vous, Nyarg'ho, je sais voir clair dans votre jeu. Partout où vous allez, vous attisez la haine et la colère, vous dressez les Ka-Erims les uns contre les autres. Prendre la Tour de Cristal ! Combattre l'Empereur ! Pauvre fou que vous êtes ! Savez-vous que si vous êtes encore en vie, c'est parce que l'Empereur l'a voulu ? Que parce que cela sert ses desseins d'une façon ou d'une autre ? L'Empereur contrôle le Ka ! Il peut voir l'avenir, dénouer les fils de vos pauvres complots avant même qu'ils ne surgissent dans votre esprit. Rien de ce que vous pourrez faire n'y changera quoi que ce soit.

— Vous surestimez le pouvoir de l'Empereur. Il peut être vaincu.

— Au fond cela n'importe guère ! Même si vous tuez Moord'mar, et je crois que c'est impossible, un nouvel empereur surgira tôt ou tard et prendra sa place – vous peut-être ? Rien n'aura changé en fin de compte, car seul compte le Ka et le pouvoir qu'il représente.

— Je ne souhaite pas être Empereur. Les Ka-Erims sont suffisamment sages pour se passer d'Empereur.

— Le Ka ne peut rester sans maître, pas plus que l'eau ne peut rester sans couler. Je vois clair en vous, Nyarg'ho. Vous pouvez duper des sorciers plus jeunes ou moins clairvoyants, mais vous ne pouvez m'abuser. Vous utilisez le désespoir et le ressentiment de ceux qui vous écoutent et le détournent à votre propre profit, tout comme la Tour de l'Empereur draine la source du Ka, tout cela pour plonger Arden dans une guerre qui ne profitera qu'à vous. Vous parlez de justice et d'égalité mais vous êtes en réalité un serviteur des Daïmons ! Vous pactisez avec les idolâtres, et vous vous prosternez avec eux devant leurs pitoyables idoles de pierre ! Vous attisez les vieux démons de l'ignorance, de l'envie, de la superstition, de la haine, de la peur, tout cela pour satisfaire vos propres ambitions.

— Vous ne m'avez pas compris, Siorg'ul, dit tristement Nyarg'ho.

— J'ignore quel est votre but, Nyarg'ho. J'ignore quel bien vous comptez retirer de tout cela. Mais jamais je ne m'allierai à vous.

Nyarg'ho poussa un profond soupir.

— Je suis profondément désolé de votre réaction. On m'avait dit que vous étiez un homme sage et épris de justice. Que vous plus qu'un autre, pourriez me comprendre et rejoindre mon combat. Après ce qu'a fait votre fils... ce qu'il a *essayé* de faire.

— Ne comptez pas me persuader, ni persuader aucun des miens, dit le vieillard avec amertume. L'expérience m'a appris qu'il est vain de s'opposer à l'Empereur.

— Voyez où vous a mené vos conceptions ! dit Nyarg'ho en se penchant en avant avec un éclair de colère mal dissimulé. Vous n'êtes plus qu'un vieillard abandonné de tous. Votre fils est mort, tué par les sbires de l'Empereur lui-même, de cet Empereur que vous continuez malgré tout de servir ! Par crainte et par méfiance, vos anciens amis se sont détournés de vous. Vous êtes seul.

— Mon fils a choisi son destin. Il a défié l'Empereur. Il a scellé lui-même son tombeau.

— Pensez à cela, grinça Nyarg'ho sans plus se donner la peine de dissimuler sa haine. Pensez à cela, lorsque la nuit vient. Les Dragons de l'Empereur s'abattant sur le château de votre fils, leur souffle incandescent portant mort et destruction, brûlant la chair de votre chair... Pensez à cela et puisse votre lâcheté vous consumer jusqu'à votre dernier souffle.

Nyarg'ho se retourna et ouvrit la porte. Le vieillard se leva, plein de colère, et sa magie s'éveilla en lui, prête à frapper, mais, comme en écho aux paroles de Nyarg'ho, des images déferlèrent brutalement dans son esprit. Deux corps enlacés, brûlant dans un gigantesque brasier, deux corps se tordant lentement et se racornissant dans les flammes comme des insectes.

Siorg'ul retomba en arrière et gémit.

— Elle était enceinte, dit encore Nyarg'ho avec un air cruel, avant de quitter la pièce. La putain akahime de Siorg'un portait votre petit fils.

Siorg'ul lui jeta un regard vide et enfouit son visage dans ses mains.

Il demeura un long moment dans cette position, immobile, tout entier livré à un chagrin dont il avait oublié l'intensité. Pareille à un acide coulant sur de vieilles blessures, les paroles de Nyarg'ho avaient éveillé une douleur qu'il avait refoulée au plus profond de lui-même, enfouie sous une masse de colère et d'orgueil qui n'avait pu entièrement la noyer. Nyarg'ho avait ravivé en lui des blessures qu'il avait cru refermées à jamais.

Tremblant, il finit par se lever et se traîna jusqu'à un petit coffre d'ébène finement ouvragé. S'emparant d'une minuscule clef d'or qu'il portait comme un talisman autour de son cou, il l'ouvrit. Le coffret ne contenait que quelques parchemins soigneusement enroulés. Il s'empara de l'un d'eux et le déroula, puis commença à lire, les yeux débordant de larmes amères qui coulaient sur ses joues ridées et éclataient comme des perles sur le précieux document.

Tyrganor, le 1^{er} jour de la sixième lune de la 957^{ème} année du règne de l'Empereur.

Mon père,

Quoique tu n'aies point daigné répondre à mes précédentes lettres, je continue à te donner de mes nouvelles, en espérant que ma missive te trouve robuste et en bonne santé. Ce que nous avons édifié ici est sans précédent, je crois, dans toute l'histoire du royaume. J'aimerais que tu daignes apaiser ta colère et vienne nous rendre visite. Tu verras alors que notre rêve n'a pas été vain. La Tour est presque achevée – avec plusieurs mois d'avance sur les prévisions et je la considère comme le plus monument de tout l'Empire – une Tour de pierre et non d'etheneel, mais rivalisant à sa manière avec la splendeur de celle de l'Empereur.

Lorsqu'elle sera achevée, j'aurai prouvé que Akahims et Ka-Erims peuvent vivre dans le respect réciproque, et œuvrer ensemble non comme maîtres et esclaves, mais simplement comme alliés. Je connais tes sentiments à ce sujet mon père, mais je suis sûr que si tu venais ici, ne serait-ce que quelques jours, tu te rendrais compte à quel point mes idées sont justes, et combien l'entente fraternelle est préférable à l'oppression. Tendre la main aux Akahims, n'est pas déchoir, et on ne s'abaisse pas en élevant un ami jusqu'à soi. J'éprouve un grand plaisir à voir deux enfants, akahim et ka-erim jouer ensemble en toute innocence, pour la

première fois depuis près de mille ans. Je crois que l'esclavage avilit encore plus le maître que l'esclave et je suis heureux d'en être enfin délivré.

Le Ka n'est pas tout. Il y a de la sagesse chez les Akahims, et un savoir également, un savoir que nous Ka-Erims avons trop longtemps négligé, une forme de connaissance du monde que nous avons ignorée. Ils nous enseignent comment nous passer de notre magie lorsqu'elle n'est pas absolument nécessaire, ce qui nous permet d'utiliser le Ka disponible à des fins plus utiles. Le pouvoir se raréfiant, le savoir des Ahakims est la clef de l'avenir.

Volgür, le père de ma bien aimée Liliana, est considéré par son peuple comme une sorte de guide – un Prophète, l'homologue de l'Empereur parmi les Ahakims. Il a pour disciple un ancien pirate venu des îles du bout du monde. C'est un homme réservé et méfiant, qui ne se livre que difficilement. Avec le temps, nous pourrions nous entendre et établir avec ces peuplades lointaines des alliances qui mettront fin aux guerres insensées qui affaiblissent notre peuple.

Mon épouse te transmet ses meilleurs sentiments. Elle demeure ta servante aimante et respectueuse. Elle et moi souffrons profondément, mon père, de ton refus d'accepter notre union et nous t'implorons à genoux de bien vouloir nous pardonner et nous rendre ton affection. Nous considérons l'amour qui nous lie ma femme et moi, comme le symbole indestructible de l'entente qui unit désormais à Tyrganor Ka-Erims et Akahims.

Je demeure, mon père, ton fils dévoué et aimant.

Siorg'un.

Ayant achevé sa lecture, le vieillard froissa brutalement le parchemin humide de larmes. Frappant son front de son poing, il gémit comme une bête blessée. Les paroles de Nyarg'ho brûlaient en lui comme une marque incandescente, ravivant son chagrin. Lui, Siorg'un, dernier rejeton de l'une des familles les plus puissantes du royaume avait toujours servi avec loyauté l'Empereur et ses Adeptes. Il avait toujours fait ce qu'il croyait juste, avait vécu toute sa longue vie dans le respect des traditions. Sur l'autel des convenances, il n'avait pas hésité à sacrifier son fils. Comment aurait-il pu accepter que son unique héritier épouse une esclave akahime ? Mais désormais, les paroles de Nyarg'ho, les images terribles qu'elles avaient suscitées en lui avaient détruit le semblant d'équilibre qu'il avait su garder intact. Il n'éprouvait plus qu'un chagrin horrible, bouleversant, à la pensée de tout ce qu'il avait jadis possédé et de ce qu'il avait dédaigné, de tout ce qui avait été et ne serait plus jamais.

— Siorg'un, gémit-il pitoyablement, la tête dans ses mains. Pardonne moi, mon fils.

Ce fut ces dernières paroles. On découvrit le vieil homme les veines ouvertes, baignant dans son sang sur le sol de son palais vide et silencieux.

Vlard'en

Vlard'en leva les yeux du grimoire qu'il étudiait, le regard pensif. Le livre était vieux et poussiéreux, ses pages couvertes d'enluminures étaient jaunies par le temps. Le jeune mage se trouvait dans une immense salle ténébreuse. Une chandelle était posée sur son pupitre, formant autour de lui un halo de lumière. Tout autour, dans une semi-pénombre, on distinguait des rayonnages couverts de poussières et de toiles d'araignée, sur lesquels se trouvaient des centaines de grimoires tout aussi anciens que celui qu'il tenait dans ses mains.

La grande bibliothèque d'Andr'raax était un des lieux les mieux gardés du royaume et il était rare que des mortels puissent y accéder. Un Adepté gardait les lieux en permanence, à toute heure du jour ou de la nuit. On le voyait parfois circuler entre les rayonnages, comme une vieille momie desséchée, enveloppé dans un manteau à capuchon. On sentait son esprit roder tout autour, à l'affut.

Vlard'en était l'un des rares sorciers de sa génération à avoir accès à la bibliothèque. Ses recherches sur la nature du Ka intéressaient les Adeptes et pour lui faciliter la tâche ils lui avaient ouvert l'accès à leurs secrets les mieux gardés – signe que même eux commençaient à être saisis par la crainte de voir le Ka continuer à décliner jusqu'à disparaître – les privant de tout pouvoir, les précipitant avec les autres Ka-Erims dans l'abîme.

Le silence était profond et angoissant, ajoutant à l'aura d'étrangeté qui empreignait ce lieu. Des secrets terribles dormaient ici, cachés dans de vieux grimoires poussiéreux.

Soudain, un frôlement attira l'attention du jeune mage, le sortant de sa rêverie. Un homme, drapé dans un long manteau noir parut dans la lumière. Son visage à demi dissimulé dans l'ombre du capuchon était d'une grande beauté, presque efféminé.

A cette vue Vlard'en sentit son intérêt s'éveiller. Il reconnut l'étranger au premier coup d'œil en dépit de la faible lumière. Ferd'en. Il savait qui il était. Il savait également qu'il possédait peut-être un morceau, un tout petit morceau, des réponses qui lui manquaient.

— Que cherches-tu ici, Vlard'en ? murmura l'étranger, jetant un coup d'œil inquiet autour de lui, comme s'il craignait d'attirer l'attention des Adeptes.

Vlard'en lui fit signe de s'approcher. Lui aussi ne voulait pas éveiller l'attention du sinistre gardien dont l'ombre planait sur la bibliothèque. Non qu'il avait peur de lui, mais il voulait parler Ferd'en seul à seul – celui-ci se sentirait alors peut-être plus en confiance pour lui dire tout ce qu'il savait.

— Je cherche des informations sur Nyarg'ho.

Ferd'en eut une sorte de sursaut qui l'échappa pas à son interlocuteur.

— Nyarg'ho ? Pourquoi Nyarg'ho ? Qu'est-ce que tu pourrais espérer trouver ici à son sujet ?

— Que sais-tu de lui ? demanda Vlard'en abruptement.

Ferd'en déglutit avec un embarras manifeste. Il eut un haussement de tête évasif.

— Pas grand-chose... Un étranger venu du sud, installé depuis peu à Khur'in. Il a une réputation de grand voyageur. On le dit immensément riche. Il donne des réceptions, dépense sans compter...

Vlard'en étouffa un sourire méprisant.

Cet imbécile de Ferd'en ! Vlard'en savait que le jeune homme connaissait parfaitement la vérité à propos de Nyarg'ho, bien qu'évidemment il ne le reconnaîtrait jamais ouvertement. Ferd'en avait participé aux réunions secrètes qu'organisait Nyarg'ho dans des sanctuaires magiques à l'intérieur desquels seuls quelques individus soigneusement sélectionnés étaient conviés. Vlard'en quant à lui n'avait jamais assisté *en personne* à ses réunions, évidemment, il était beaucoup trop proche de l'Empereur pour espérer gagner la confiance de Nyarg'ho et pourtant il savait très précisément tout ce qu'il s'y disait. Il connaissait par cœur les discours de Nyarg'ho, sans les avoir jamais entendus.

Il savait également que Ferd'en avait assisté en personne à au moins une de ces assemblées. Il avait pris soin à cette occasion de dissimuler son apparence sous un masque noir et une cape à capuchon, mais pourtant Vlard'en était au courant – tout comme l'étaient les Adeptes et l'Empereur lui-même. Vlard'en décida de dissiper immédiatement toutes les illusions de Ferd'en, espérant vaguement profiter de l'effet de surprise pour obtenir de lui les informations qui lui manquaient.

— Nyarg'ho appelle ouvertement à la révolte contre l'Empereur. Il désire voir la Tour de Cristal détruite, espérant voir alors libéré tout le Ka qu'elle referme. Il parle beaucoup et il a recruté de nombreux partisans. Ses agents sont partout, infiltrant toutes les strates de notre société, attisant la haine et la colère.

— Com.... Comment... Comment sais-tu tout cela ? demanda Ferd'en interloqué.

Il lui semblait qu'une ombre glacée venait de recouvrir son cœur. Si un rat de bibliothèque, un simple chercheur hors du monde comme Vlard'en était au courant, alors *tout le monde* devait l'être dans l'entourage des Adeptes... ce qui signifiait que les sortilèges de protection de Niarg'ho n'étaient pas à moitié aussi efficaces qu'il le croyait, et alors... Ferd'en se mit à suer à grosses gouttes. L'Empereur devait connaître les noms de tous les conjurés et de tous ceux qui avaient assisté à ces réunions.

A cette seule pensée, Ferd'en crut que son cœur allait s'arrêter de battre. Il éprouva l'envie de prendre ses jambes à son cou et de s'enfuir.

— Un grand pouvoir est en lui, ajouta Vlard'en, feignant de ne pas remarquer le trouble de son interlocuteur. Ses agents prennent contact avec les sorciers susceptibles d'être réceptifs à son discours, et les invitent à des réunions secrètes, où ils ont le privilège de parler à Nyarg'ho en personne. Et son pouvoir de persuasion est si grand, que tous ceux qui entendent sa voix perdent toute faculté de raisonner et sont possédés par la haine et la rage qu'il distille. Bien peu arrivent à résister à son pouvoir. Et ceux qui y parviennent périssent parfois peu après de mort mystérieuse.

— Que.. qu'espères-tu trouver ici à propos de Nyarg'ho ? demanda Ferd'en.

Il réfléchissait furieusement, se demandant comment échapper au destin qui serait le sien lorsque l'Empereur choisirait de frapper. Devait-il s'enfuir ? Prévenir Nyarg'ho ?

— Nyarg'ho est puissant. Terriblement puissant. Une force comme je n'en ai jamais ressentie en ce monde, l'Empereur excepté, répondit Vlard'en. Je me suis demandé s'il n'était pas plus que ce qu'il semblait être...

Il scruta son compagnon droit dans les yeux.

Celui-ci le regardait d'un air incompréhensif. Il semblait au bord de la panique.

Vlard'en se leva brusquement, soulevant avec effort sa lourde masse.

— L'Empereur connaît l'*existence* de son ennemi, mais il ne sait pas *qui* il est. Il peut le détruire... mais il attend d'en savoir plus à son sujet – afin de s'assurer qu'il ne dissimule pas un péril plus grand encore. Je suis sûr qu'il saurait témoigner sa *gratitude* à celui qui pourrait lui fournir les informations qui lui manque. A qui pourrait lui dire qui est vraiment Nyarg'ho.

De nouveau, il fixa Ferd'en droit dans les yeux, espérant que celui-ci comprendrait l'allusion. Il lui offrait une porte de sortie... Un moyen d'échapper à son destin. Saurait-il la saisir ? Mais l'autre se contentait de le regarder en clignant des yeux d'un air stupide, sans paraître comprendre le sens des paroles de Vlard'en.

Celui-ci secoua la tête avec mépris. Très probablement Ferd'en ne savait absolument rien. Il n'était pas aussi bien renseigné que Vlard'en l'avait imaginé. Le Ka-Erim se laissa retomber en arrière découragé.

C'était tellement *impensable*... Inimaginable...

Il se demanda si l'Empereur avait remarqué la concordance des noms. Si c'était le cas était-il arrivé à la même conclusion que lui ? Était-ce la raison pour laquelle il n'avait pas détruit Nyarg'ho dès qu'il était arrivé à Khurin ?

Mais peut-être cette information lui avait-elle échappée ? Après tout des milliers et de milliers de noms et de souvenirs avaient dû s'accumuler dans sa mémoire durant son règne à la longueur prodigieuse. Un esprit humain, même gorgé de Ka, pouvait-il faire le tri dans les couches accumulées d'une mémoire millénaires ?

— Je crois que Nyarg'ho est déjà venu à Khur'in, lâcha Vlard'en brusquement.

— Quand ?

— Il y a mille ans. Juste après que la Cité ait été construite.

Ferd'en le fixa d'un air stupéfait. Vlard'en ne tint aucun compte de son expression.

— Nyarg'ho était le nom d'un très puissant magicien qui a refusé de se plier à l'autorité de l'Empereur après la construction de la Tour. Il réunit une armée et marcha sur Khur'in. Il espérait tuer Moord'mar et s'emparer de la Tour de Cristal. Il fut vaincu et tué après un siège qui dura toute une année.

— Mais... Ca ne peut pas être... le même individu... Les noms sont identiques mais c'est certainement une coïncidence !

Le teint de Ferd'en était devenu plus pâle.

— Qui sait ? demanda Vlard'en avec un regard aigu.

— Tu viens de dire que l'ancien Nyarg'ho est mort ! protesta Ferd'en. Comment pourrait-il revenir à vie, maintenant ? Après mille années ? Cela ne tient pas debout !

Vlard'en n'ajouta rien de plus, se contentant de regarder Ferd'en fixement et de jouir de son trouble. L'autre bafouilla quelques paroles d'excuse et se hâta de disparaître. Il ne savait rien. Il n'était qu'un pion insignifiant dépassé par les événements. Vlard'en savait qu'il partait faire ses bagages et qu'on ne le verrait pas de sitôt à Khur'in. L'imbécile ! Il pouvait bien fuir au bout du monde, cela ne le sauverait pas de la colère de l'Empereur. Vlard'en secoua la tête d'un air méprisant et se replongea dans ses pensées.

Il n'avait pas tout dit à Ferd'en.

Nyarg'ho était un puissant magicien, certes, mais il n'aurait pas pesé bien lourd face à l'Empereur et à tout le Ka que Tour de Cristal lui fournissait. Si la guerre avait duré si longtemps, si il avait fallu une année entière à Moord'mar pour se débarrasser de cet ennemi, c'est qu'il s'était allié en réalité avec des créatures infiniment plus puissantes et plus redoutables que lui-même.

Nyarg'ho était l'allié des Daïmons. C'est d'eux qu'il tirait son pouvoir, et l'armée qu'il avait réunie venait pour l'essentiel de Dargûn – elles étaient composées de démons pareils à ceux qui rodaient aujourd'hui à la lisière de la forêt noire, semant la terreur aux frontières du royaume.

Nyarg'ho avait été vaincu, son corps avait été brûlé, mais son âme appartenait aux Daïmons pour l'éternité. Ceux-ci l'avaient-ils choisi de nouveau comme instrument pour combattre l'Empereur ? Comptaient-ils sur lui pour s'emparer de la Tour de Cristal dont ils avaient été tenu à l'écart durant mille années ? Ou pour la détruire, plaçant ainsi l'Empire Ka-Erim à leur merci ?

L'Empereur avait-il conscience de la menace ?

Devait-il transmettre un rapport aux Adeptes ? Ou bien demander directement audience à l'Empereur ?

La tour de l'amitié

Deux principes fondamentaux façonnent notre destin. Des énergies opposées et pourtant étroitement reliées. Une force de vie et une force de mort. Ces deux pôles opposés et complémentaires régissent toute notre existence. Ils gravitent autour d'Arden et leur combat éternel conditionne la marche du monde.

Tout être vivant, tout esprit et toute entité, même les plus rudimentaires comme les constructs ou les Golems, est par nature simultanément influencé par ces deux forces. Certains par nature sont plus proches de l'une que de l'autre. Il existe des hommes optimistes et enthousiastes, toujours prêts à aller de l'avant et d'autres qui sont sombres, cyniques et pessimistes, dont le comportement est destructeur pour les autres ou pour eux-mêmes.

Les Daïmons sont parmi toutes les créatures celles qui sont les plus proches du pôle négatif. Ils incarnent la mort, l'énergie destructrice et le chaos à l'état brut. Les Daïmons prennent deux formes : sous forme physique, ce sont des créatures monstrueuses et terrifiantes, dotés d'un effrayant pouvoir de destruction. Si on les laisse faire, ils tueront toutes les autres créatures vivantes avant de s'entretuer. Ce faisant, ils anéantiront la vie elle-même. Sous forme spirituelle, ils constituent tous les sentiments mauvais et destructeurs qui affaiblissent l'humanité et la conduisent à sa perte : haine, colère, discorde, jalousie, avidité.

Aux Daïmons s'opposent les Faeries, qui sont issues essentiellement du pôle positif. A la différence des Daïmons dont l'existence est brève, éphémère et violente, les Faeries vivent éternellement. Elles peuvent être tuées, mais ne vieillissent pas. Ce sont des créatures délicates et gracieuses, à la beauté sans égale. Leur existence est toute entière vouée à la création et à la préservation de la vie. Sous forme spirituelle, les Faeries sont nommées amour, rêve, passions. Elles sont le feu du désir qui anime le cœur des hommes et leur donne envie de vivre.

Il est dit que Faeries et Daïmons se sont livrés de toute éternité un combat sans merci, et que ce combat ne peut prendre fin, car les deux camps sont exactement d'exacte puissance.

Or, aujourd'hui, les Daïmons n'ont jamais été aussi forts. Ils semblent tout près de déferler sur Arden pour anéantir l'humanité. Ils se pressent à la lisière de la forêt noire, profitant du moindre instant de faiblesse pour accroître leur emprise sur notre monde, tandis que la haine et l'avidité consomment le cœur des hommes les dressant les uns contre les autres.

Pour les combattre, nous avons besoin des Faeries. Que sont-elles devenues ? Pourquoi ne se manifestent-elles pas pourquoi n'interviennent-elles pas dans ce combat ? Pourquoi nous laissent-elles seuls face aux Daïmons ?

Notes de travail de Vlard'en ap Gu'rûl.

Parvenu au pied de la colline, Siorg'un leva la tête et contempla avec une profonde satisfaction le spectacle qui s'offrait à ses yeux en sortant du couvert de la forêt. La Tour de l'Amitié, son chef d'œuvre, était désormais presque achevée. Elle se dressait au sommet de la colline, à quelques centaines de mètres de la lisière des bois.

Ka-Erims et Akahims avaient travaillé main dans la main durant des années et le bâtiment qu'ils avaient édifié ensemble scellerait à jamais leur unité – du moins c'est ce que Siorg'un voulait croire.

La Tour de Cristal était le symbole de la puissance impériale, la Tour de l'Amitié serait le symbole de l'alliance unissant Ka-Erims et Akahims à Tyrganor. Son architecture était sobre, presque rudimentaire, en regard des formes somptueuses et baroques auxquelles les sorciers étaient habitués. Elle était bâtie toute en verticalité, avec de longues lignes vertigineuses, des triangles aux pointes aiguës tournées vers le ciel et de minces colonnes s'élançant à l'assaut des nuages. De délicates sylphes de pierre s'accrochaient à la façade, comme des oiseaux fées pétrifiés dans leur envol. Les Faeries. Une poignée d'êtres humains seulement se souvenait

encore de leur existence, la Tour à présent leur redonnerait force et consistance – leur offrant une existence d’une forme nouvelle – figées dans la pierre mais vivant dans les regards que les hommes – Akahim et Ka-Erims – lèveraient sur la Tour.

Siorg’un et Volgür avaient dessiné ensemble les plans de la Tour. Ni Siorg’un, ni les autres sorciers de Tyrganor ne possédaient d’un pouvoir suffisant pour élever un tel édifice par des moyens magiques. Le pouvoir de Siorg’un était considérable, mais c’était une magie de feu et de destruction, il ne savait rien bâtir. La Tour avait été construite essentiellement par des ouvriers et artisans akahims. Les Ka-Erims avaient puissamment contribué à leur effort en fournissant des outils enchantés qui décuplaient la force et l’habileté des ouvriers et en concoctant des potions magiques qui dissipaient toute fatigue, si bien que la construction s’était faite dans l’aisance et la joie, et avait duré quatre fois moins longtemps que prévu. Sur le chantier, on entendait les ouvriers rire et plaisanter du matin jusqu’au soir et parfois des chants improvisés rythmaient leurs efforts, couvrant le fracas des outils. Des artistes talentueux, certains Akahims, d’autres Ka-Erims avaient réalisé les sculptures qui ornaient l’édifice – mêlant leurs arts comme d’autres mélangent leurs sangs.

Une lourde porte de bronze à double battant gisait sur le sol juste devant l’entrée, en bas des marches, attendant les ouvriers qui devaient la mettre en place.

Siorg’un éperonna sa monture, une jeune jument alezane, et entama sa montée vers la tour. La colline était couverte d’une herbe verte et drue, parsemée çà et là de coquelicots, tels des grenats dans un écrin d’émeraude. Des abeilles bourdonnaient dans l’air, comme des gouttes noires et or dans le soleil de midi.

Siorg’un se sentait heureux, plus heureux qu’il ne l’avait jamais été. Son cœur était gonflé d’un bonheur que jamais il aurait cru pouvoir ressentir. Sa jeune épouse akahime attendait un enfant. Celui-ci naîtrait dans un monde où les Ka-Erims et les Akahims seraient unis, un monde débarrassé de la haine, de l’esclavage et de l’oppression. Qu’il soit sorcier ou non, l’enfant trouverait ici un abri où il pourrait grandir en paix et où il pourrait vivre heureux et libre.

Un jeune Akahim d’une quinzaine d’année surgit soudain de nulle part, juste sous les sabots de son cheval, et s’inclina avec gaucherie, interrompant sa rêverie. L’adolescent leva vers son seigneur un visage inquiet.

— Pardonnez moi, Seigneur Siorg’un. Maître Volgür vous fait demander. Il a quelque chose à vous montrer. Quelque chose de *très important*.

— Où se trouve Volgür ? demanda Siorg’un en souriant avec douceur.

— Il vous attend à l’oratoire, seigneur.

Siorg’un hocha la tête. L’oratoire. A son grand regret, Siorg’un devait reconnaître que les Akahims y attachaient une plus grande importance encore qu’à la Tour. Ils l’avaient bâti seuls, à l’écart, en refusant l’aide des Ka-Erims, sans même utiliser leurs outils enchantés. L’endroit devait rester pur – vierge de toute magie.

Siorg’un n’aimait pas cela, c’était comme un accroc à ses rêves d’unité, mais ne pouvait s’empêcher de comprendre l’attitude de Volgür et de ses disciples. La méfiance et la peur restaient encore vivaces. Des années de persécutions avaient laissé des traces, des cicatrices qui mettraient très longtemps à s’effacer. Lae-Mü, le Porteur de Flambeau, était un Dieu Akahim. Les Ka-Erims avaient tout fait pour éradiquer son culte, usant des persécutions les plus cruelles. Dans tout l’Empire, les prêtres de Lae-Mü étaient voués à une mort infâme. Ses disciples étaient contraints de se cacher et les rites ne pouvaient être célébrés que dans le secret le plus absolu, loin des sorciers et de leurs espions. Comment s’étonner alors que les Ka-Erims ne soit pas les bienvenus à l’oratoire ? Que leur magie en soit strictement bannie ?

La première décision que Siorg’un avait prise à Tyrganor avait été d’autoriser officiellement le culte de Lae-Mü et d’accorder à Volgür le titre officiel de Prophète. Il ne partageait pas ces croyances mais il les acceptait – comme un mal nécessaire qui, il l’espérait, disparaîtrait avec

le temps. Sans vouloir se l'avouer, il se surprenait parfois à envier les Akahims : dans ce monde complexe et souvent obscur, lui aussi avait envie d'avoir un Porteur de Flambeau pour le guider.

Le magicien comprenait sans peine ce que représentait l'oratoire pour ses compagnons. Pour la première fois depuis mille ans, au lieu de prier en tremblant de peur, dans des endroits et des moments volés à leur vie misérable, au lieu de communier au hasard des cachettes et des circonstances, ils auraient enfin un lieu qui serait tout entier à eux, un lieu où ils pourraient célébrer leurs rites sans crainte ni angoisse. Les paroles du Prophète leur parviendraient fortes et claires au lieu d'être susurrées dans les ténèbres, elles seraient clamées et chantées au lieu d'être murmurées du fond des gorges vers le creux des oreilles, dans une angoisse furtive.

Siorg'un quitta la route de tour battue qui menait à la tour en construction et s'engagea sur un étroit sentier qui contournait la colline en coupant à travers les herbes hautes. Le sentier se glissa entre deux grandes pierres grises gravées de runes et de signes cabalistiques et s'arrêta devant un bâtiment gris et austère, adossé à la colline.

L'oratoire était en réalité sous la colline, profondément enfoui sous la terre, au cœur d'une caverne que les Akahims avaient mise à jour. Le bâtiment à l'entrée de la grotte n'était là que pour former un seuil, un passage entre le monde extérieur et la demeure de Lae-Mü. C'était là que les fidèles se livreraient aux ablutions rituelles à la méditation préalables à la rencontre avec le Porteur de Flambeau et son Prophète. Quiconque franchirait ce lieu devait être pur.

Le bâtiment était destiné également à loger le prêtre qui demeurerait en permanence au Temple, tel un Gardien solitaire, le lien vivant qui unissait le Porteur à son peuple.

Siorg'un descendit de cheval et attendit. Il était hors de question d'entrer ici sans y avoir été explicitement invité. Où était Volgür ? Il promena son regard tout autour de lui, espérant trouver quelqu'un qui pourrait le renseigner. Une voix l'interpella avec une certaine sécheresse :

— L'endroit n'a pas encore été consacré. Tu peux entrer.

Siorg'un n'avait pas vu qui avait parlé, mais il aurait reconnu la voix entre mille. Plus que la voix, l'intonation et les mots employés étaient révélateurs. Il n'y avait qu'un seul homme dans tout le domaine, parmi les Akahims et les Ka-Erims réunis, à ne lui témoigner aucuns des honneurs qui lui étaient dus en tant que Seigneur de Tyrganor.

Siorg'un fit quelques pas et son regard pénétra dans le Temple, repérant aussitôt une silhouette de haute taille dans la lumière tremblante d'une lampe à huile. Il se rembrunit et comme à chaque fois qu'il voyait le guerrier, une ombre de méfiance et de crainte recouvrit son cœur. Ungar. Un bloc d'hostilité brute, irréductible, inattaquable, dur comme le marbre, brûlant de reprendre le combat auquel il avait voué sa vie. Ungar n'était pas un Akahim. Il venait de l'extérieur d'Arden. Il avait grandi et vécu parmi les pirates, pour lesquels les Sorciers n'étaient que des démons honnis. A ces yeux, les Ka-Erims resteraient toujours l'ennemi, et rien de ce que Siorg'un pouvait faire ou dire ne pouvait y changer quoi que ce soit. Seule l'influence inexplicable que Volgür exerçait sur Ungar empêchait celui-ci de sauter à la gorge de Siorg'un. En un seul instant, le guerrier pirate pouvait ruiner tous ses efforts.

Après une brève hésitation, Siorg'un franchit la lourde arche de pierre qui donnait accès au Temple.

Immédiatement, une sorte de picotement le parcouru des pieds jusqu'à la tête, une vibration tenue, une sensation étrange qui lui fit froid dans le dos. Il déglutit. Ungar le regardait, immobile, avec un mépris et une hargne ouvertement affichés. Un molosse hargneux voici à quoi il ressemblait aux yeux de Siorg'un. Le magicien n'avait pas peur du pirate. Il aurait pu le tuer d'un seul geste. Mais il avait peur du danger qu'il représentait – la haine couvant sous la braise, enfouie sous l'unité précaire qu'il avait su bâtir.

— Que se passe-t-il, Ungar ? Qu'avez-vous de si important à me montrer ?

— Suis moi, gronda Ungar de son étrange voix rauque, ses yeux rivés dans ceux du Ka-Erim. Volgür t’attends en bas.

En bas ?!

Le pirate se détourna et se mit en route sans même s’attarder pour vérifier que l’homme le suivait. Siorg’un était soulagé de ne pas avoir à lui tourner le dos.

Ils traversèrent une grotte vaste, apparemment vide, presque entièrement plongée dans la pénombre, puis ils descendirent le long d’un boyau sinueux, toujours plus loin dans l’obscurité, toujours plus profond. Siorg’un ignorait l’existence de ce passage.

Ils croisèrent un groupe d’ouvriers akahims, aux visages noircis par la terre et la suie, brandissant des pioches et des pelles. Ils avaient attaqué la roche des deux cotés du passage et l’avaient considérablement élargi, dégageant de véritables grottes circulaires étayées par des planches de pin. Ils avaient accompli tout le travail de leurs propres mains, refusant l’aide magique que leur offraient les sorciers, sans même utiliser les outils merveilleux qu’ils leur avaient fournis. Ce lieu était un sanctuaire et devait rester pur.

Les ouvriers se figèrent en reconnaissant Siorg’un. Le Ka-Erim sourit et les salua d’une inclinaison du buste. Ils s’inclinèrent sur son passage, le contemplant par en dessous avec un mélange d’inquiétude et de stupéfaction.

Siorg’un, mal à l’aise, sentait qu’il n’était pas le bienvenu ici. Aucun sorcier n’était sensé pénétrer dans la Maison du Porteur de Flambeau. Pourquoi Volgür l’avait-il fait venir ?

Ils débouchèrent finalement sur une salle de forme approximativement circulaire, au sol jonché de terre et de rochers. Volgür était debout au fond de la pièce, tenant dans sa main gauche une lanterne similaire à celle que portait Ungar.

Le Prophète était grand et large d’épaules. Sa barbe et ses longs cheveux avaient la couleur de l’argent et la sagesse de l’âge se lisait dans ses yeux d’un bleu d’acier. Mais les années n’avaient pas entamé sa force et sa vitalité. Il se dégageait de sa personne une impression indéfinissable de puissance, de force intérieure, tel un chêne aux racines profondes, immobile et imperturbable même dans les tempêtes, ou un brasier flamboyant, répandant chaleur et lumière autour de lui.

Ce ne fut pas la silhouette du Prophète dans la lumière qui attira l’attention de Siorg’un lorsqu’il entra dans la grotte. Tout au fond, à l’exact opposé du passage par lequel il était arrivé, se dressait une étrange porte. Elle était parfaitement lisse, sans marque ni inscription d’aucune sorte, luisant telle un bloc de cristal translucide. La lueur des lanternes jouait sur sa surface, projetant tout autour des reflets multicolores, ondulant et miroitant à chaque mouvement.

Intrigué, Siorg’un marcha jusqu’à la Porte et, sous le regard attentif des deux Akahims, en effleura la surface de la paume. Une douce chaleur diffusa en lui, confirmant la pensée qui lui était venue dès qu’il avait aperçu la Porte.

— Nous avons dégagée cette caverne en creusant la roche, dit Volgür.

Sa voix calme et profonde ne trahissait aucun trouble mais il était intrigué.

— Sais-tu ce que c’est ?

Siorg’un ne répondit pas immédiatement, se contentant d’examiner la porte, concentrant toutes ses pensées vers elle, sondant en esprit, aussi profondément qu’il lui était possible. La porte était faite d’etheneel. L’etheneel ne pouvait être travaillé que par magie. Nul instrument, nulle force au monde n’aurait pu la briser, si ce n’est le Ka. L’etheneel de la porte obéirait à ceux qui avaient le pouvoir de contrôler le Ka. Il suffisait à un sorcier d’ordonner, et la porte s’ouvrirait. C’était d’une facilité déconcertante, un enfant aurait pu y parvenir. Mais aucun Akahim n’aurait jamais pu la franchir seul. Pour eux elle était aussi inviolable que si elle avait été gardée par une armée de Dragons.

Siorg'un se demandait qui avait construit cette porte – cela ne pouvait être qu'un Ka-Erim, et plus qu'un Ka-Erim même : seuls l'un des plus puissants d'entre eux en aurait été capable. Il se demandait surtout ce qu'il pouvait trouver *de l'autre côté*.

— C'est une porte... finit-il par dire, comme à regret.

— Peux-tu l'ouvrir ?

— Très facilement. Mais je ne sais pas ce qui peut se trouver derrière. L'etheneel, le cristal dont la porte est constituée, est un matériau rare, difficile à travailler. Seul l'Empereur et les Adeptes sont encore capables de le maîtriser. J'ai peur de ce qui peut y avoir derrière.

A l'instant où il prononçait ces paroles, Siorg'un réalisa à quel point il avait changé. Jamais l'ancien Siorg'un n'aurait parlé ainsi. On l'avait entraîné dans le culte des apparences qui était celui de sa caste, à cacher ses faiblesses, à ne jamais avouer sa peur, ni à lui-même ni aux autres, à l'enfouir au plus profond de lui-même. Comment et *quand* avait-il pu changer ainsi ?

— Nous devons savoir à quoi nous en tenir, répondit Volgür. Ouvre là. Nous devons savoir si cette *porte* représente un danger ou non.

A regret, Siorg'un hocha la tête. Pourtant une impression de malaise et de peur grandit en lui lorsqu'il reporta son attention sur la porte. Quelque chose en lui semblait lui hurler de fuir et de quitter ce lieu au plus vite.

S'efforçant de ne pas en tenir compte, il serra les dents et ferma les yeux, se concentrant intensément pour projeter l'ordre mental qui activerait le mécanisme. En réponse à son injonction muette, une éclatante lumière blanche jaillit de la porte. Celle-ci pivota lentement sur ses gongs. Derrière le Ka-Erim, l'épée d'Ungar jaillit, et Volgür fit un pas en arrière. Siorg'un ouvrit les yeux, se préparant déjà à recouvrir d'une langue de feu tout danger éventuel.

De l'autre côté se trouvait une salle parfaitement circulaire, dont les murs d'etheneel dégageaient une douce luminescence dorée. Lorsqu'il pénétra à l'intérieur, Siorg'un sentit ses craintes disparaître aussi subitement qu'elles étaient venues. Il ressentait à la place un curieux sentiment de calme et de sérénité – un calme profond qui dissolvait toute peur.

Le sol, lisse et sans défaut, était décoré d'un réseau de runes entrelacées. Le plafond, soutenu par des piliers de cristal, formait une voûte en ogive qui culminait à trois ou quatre mètres au dessus de sa tête. Au centre, jusque sous l'ogive, était un long sarcophage de cristal presque transparent, à l'intérieur duquel on distinguait le corps étendu d'un homme, comme une ombre prise dans la glace.

— Il n'y a rien craindre, murmura Siorg'un. Vous pouvez approcher.

De peur de rompre l'harmonie de ce lieu, il avait parlé si bas que ces compagnons eurent du mal à comprendre ses paroles. Volgür et Ungar pénétrèrent à leur tour dans la salle, tenant toujours leur lanterne dont la lueur parut disparaître, comme absorbée par la luminescence environnante. Le Prophète ferma les yeux et prit une profonde inspiration, comme pour mieux ressentir et goûter l'harmonie de l'endroit. Sans se départir de sa méfiance, Ungar scrutait les environs d'un regard fureteur. Mais il avait abaissé son épée.

Ils marchèrent jusqu'au sarcophage et abaissèrent leurs regards sur l'homme étendu. C'était un vieillard à l'expression pleine de douceur et de sagesse. Ses cheveux et sa barbe étaient longs, d'une couleur indéfinissable dans la gangue de cristal, et tressés en de fines nattes qui couraient sur sa poitrine et ses épaules. Ses deux mains jointes reposaient sur son abdomen. Il était vêtu d'une longue robe descendant jusqu'à sa cheville et un bandeau ceignait son front. Sur le côté du sarcophage était une phrase inscrite en runes d'argent.

— Est-il vivant ? souffla Volgür. On dirait qu'il dort...

Siorg'un répondit avec une étrange tristesse.

— Il est mort. Le sarcophage d'etheneel a conservé son corps en l'état où il était au moment de sa mort.

— Que signifie cette phrase ? demanda Ungar en effleura les runes de sa pointe de son épée.

— Ci-git Nehedel le Sage. Puisse l'Unique accueillir son âme, traduisit Siorg'un.

— Cet homme était un disciple de Lae-Mü, murmura Volgür, intrigué.

Siorg'un lui jeta un regard incompréhensif. Volgür ajouta en guise d'explication :

— Lae-Mü est nommé le Porteur de Flambeau en mémoire de la branche de lumière qu'il a ramenée de Lemël, mais il est aussi appelé l'Unique ou l'Un dans certains textes anciens. J'ignorai qu'il y avait des sorciers parmi les fidèles.

— Je l'ignorai aussi, répliqua Siorg'un. A vrai dire je n'ai jamais entendu dire qu'un Ka-Erim n'ait jamais servi d'autre dieu que l'Empereur...

Ils restèrent un moment silencieux. Les questions se bousculaient dans l'esprit de Siorg'un et il était incapable de lui trouver la moindre explication. Qui était Nehedel ? Était-il Ka-Erim ou Akahim ? Qui l'avaient enterré ici ? Cela ne pouvait être qu'un sorcier très puissant pour être enterré ainsi dans un cercueil d'etheneel. Les Ka-Erims avaient-ils jadis vénéré Lae-Mü, comme le faisaient les Akahims ? Siorg'un ne parvenait pas à y croire – cela allait à l'encontre de tout ce qu'il connaissait sur les siens. Pourquoi cet homme avait-il été enterré ici protégé par un écrin d'etheneel ?

— Je ressens quelque chose d'étrange, dit Volgür au bout d'un moment. Un sentiment de paix, d'harmonie, de sérénité... Comme une chaleur qui imprègne cet endroit. C'est une sensation étrange, presque physique.

— C'est le Ka. Il y a un grand pouvoir ici. Une magie comme jamais je n'en ai ressentie...

Il avait du mal à traduire en mots ce qu'il ressentait, avait du mal à faire comprendre à ces compagnons ce que le pouvoir qui résidait en ce lieu avait d'étrange et d'inhabituel. Siorg'un n'avait jamais rien senti de pareil à cette sensation d'apaisement. Le Ka était pour lui comme un brasier étincelant, comme un feu plein d'énergie et de danger, une arme mortelle, prête à consumer ceux qui ne seraient pas capable de le maîtriser. Mais cette force là était différente, comme une flamme douce et chaude qui réchauffait sans brûler. Elle lui évoquait la force tranquille d'un vieux chêne aux racines fortes et profondes. Une énergie faite pour nourrir et soigner et non pour détruire.

A cet instant, Siorg'un commença à soupçonner la terrible importance de sa découverte.

— Partons, dit Volgür. Laissons le défunt reposer en paix.

Siorg'un poussa un long soupir et fit demi-tour, s'arrachant avec effort à la contemplation du vieillard étendu. Il était sur le point de quitter la salle, lorsqu'un éclat argenté attira son attention. S'enfonçant plus avant vers le fond de la pièce, il découvrit un piédestal de cristal sur lequel était déposé un coffret d'argent, derrière le sarcophage.

C'était une œuvre d'art remarquable, un travail délicat aux ornements finement ciselés, d'une beauté à couper le souffle. Sans en avoir conscience, Siorg'un tendit les mains et étreignit le coffret. Celui-ci était froid et dur au toucher. Pourtant, le magicien sentit une douce chaleur monter en lui. Il lui sembla que la force qui dormait dans le tombeau, loin de s'offusquer de son geste, l'encourageait et lui donnait son approbation.

Siorg'un éleva le coffret dans la lumière pour l'admirer à loisir. Les bordures du couvercle étaient serties de diamants minuscules scintillant dans la lumière d'or et les cotés étaient gravés d'un réseau incroyablement fin et complexe de runes entrelacées les unes dans les autres.

Tenant l'objet contre son cœur comme un trésor, le mage sortit de la pièce et rejoignit ses compagnons. Derrière lui, la porte d'etheneel se referma sans un bruit.

Gior'ul

Vlard'en leva les yeux vers le Golem de bronze qui s'était avancé jusqu'à lui et attendait son bon vouloir, figé dans la plus parfaite immobilité. Vlard'en détestait cet être de métal, froid et sans âme, détestait ce visage inexpressif, aux yeux éteints. Une machine, animée par le pouvoir de la magie, un être sans esprit, dépourvu de pensées autres que celles – limitées – que ses créateurs avaient bien voulu lui donner. Vlard'en regrettait ses anciens domestiques akahims. Mais, après les pogroms qui avaient suivi la rébellion, il est impossible de garder chez soi des esclaves akahims. Les quelques uns qui restaient étaient contrôlés par l'Empereur ou les Adeptes.

— Qu'y a-t-il ? grogna Vlard'en en jetant un regard sombre à l'être de métal.

Le Golem ne s'offusqua pas de ce manque de courtoisie, ne parut même pas le remarquer.

— Un visiteur, maître, répondit-il d'une voix monocorde.

— Son identité ?

— Il affirme se nommer Gior'ul. Il dit être un ami de votre seigneurie.

— Gior'ul ! s'exclama Vlard'en en se levant avec un sourire, tout mauvaise humeur envolée.

Fait le entrer immédiatement, stupide machine !

— Bien maître, dit le Golem, toujours impassible.

Le Golem, toujours impassible, se retira et introduisit un homme mince, si grand qu'il dut baisser la tête pour franchir la porte qui donnait accès à la bibliothèque où demeurait Vlard'en. Comme son ami, Gior'ul portait une longue cape de sorcier, mais alors que celle du jeune homme était faite d'une étoffe luxueuse et d'une beauté raffinée, celle de l'étranger était une simple capeline de cuir usée et rapiécée, qui le faisait ressembler à un Akahim.

— Gior'ul ! s'exclama Vlard'en en s'avançant pour accueillir son visiteur. Sois le bienvenu ! Cela fait si longtemps que nous nous sommes vus !

Il éprouvait un plaisir sincère à revoir son ancien mentor. Gior'ul eut un sourire qui illumina son visage austère et serra la main que lui tendait le jeune magicien.

— Assieds-toi, mon ami, dit Vlard'en en désignant une chaise.

Ils se trouvaient dans une grande pièce éclairée par la lueur tamisée d'un globe de lumière argentée, qui flottait dans l'air à quelques centimètres du plafond. Les murs étaient couverts de rayonnages, où s'alignait des centaines d'ouvrages, dans un ordre parfait. Des statuettes d'or serties de pierre précieuses et des sculptures délicates faites d'un cristal translucide décoraient la salle. L'étrange lumière émise par le globe jouait sur l'or des statues et baignait le cristal d'une luminescence dont la couleur changeait en fonction de l'angle suivant lequel on l'observait. Vlard'en était fier de l'agencement de sa bibliothèque, harmonieux, calme et propice aux longs travaux d'étude, tout comme il était fier des livres qu'il avait réunis ces dernières années. Il avait, sans même sortir de Khur'in, accru de près d'un tiers la bibliothèque de son père. Il guetta le visage de Gior'ul, espérant y déceler un signe d'admiration ou même seulement d'approbation mais le regard du vieux sorcier glissa sur toute ses splendeurs sans s'y attarder. Il rejeta sa cape en arrière et s'installa dans un fauteuil au hasard, sans s'y enfoncer.

Déçu, Vlard'en jeta à son ami un regard intrigué. L'homme avait l'air vieux et fatigué. A vrai dire, il l'avait toujours connu ainsi, toujours aussi vieux, toujours aussi fatigué. Il se souvenait comme si c'était hier de sa première rencontre avec Gior'ul. Cela remontait à quand déjà ? Quinze ans ? Vingt ans ? Il avait huit ans à l'époque et n'était qu'un enfant solitaire et timide, perdu dans un palais immense et vide, seul avec un vieillard austère et distant.

Le père de Vlard'en, héritier d'une puissante famille d'érudits très proche des Adeptes avait, au soir de sa vie, épousé une toute jeune femme venue d'une lointaine province – il l'avait littéralement *achetée* contre des titres et des honneurs. Hélas, celle-ci était morte en mettant Vlard'en au monde. Bien que le Ka était encore relativement puissant à cette époque, la magie

n'avait pas pu la sauver. Le vieil homme qui aimait très sincèrement sa jeune épouse, avait été presque brisé par le chagrin.

Il avait confié l'enfant à ses domestiques akahims. Ceux-ci s'étaient occupés de lui du mieux qu'ils l'avaient pu, l'avaient nourri et avaient veillé à ce qui ne manque de rien, certains d'entre eux l'avaient même aimé... mais aucun d'eux n'avait pu satisfaire entièrement son besoin d'affection. Il y avait entre Sorciers et Akahims une barrière infranchissable que rien ne pouvait briser. Au fond, ils avaient peur de lui.

Puis, l'étranger était venu. Il était grand, immense aux yeux de l'enfant, mais si maigre et si fatigué qu'il paraissait prêt à se briser comme un tube de verre. Son visage anguleux était triste et austère, et de profondes rides creusaient sa peau.

— Vlard'en, avait dit son père avec une effrayante gravité, voici le maître magicien Gior'ul ap Pi'erl. Il s'occupera de ton éducation désormais. Il t'apprendra à utiliser le pouvoir qui est en toi, il fera de toi un sorcier. Durant tout le temps que durera ton éducation, tu l'appelleras « maître » et tu obéiras scrupuleusement aux moindres de ses ordres, sans discuter, jusqu'au moment où il décidera que tu es prêt. As-tu compris ?

L'enfant avait hoché la tête, trop effrayé pour répondre. Gior'ul s'était alors penché et avait sourit. Ce fut alors comme si une lumière avait illuminé son visage, dissipant le voile de tristesse et de fatigue, le faisant paraître jeune et beau. Timidement, Vlard'en lui avait rendu son sourire, et à compter de ce jour, il n'avait plus jamais été seul.

L'étranger lui avait appris à maîtriser le Ka naturellement, mais il lui avait transmis beaucoup plus que cela. Il avait tenu à ce qu'il sache utiliser son esprit, raisonner avec rigueur, soumettre ses pensées et celles des autres à un jugement lucide, à une analyse précise et sans complaisance, une analyse sans fin, toujours recommencée. Cet apprentissage avait duré bien des années. L'enfant était devenu un adolescent, puis un homme. Un jour, il avait affronté l'Épreuve et avait été présenté à l'Empereur. Il était devenu un Sorcier, prêt à tenir son rang parmi ses pairs.

Alors, subitement, du jour au lendemain, Gior'ul était parti. Jamais il n'était revenu. Vlard'en en avait conçu de la tristesse tout d'abord, puis de la déception, puis du ressentiment, que le retour de Gior'ul venait subitement d'effacer.

— Mon ami, dit Vlard'en avec émotion. Comment te portes-tu ?

— Je vais bien, dit Gior'ul avec un sourire, le même sourire qu'autrefois. Et je vois que toi aussi. Mais on ne peut en dire autant de Arden.

Les années passaient et Gior'ul restait inchangé de corps, comme si le temps n'avait pas de prise sur lui. Il portait toujours de vieux vêtements éliminés qui ressemblaient aux hardes que portent les Akahims. Pourtant, il y avait quelque chose de différent en lui, une nuance subtile que Vlard'en ne parvenait pas à appréhender totalement. Il paraissait plus sombre, plus renfermé que dans son souvenir. Vlard'en savait qu'il avait devant lui l'un des sorciers les plus puissants que comptait le royaume, mis à part évidemment l'Empereur. Il était l'un des rares à savoir ce que valait vraiment Gior'ul. C'était l'un des seuls Sorciers à se rendre régulièrement à la Tour de Cristal pour s'entretenir avec l'Empereur, seul à seul. Il oeuvrait en secret, loin des lumières et à l'écart de la noblesse de Khur'in, suivant des plans tortueux, en vue d'objectifs connus de lui seuls. Les Adeptes le détestaient – et même le craignaient.

— Tu es parti si subitement... Et tu es resté longtemps absent. Trop longtemps... Mon père... Je crois qu'il aurait aimé t'avoir auprès de lui à la fin. Te revoir une dernière fois... Il avait pour toi beaucoup de respect.

— Je sais, répondit Gior'ul d'une voix impatiente. Mais je n'avais guère le choix. Les affaires qui m'ont retenu loin d'ici pendant ces années étaient d'une importance vitale, pour le royaume, pour nous tous.

— Désires-tu m'en parler ? demanda doucement Vlard'en, sachant que Gior'ul répugnait ordinairement à partager ses secrets avec les autres.

Gior'ul resta un moment silencieux, si longtemps que Vlard'en crut qu'il n'avait pas entendu la question ou qu'il avait choisi de ne pas y répondre.

— Je me suis rendu en bien des lieux, répondit-il d'une voix lente J'ai été jusqu'aux confins du royaume et au delà. J'ai parcouru les mers jusqu'aux îles des pirates. J'ai exploré des royaumes lointains où vivent des Akahims qui ne connaissent même pas le nom de l'Empereur. Je me suis rendu dans les terres sombres à la lisière de la forêt noire. J'ai rencontré les plus grands sorciers de notre temps, parlé avec les plus grands sages, les érudits et recueilli toute la connaissance que je pouvais rassembler, jusqu'à la dernière goutte. J'ai cherché des réponses partout où je pouvais en trouver.

— Le Ka ? demanda Vlard'en.

— Le Ka, approuva gravement Gior'ul. Le Ka s'affaiblit, et avec lui notre magie disparaît. Il me fallait comprendre pourquoi le Ka disparaît et comment faire face pour y remédier.

— Peut-être l'Empereur possède-t-il quelques indices ? hasarda Vlard'en.

Mais Gior'ul secoua la tête.

— Evidemment non. C'est l'Empereur lui-même qui m'a confié cette mission. Il savait que moi seul parmi tous ses sujets étais capable de la remplir. Je suis le seul à avoir le pouvoir, la détermination et la sagesse nécessaires. Il sait que je peux voyager très rapidement très loin de la Tour, explorer des endroits que sa pensée ne peut pas atteindre.

— Alors ? dit Vlard'en posant enfin la question qui lui brûlait les lèvres. As-tu trouvé la réponse ?

Une fois encore, Gior'ul resta un moment silencieux. Puis il répondit, comme à contrecœur.

— Non. Nul ne possède d'information à ce sujet. Je n'ai trouvé aucun indice au cours de mon interminable voyage qui puisse apporter la moindre lumière sur le péril qui nous menace. Mais lorsque je suis rentré... J'ai compris que mon départ avait été une erreur. Qu'il s'était passé ici des choses qui auraient bien méritées que je sois présent.

Vlard'en le regarda avec surprise. Faisait-il allusion à la révolte des Akahims et à sa sanglante conclusion ? En quoi cela pouvait-il concerner Gior'ul ?

— J'ai compris que mon éloignement du cœur d'Arden s'était révélé néfaste, bien plus néfaste que tout ce que j'avais pu imaginer.

Obéissant à un ordre mental de Vlard'en, le Golem entra avec un plateau sur lequel était disposé des verres de cristal, des gâteaux de miel et un flacon de vin sucré. Le Golem posa le plateau sur la table et se retira aussitôt. Vlard'en effectua lui-même le service, en honneur de son hôte. Il n'aimait pas les Machines – et il estimait de son devoir de dispenser son hôte de leur présence.

— Que veux-tu dire ?

Gior'ul engloutit son verre sans paraître y prendre de plaisir, sans même y penser. Ignorant la question du jeune magicien, il demanda à brûle-pourpoint :

— Tu étais ami avec Siorg'un, n'est-ce-pas ?

— Oui, répondit Vlard'en surpris.

Comment Gior'ul pouvait il le savoir ? Sa rencontre avec Siorg'un était postérieure au départ du vieil homme. Il se sentait également mal à l'aise. Le nom de Siorg'un était désormais frappé d'opprobre. Un Ka-Erim qui avait pactisé avec des Akahims... Un ennemi de l'Empereur... Il valait mieux pour lui que ses relations avec lui restent ignorées de tous. Surtout qu'il y avait eu plus entre eux qu'une simple amitié...

— Sais-tu ce qui c'est exactement passé à Tyrganor ?

— Je sais ce que tout le monde sait... répondit le jeune homme en haussant les épaules.

— C'est-à-dire ?

— Siorg'un a créé un scandale en épousant contre la volonté de son père et des Adeptes une Akahime et en faisant d'elle son épouse légitime, reconnaissant ses enfants à venir comme ses héritiers. Puis il a interdit sur l'ensemble de son domaine l'esclavage des Akahims. Il a fait

d'eux les égaux des sorciers. Avec un Prophète akahim nommé Volgür, il a fondé un royaume mixte, composé à la fois de Ka-Erims et d'Akahims – à égalité de droits – un royaume administré par des représentants des deux communautés – sous l'autorité de Siorg'un lui-même naturellement.

— Et que c'est-il passé ensuite ? demanda Gior'ul.

Vlard'en réprima son impatience. Il connaissait bien le vieil homme. Il savait que celui-ci avait déjà la réponse à toutes ces questions, mais qu'il voulait le forcer à se remémorer ces événements et les exprimer avec ses propres phrases. Il déduirait beaucoup de choses des mots qu'il emploierait. C'était ainsi qu'il procédait lorsqu'il lui enseignait, préférant amener son élève à parcourir seul le chemin qu'il avait tracé pour lui, plutôt que lui apporter lui-même la connaissance qui lui manquait. Mais à présent Vlard'en avait grandi et cette façon de faire lui semblait infantilissante. Il éprouva une pointe de ressentiment envers son ancien maître. Gior'ul revenait après des années et continuait à le traiter comme un enfant, refusant de répondre à ses questions mais attendant de lui qu'il réponde aux siennes, sans daigner lui fournir la moindre explication.

— L'acte insensé de Siorg'un sema le chaos dans le royaume, continua-t-il pourtant, avec une vague pointe de sécheresse dans le ton. Un peu partout, les Akahims, inspirés par l'exemple de Tyrganor, entrèrent en révolte contre leurs maîtres et revendiquèrent leur droit à la liberté. Il y eut des combats. Certains sorciers tombèrent sous les coups de leurs esclaves akahims, qui dans leur rage massacraient indistinctement hommes, femmes et enfants. Certains des révoltés parvinrent à s'enfuir et se réfugièrent dans les terres sauvages. D'autres gagnèrent Tyrganor et se joignirent à Siorg'un. Ceux qui y parvenaient y étaient accueillis à bras ouverts, non comme des bandits et des esclaves en fuite, mais comme des égaux et des alliés. Bientôt le nom de Tyrganor et de Volgür se répandirent dans tous les villages, embrasant le cœur des Akahims, éveillant un désir farouche de liberté que les centaines d'années d'esclavage n'avaient pu entièrement occulter. Ces noms devinrent les étendards de la lutte akahime, le symbole de la résistance face à l'oppression et le nom de Siorg'un qui avait tout déclenché fut bénis par les révoltés et honnis par ses frères sorciers.

— Et ensuite ?

— L'Empereur ne pouvait tolérer que Siorg'un sème le chaos dans son propre royaume. La révolte des esclaves akahims menaçait l'équilibre économique d'Arden. Il attaqua Siorg'un avec tout le pouvoir de la Tour de Cristal. Les Dragons s'éveillèrent et fondirent sur Tyrganor comme des aigles sur un troupeau de montons. Ils brûlèrent les champs et les villages akahims, ne laissant derrière eux que de vastes étendues de terre calcinée. Ils jetèrent à bas la Tour où s'étaient réfugiés Siorg'un et sa famille et massacrèrent tous ceux qui se trouvaient là. Seuls Volgür et une poignée de ses partisans réussirent à échapper au massacre et se réfugièrent au plus profond des forêts pour échapper à la colère de l'Empereur.

Vlard'en s'interrompit brutalement. En repensant à nouveau à ce qui s'était passé à Tyrganor, il ne pouvait s'empêcher de ressentir le même sentiment d'horreur et de révolte qu'il avait ressenti à l'époque. Il se souvenait bien de son ami Siorg'un, un homme idéaliste, épris de justice. Qu'avait-il fait pour mériter cette mort ignoble ? Son crime était-il si grand pour qu'il soit condamné à périr sous le feu des Dragons sans même être autorisé à présenter sa défense ?

— Lorsque cela fut terminé, continua finalement Vlard'en avec répugnance, l'Empereur se retourna contre les Akahims qui avaient osé braver son pouvoir. Il fit venir les Trolls et les lança contre les villages akahims, n'épargnant que le minimum d'individus nécessaire à la survie du royaume.

— Ce fut un terrible massacre, ajouta Vlard'en après un bref silence. Des milliers et des milliers d'hommes périrent, on ne sait pas le nombre exact. Hommes, femmes, enfants, vieillards, nul ne fut épargné. Les Trolls étaient envahis d'une rage démente, d'une soif de

sang et de carnage qui semblait inextinguible. Le plus terrible est que les clans akahims qui était restés fidèles furent frappés les premiers, car ils étaient les moins protégés..., les moins préparés au combat...

Vlard'en n'ajouta rien. Il lui répugnait profondément de revenir sur ses évènements, dont le seul souvenir lui était insupportable. Comme la plupart des sorciers, il aurait voulu l'effacer entièrement, tourner définitivement la page, faire comme si tout cela n'avait jamais eu lieu. Il se voulait froid et insensible – un simple *observateur*, objectif et impartial – mais l'horreur de ce qui avait été accompli en son nom le forçait à se confronter à sa propre image et l'emplissait au fond de lui-même d'une crainte et d'un dégoût qui n'osaient pas s'affirmer au grand jour.

— Quelle est la raison de la réaction de l'Empereur ? demanda alors Gior'ul. Pourquoi a-t-il ordonné aux Dragons d'attaquer Tyrganor ?

Vlard'en haussa les épaules.

— Il ne pouvait guère laisser Siorg'un braver son autorité... Celui-ci donnait asile aux hors la loi en fuite, leur fournissait aide et assistance. La seule existence de Tyrganor menaçait la stabilité du royaume.

Giorg'ul lui jeta un regard aigu.

— Est-ce ainsi que je t'ai appris à raisonner ? En quoi la situation des Akahims pouvait-elle intéresser l'Empereur ? Depuis quand celui-ci se préoccupe-t-il de ces esclaves ? Il n'emploie que des constructs, des êtres engendrés et contrôlés par le Ka. L'Empereur possède largement assez de Ka pour se passer des Akahims. Quelle menace pourrait représenter pour la Tour quelques milliers d'esclaves en fuite ? Seraient-ils même toute une armée que cela ne troublerait pas les Adeptes et leur maître !

— Alors... commença Vlard'en en fronçant les sourcils.

— Les Akahims ne furent rien d'autre qu'un prétexte ! Ce n'est pas pour cette raison que Siorg'un et les siens ont péri.

Vlard'en ouvra la bouche pour protester, puis la referma. Les paroles de Gior'ul sonnaient juste. Tout le monde avait été surpris par la rapidité et la brutalité de l'attaque contre Tyrganor. Nul n'avait été jusqu'à contester le bien fondé de la décision de l'Empereur, mais tous, dans le fond de leur cœur, avaient été surpris et effrayés par la violence de sa réaction. Ils s'attendaient à ce que Moord'mar adresse une mise en garde à Siorg'un, à ce qu'il lui ordonne de cesser son soutien aux rebelles, voire de chasser ou de lui remettre les criminels en fuite. S'il l'avait fait, il est plus que probable que le jeune seigneur mage aurait obéi. Comment aurait-il pu oser braver l'Empereur, sachant ce qu'il risquait ? Au lieu de cela...

Vlard'en leva les yeux vers son ancien maître et vit que celui-ci l'observait, suivant à son habitude le cheminement de la pensée de son élève.

— Alors pourquoi ? Pourquoi l'Empereur a-t-il fait tuer Siorg'un ?

— C'est la question que je me pose depuis l'instant où j'ai entendu parler de cette attaque, dit soudain Gior'ul en se penchant vers son élève.

— Pourquoi... Pourquoi ne pas *simplement* lui poser la question ?

Interroger directement l'Empereur était une chose que Gior'ul était l'un des seuls dans tout Arden à pouvoir faire. Mais le vieux sorcier secoua la tête.

— C'est ce que j'ai fait. Dès que je suis rentré. Mais Moord'mar refuse de me répondre. Il n'a fait qu'éluder toutes mes tentatives pour en savoir plus – ce qui ne fait que confirmer qu'il doit y avoir derrière cela quelque chose d'important, de *vital*. Quelque chose que nous devons absolument percer à jour – car cela ne peut concerner que le Ka. J'espérais que toi, Vlard'en, qui fut l'ami de Siorg'un, tu pourrais m'éclairer à ce sujet, ajouta-t-il en jetant au jeune homme un regard dans lequel il crut lire une impatience mal dissimulée, accompagnée d'une sorte de reproche inexprimé, qui était comme l'écho de ces propres interrogations.

Oui, Siorg'un était mon ami, pensa Vlard'en. Il avait été même un peu plus qu'un ami, à l'époque où il n'avait pas encore rencontré la jeune esclave akahime dont il allait faire son épouse... Et je n'ai rien fait pour l'aider. Tous l'ont rejeté, et je me suis détourné de lui. Et lorsque Tyrganor a été attaqué, je n'ai pas élevé la voix pour protester ou pour le défendre. Mais que pouvais-je faire d'autre ? L'Empereur est tout puissant !

— Je ne sais pas, finit-il par répondre, troublé. Je ne sais rien... Je regrette.

Gior'ul l'observa avec intensité durant quelques secondes et Vlard'en se sentit rougir sous l'acuité du regard du vieil homme. Il lui semblait que celui-ci lisait en lui comme un livre ouvert. Et cette idée l'emplissait de honte, car Gior'ul allait connaître sa lâcheté.

— Tu n'as pas à te faire de reproche, mon disciple, dit doucement Gior'ul. Il n'y avait rien à tenter. Rien que tu aurais pu faire pour l'aider... Siorg'un était condamné et il n'était pas en ton pouvoir de le sauver.

— J'aurais dû être avec lui... J'aurais pu le raisonner...

— Tu serais mort avec lui. Cesse de regarder derrière toi ! Le passé est le passé et il ne sert à rien de le regretter. Il nous faut regarder vers l'avant !

— Qu'y a-t-il désormais devant nous ?

— Il nous faut découvrir la véritable raison de l'intervention de l'Empereur. Elle doit être d'une importance terrible pour qu'il ait agi avec une telle violence. L'Empereur est immortel : il possède toute l'éternité devant lui. Les jours, les mois, les années ne sont rien pour lui. Il faut une raison bien impérieuse pour le pousser à agir avec une telle soudaineté. Nous devons la découvrir.

— Comment pouvons-nous percer les secrets de l'Empereur ?

— C'est à toi de me le dire, dit durement Gior'ul. Si j'avais quelque chose à entreprendre je l'aurais déjà fait. Je suis venu ici dans l'espoir que tu pourrais m'apporter une piste, un indice quelconque qui pourrait me mettre sur la voie.

Vlard'en hésita quelques secondes, puis finit par répondre.

— Je regrette... Je ne sais rien de plus... J'avais perdu tout contact avec Siorg'un.

Si Gior'ul était déçu, il n'en laissa rien paraître. Il continuait à fixer son ancien élève, imperturbable.

— Siorg'un m'avait bien écrit une lettre quelque temps avant sa mort...

Gior'ul leva brusquement les yeux, lui jetant un regard aigu.

— Que contenait-elle ?

— Il me donnait des nouvelles... Des nouvelles de son épouse akahime, m'annonçait la naissance de son enfant... Je crois qu'au fond de lui il était amer, désespéré. Privé du soutien des siens, il se sentait de plus en plus seul, de plus en plus isolé. Il avait perdu espoir de se réconcilier avec son père...

— Il n'y avait rien d'autre ? interrompit Gior'ul avec impatience. Rien d'autre ?

Vlard'en parut sur le point de dire quelque chose, hésita, puis se tut. Gior'ul attendit un moment avec patience, mais rien ne vint. Vlard'en restait plongé dans ses pensées. Enfin, le jeune magicien releva la tête et dit :

— Il n'y avait rien d'autre. Rien d'important.

Un bref instant, Gior'ul le fixa droit dans les yeux, avec une intensité effrayante et Vlard'en soutint son regard durant quelques secondes avant de baisser les yeux. Le vieil homme poussa un soupir.

Lorsque le vieux magicien se fut enfin retiré, Vlard'en, resté seul dans la grande bibliothèque baignée de lumière surnaturelle, se prit la tête dans ses mains. Il ne comprenait pas bien ce qu'il avait poussé à se taire. Gior'ul était son ami, avait été son maître, avait remplacé le père qui lui avait toujours fait défaut. Pourquoi ne pas lui faire confiance ? Était-il à ce point perverti qu'il ne puisse pas faire confiance à ses propres amis ?

Pourtant, au fond de son cœur, il savait que cela n'était pas vrai. Il n'avait pas parlé à Gior'ul, car il savait que cela aurait été une erreur. Gior'ul avait été son précepteur, l'avait initié aux secrets de la magie, mais il ne savait au fond absolument rien de lui.

Pendant des années, il avait vécu presque quotidiennement avec lui, sans jamais parvenir à le cerner entièrement. D'étranges rumeurs circulaient à propos de Gior'ul. Il était très proche de l'Empereur – à tel point qu'on pressentait qu'il deviendrait un jour un Adepté. Mais on racontait aussi qu'il poursuivait en secret ces propres buts et objectifs, tout en feignant de poursuivre ceux de l'Empereur. Il était prompt à séduire ceux qui l'entouraient, à gagner leur confiance, à les amener à l'aimer et à le servir... Mais aujourd'hui, Vlard'en était libéré de l'influence étrange qu'exerçait le mystérieux vieillard sur tous ceux qui l'entouraient. Il voyait clair dans son jeu et cette seule pensée le terrifiait plus que tout. Il s'était longtemps servi de son père, l'avait prétendu son ami, mais il l'avait abandonné lorsqu'il n'avait plus besoin de lui et n'était pas venu à son enterrement. Les retrouvailles avec son ancien précepteur, loin de lui avoir amené la paix à laquelle il aspirait, le plongeaient au contraire dans les affres de l'incertitude.

Vlard'en mit la main à sa poitrine et serra l'anneau d'argent qu'il portait en permanence autour de son cou, comme s'il n'existait aucun autre lieu où l'objet soit en sécurité. Il ne l'avait pas remis à l'Empereur... et il ne le remettrait pas à Gior'ul !

Il se souvenait avec précision du passage de la lettre de Siorg'un, aurait pu la réciter aussi facilement que s'il l'avait eu devant les yeux.

Avec cette lettre, je t'envoie l'anneau d'argent que nous avons trouvé dans le tombeau. J'ai un pressentiment terrible. Je sens qu'un destin funeste nous guette et que l'anneau ne sera pas en sécurité ici. Je ne sais quels sont ces pouvoirs, mais je sens qu'il s'agit de quelque chose d'important, de vital. Cette vérité est gravée au plus profond de lui-même. L'anneau doit être préservé et sa magie doit être révélée. Toi, Vlard'en tu as toujours été puissant dans l'art de maîtriser le Ka et versé dans la connaissance des artefacts. Tu sauras l'utiliser, tu sauras éveiller le pouvoir qui est en lui. Je n'ai personne d'autre que toi, Vlard'en... Je t'en prie aide moi.

Ton ami, Siorg'un.

Sorg'un... Vlard'en éprouvait une impression étrange en lisant cette lettre, une sorte de présence, comme si Siorg'un était présent avec lui, dans cette pièce, tapi dans l'ombre, lisant lui-même son épaule. Le mage frissonna et but une gorgée d'élixir. Absurde... Délire dû à son imagination trop fertile... Et pourtant... L'impression de *présence* qu'il avait ressentie au moment précis où il allait parler de l'anneau à son ancien maître avait été si forte, si claire, si impérieuse, que les mots qu'il allait prononcer lui était resté au fond de la gorge. Une voix s'était élevée en lui, avec une autorité irrésistible, confuse et indistincte, mais en même temps si puissante qu'il ne pouvait pas chasser cette impression de son esprit. Quelle que soit cette présence, il lui avait semblé qu'elle tentait de le mettre en garde contre Gior'ul, mais qu'elle cherchait aussi à lui faire comprendre quelque chose d'important, de vital, quelque chose qui engageait non seulement son avenir à lui, mais aussi l'avenir du monde. Une sorte d'avertissement.

Folie ? Vlard'en savait que les spectres n'existaient pas. Jamais personne n'était revenu de l'au-delà... Et pourtant... L'impression de présence avait été si forte, si intense, qu'il n'aurait pas été surpris de voir Siorg'un apparaître devant lui, en chair et en os.

La gorge sèche, Vlard'en sentit l'angoisse monter en lui comme une vague. Un souffle glacial caressa doucement son visage comme courant d'air surgi de nulle part et l'angoisse se mua brusquement en terreur.

Sa main moite de sueur se crispa sur l'anneau d'argent et l'angoisse, la peur irrationnelle qu'il avait ressentie s'apaisa lentement, laissant derrière lui une vague impression de malaise, de la même façon que la mer en se retirant laisse le sable humide.

Vlard'en ôta son pendentif et observa avec attention le bijou étincelant dans l'étrange lumière qui baignait la pièce. L'anneau, tournant lentement sur lui-même, projetait tout autour de lui des reflets scintillants de lumière émeraude. L'alliage dont il était constitué avait l'apparence de l'argent mais il était plus lourd et plus dense. Le bijou était magnifique, si beau et si attirant que Vlard'en ne pouvait supporter de s'en séparer, ne fût que quelques heures. Il le portait toujours autour du cou, à toute heure du jour et de la nuit. Pourtant, il sentait en l'observant une sourde impression de menace, un malaise confus et inexplicable. Jamais il n'avait osé activer la magie de l'anneau, magie qu'il pressentait pourtant, affleurant à la surface de l'objet, prête à jaillir au grand jour. Il avait peur de ce qu'il découvrirait en l'utilisant. Au fond de lui-même il sentait que l'anneau était une clef, qu'il portait en lui une force qui pourrait ébranler le monde. Non, Gior'ul ne s'était pas trompé au sujet de l'Empereur... Ce n'était pas à cause des Akahims que Tyrganor avait été anéanti... L'Empereur avait voulu récupérer l'anneau, où en tout cas empêcher Siorg'un de l'utiliser... Cette seule pensée emplissait Vlard'en d'épouvante.

Quel terrible pouvoir recelait l'anneau pour que l'Empereur, et Gior'ul, le convoitent avec une telle intensité ?

Extraits du journal intime de Siorg'un, seigneur de Tyrganor.

9^{ème} jour de la 7^{ème} lune de la 957^{ème} année du règne de l'Empereur.

Après bien des efforts, je suis enfin parvenu à ouvrir le coffret. La difficulté n'était pas tant de l'ouvrir, que de le faire sans endommager le précieux réceptacle, car sa beauté m'est chère, et j'aurais de la peine à le briser. Avec patience et délicatesse, j'ai dénoué un à un les sortilèges de protection, jusqu'à ce qu'enfin le mécanisme se plie à ma volonté. Ma joie fut grande lorsque, après des heures de travail ininterrompu, le coffret s'ouvrit enfin. A l'intérieur, je découvris deux objets, dont l'apparence étrangement banale contrastait avec le soin avec lequel ils avaient été préservés. Le premier est un anneau. Il paraît fait d'un métal ressemblant à l'argent, quoique plus lourd et plus dense, plus brillant aussi. Il est parfaitement lisse, sans aucune ornementation. Bien que je ne sente aucune magie en lui, il m'est particulièrement précieux et à vrai dire, je le porte au doigt à l'instant où j'écris ces lignes. Le second des trésors que recelait le coffret est un parchemin, soigneusement enroulé dans un tube d'ivoire. De puissants sortilèges ont été lancés sur l'objet afin de le préserver, aussi est-il intact et aussi lisible qu'au premier jour. Une carte est dessinée sur le parchemin, une carte qui semble correspondre à la partie nord du royaume, aux régions sauvages et inhospitalières qui bordent les montagnes. Je n'en sais pas plus car je n'ai pu encore déchiffrer les runes inscrites sur la carte et sur le coffret lui-même.

11^{ème} jour.

J'ai entrepris aujourd'hui l'étude des runes gravées sur le coffret. Elles sont difficilement déchiffrables et écrites dans un dialecte très ancien que je maîtrise mal. Je regrette de ne pas avoir emporté avec moi plus de livres, car ici je n'ai pas grand-chose pour m'aider dans ma tâche. Il faut que j'envoie un messenger afin de me procurer les ouvrages qui me manquent.

13^{ème} jour.

J'ai bravé l'Empereur. Je fais courir des risques terribles à Liliana, à mon enfant à naître, au domaine tout entier. Mais je n'ai pas pu faire autrement.

Un Adeptes est venu à Tyrganor m'a ordonné de lui remettre le coffret. Comment ont-ils su que je l'avais ? Comment l'Empereur a-t-il eu vent de ma découverte ? Il n'y a guère que Volgiür, Ungar et moi-même qui étaients au courant de son existence... Aucun d'eux n'a pu parler, c'est impensable... Et pourtant ?

J'ai refusé. L'idée même de me séparer du coffret et de son contenu m'est insupportable. J'ai la certitude qu'il cache quelque chose d'important, de vital. J'ai menti à l'émissaire de l'Empereur, j'ai nié avoir trouvé le coffret. Il est reparti aussitôt, sans insister. Je sais qu'il ne m'a pas cru.

Maintenant l'angoisse pèse sur mon cœur. J'ai bravé l'Empereur. Que va-t-il advenir de nous ?

14^{ème} jour.

Je me suis plongé avec plus acharnement dans l'étude des runes. Le parchemin est d'origine Naine et je maîtrise mal leur langage. Il semble que la carte indique l'emplacement d'un endroit nommé Siankara. Un lieu secret, si on en juge par le luxe de précautions avec lequel cette information a été dissimulée. Une route souterraine mène à Siankara, traversant la forteresse ténébreuse des Nains.

La carte est incroyablement ancienne, car il n'existe plus de Nains depuis longtemps. Le dernier d'entre eux est Thungol, l'architecte qui a tracé les plans de Khurin. Lui et toute sa famille ont été mis à mort par l'Empereur pour avoir tenté de percer un tunnel jusqu'à la Tour de Cristal.

Siankara. Je me demande ce que cela peut-être. Une ville ? Un royaume ? Elle semble se situer dans les montagnes, lui-même du grand fleuve, au cœur d'une région désormais déserte et sauvage. Si on en croit les runes, l'endroit semble doté d'une signification mystique. Siankara : là où tout commence et tout finit. Les portes de la vie et de la mort. Quel sens donner à tout ceci ?

16^{ème} jour.

J'ai compris comment l'Empereur avait été mis au courant de l'existence du coffret. Des changeurs de forme ! Les espions de l'Empereur étaient des changeurs de forme. Ils se sont glissés dans mon entourage parmi mes serviteurs, usant de le pouvoir de métamorphe pour dissimuler leur apparence. Ils ont tenté de me dérober le coffret la nuit dernière. Nous en avons tué deux, mais qui sait combien il en reste ? Je dois me méfier de tout le monde...

17^{ème} jour.

J'ai poursuivi aujourd'hui l'étude des runes. Le mot Siankara possède une signification que je n'avais pas perçu tout de suite – c'est tellement incroyable que je ne parviens toujours pas à y croire. Il faut absolument envoyer une expédition sur place. Il se cache quelque chose de stupéfiant, d'inimaginable. J'en ai discuté avec Volgiür et celui m'a conseillé de confier cette tâche à Ungar. C'est un homme expérimenté et intelligent, un redoutable combattant. C'est probablement un choix judicieux, mais je ne l'aime pas. Je n'ai pas confiance en lui. C'est un pirate. Je veux envoyer un Sorcier. Je brûle d'y aller moi-même, mais ma présence est ici, auprès de ma femme et de mon peuple.

18^{ème} jour.

Aujourd'hui nous avons débusqué et tué trois autres créatures. Leur déguisement n'est pas parfait : bien que leur apparence physique soit l'exacte réplique de celle de leur victime, il y a parfois des défauts subtils dans leur comportement et dans leur façon de parler. Un observateur attentif peut les démasquer. J'ai fait diffuser l'information auprès de tout le monde, Ka-Erims et Akahims, afin qu'ils soient prêt à déceler tout comportement inhabituel

de la part de leurs proches. Toutefois, je ne leur ai pas dit d'où venaient les changeurs de formes : j'ai peur que leur loyauté envers moi s'effondre s'ils apprenaient qui est notre ennemi.

20^{ème} jour.

Malgré tous nos efforts, nous n'avons pu trouver aucun autre Changeur de Forme. L'ambiance ici est terrible, oppressante. La méfiance et la peur règne sur Tyrganor. Tout le monde se méfie de tout monde. Nous savons que les changeurs de forme sont capables de prendre l'apparence de n'importe lequel d'en nous, afin de mieux nous trahir. Ton frère, ton ami le plus cher, l'enfant en pleurs que tu prends dans tes bras pour le consoler, l'être aimé que tu accueilles dans ton lit... Tous peuvent à tout moment se transformer en ennemis.

21^{ème} jour.

La peur est devenue insoutenable. Il reste des changeurs de forme. Nous avons trouvé des cadavres, des corps poignardés. Certains des miens ont décidé de fuir le domaine. Comment les en blâmer ? Fou que j'ai été de risquer ainsi la vie de ceux qui me sont chers, de ma femme et mon enfant à naître ! Pourtant, je ne peux toujours pas me résoudre à obtempérer aux ordres de l'Empereur. Je préfère mourir, je préfère tout perdre plutôt que renoncer au coffret.

22^{ème} jour.

Un sombre pressentiment pèse sur mon cœur. Je sens qu'un danger terrible nous menace, un danger plus terrifiant encore que les changeurs de forme. Ces espions n'étaient qu'une avant-garde. L'Empereur ne peut tolérer que je brave son autorité. Demain, j'enverrais Liliana et l'enfant en sécurité. Je la ferai escorter par quelques hommes choisis parmi les plus loyaux et les plus expérimentés, afin qu'ils la conduisent en un lieu où l'enfant pourra naître dans la sécurité. Pour ma part, je resterai ici – pour détourner l'attention de Moord'mar.

23^{ème} jour.

J'ai conçu un plan, un plan terrible au cas où les choses tournent mal... L'idée est effroyable, mais c'est ma seule chance. Ce plan me permettra à la fois de m'échapper de Tyrganor et d'empêcher Moord'mar de mettre la main sur l'Anneau. Si les créatures de l'Empereur me tuent, le plan m'accordera au moins le privilège de la vengeance.

Renaissance

Vlard'en leva les mains, ouvrant son esprit aux effluves magiques du Ka. Il avait pris sa décision. Quelles qu'en soient les conséquences, il allait activer la magie de l'anneau. Il avait le sentiment qu'il n'avait que trop tardé. C'était ce qu'il aurait dû faire depuis le début.

D'une voix tremblante, il prononça les runes, et le bijou s'illumina aussitôt d'une lumière blanche si éblouissante, que le jeune mage dut détourner les yeux. Une énergie puissante jaillissait à présent de l'anneau, avec la force d'un geyser trop longtemps contenu.

La magie déferla en lui, avec une telle violence, qu'il craint un moment de ne pas être capable de la contrôler, un flux de Ka s'engouffrant en lui comme une rivière en crue.

Puis, après quelques secondes, vinrent les images. Des images terribles. De hautes flammes l'entouraient, se dressant autour de lui comme des murailles de feu. Des bâtiments vacillaient et s'effondraient sur eux mêmes. Des silhouettes couraient, éperdues, brûlant comme des torches.

Aussitôt après vinrent les sons. Des hurlements de peur et de douleur. D'effroyables rugissements, vrillant la nuit.

Il sentit également la chaleur de sa bien-aimée tout contre lui, et la minuscule étincelle de vie qu'elle portait en elle, si tendre, si fragile.

Une ombre gigantesque planait aussi de sa tête. L'énorme lézard ailé revenait à la charge. Il n'eut pas le temps de lancer le moindre sortilège, et même s'il l'avait pu ? Les Dragons étaient insensibles à sa magie de feu.

Le monstre fondit sur lui et vomit un torrent de flamme. Un brasier incandescent l'entourna.

Alors vint la souffrance, atroce. Sa peau se racornit et partit en fumée. Le feu rongea ses chairs à vif. Ses os tombèrent en poussière.

Les ténèbres se refermèrent sur lui, mais pourtant, il était toujours conscient... Quelque chose le retenait au monde des vivants, un lien mince, ténu, fragile et pourtant indestructible. Son corps n'était plus que cendre. Liliana avait disparu à jamais, de même que l'embryon qu'abritait sa matrice, mort avant même d'avoir vécu.

La souffrance elle-même avait disparu. Il ne sentait rien. Ni douleur, ni amour, ni rage, ni haine. Rien qu'un grand vide glacé. Il n'y avait plus autour de lui qu'un néant absolu. Il n'était plus que ténèbres. Une âme sans corps et sans pensée, un réceptacle vide pour une identité sur le point de sombrer dans le néant.

Pourtant, il était toujours conscient.

Quelque chose en lui le retenait de mourir et le lien que le liait au monde des vivants loin de s'amenuiser, se faisait chaque seconde plus intense.

Puis la lumière à nouveau, comme s'il émergeait enfin d'un interminable tunnel. Une vive lumière, éclatante de blancheur qui semblait l'entourer de toute part. A nouveau, il vit. A nouveau il sentit vivre son corps, sentit le sang, l'air et le Ka circuler en lui, respira profondément, toussa. Le contact de l'air sous sa peau. Un fauteuil moelleux sous son séant. Ses pieds posés sur le sol. La sueur coulant sur sa peau.

Il n'était plus le même. Son corps était différent, plus petit, plus gras. Beaucoup plus lourd.

Le jeune mage abaissa les mains et la lueur vacilla et s'éteignit à jamais. L'Anneau avait rempli son office. Le sorcier était devenu Siorg'un et était pourtant aussi Vlard'en. Deux esprits unis dans un seul corps. Siorg'un/Vlard'en possédait les souvenirs des deux êtres qu'il avait été. Siorg'un contrôlait la chair, mais il sentait l'esprit de Vlard'en se débattre au plus profond de lui-même.

— Qu'as-tu fait ? hurlait Vlard'en, fou de terreur. Siorg'un, qu'as-tu fait ?

— L'anneau contenait une partie de mon essence vitale, répondit Siorg'un. J'avais pressenti l'attaque de l'Empereur. Je savais qu'il ferait tout pour me détruire, et en prévision de ce jour,

j'ai stocké une partie de moi-même dans cet anneau. Ainsi, lorsque le temps serait venu, je pourrais vivre à nouveau, vivre afin d'accomplir ma vengeance !

— C'est mon corps ! Tu es en train de me voler mon corps !

— Je suis désolé. J'ai besoin de toi pour vivre et accomplir ma vengeance.

Et le reflet de conscience qui avait été Vlard'en disparu dans le néant.

Siorg'un soupira et se s'assit, épuisé, la tête dans ses mains. Il se sentait étrangement fatigué, comme vidé de toute énergie. Le rituel de métempychose avait fonctionné, mais le magicien savait que cela ne durerait qu'un temps. Son esprit n'avait pas le pouvoir nécessaire pour maintenir bien longtemps de corps de Vlard'en en vie. Bientôt celui-ci s'affaiblirait, puis se mettrait à pourrir. Il ne disposerait qu'un bref répit avant de devoir trouver un nouveau corps d'emprunt ou de disparaître à jamais. Mais avant que cela advienne, il avait une tâche à accomplir, tâche pour laquelle il n'avait hésité à revenir d'entre les morts, puisant l'énergie nécessaire dans la haine et la rage qui l'habitait. L'Empereur et ses sbires avaient détruit sa vie, et en retour, il ferait tout pour détruire la leur, pour mettre fin à leur règne. Sa haine englobait non seulement l'Empereur et les Adeptes, mais également tous les Ka-Erims, qui avaient laissé l'Empereur le tuer et ravager son domaine sans rien faire pour le sauver. Il ferait tout pour détruire leur monde. Et pour cela il lui fallait trouver Siankara.

Siorg'un savait à présent ce qu'était Siankara et ce qu'elle représentait. Il savait qu'elle possédait un pouvoir capable de détruire l'Empereur et que celui-ci la craignait. Il savait qu'il la cherchait, car il avait essayé de lui ravir l'anneau de Nehedel. Mais il savait aussi qu'en dépit de tous ses pouvoirs, l'Empereur n'avait jamais réussi à la trouver.

Gior'ul et l'Empereur

Gior'ul pénétra avec assurance dans la salle du trône. Les Golems s'avancèrent, puis s'écartèrent aussitôt avec respect, sentant en lui un pouvoir qui dépassait de loin le leur. Gior'ul marcha dans la luminescence blanchâtre qui baignait la salle et parvint enfin devant le trône de diamant. Contrairement à Fiord'en quelque temps plus tôt, il n'éprouvait aucune crainte, rien qu'une intense excitation. L'Empereur se dressa sur son trône, plus vieux et plus décrépi que jamais. Il puait. Il était blessé au bras droit et au flanc. Gior'ul ne prêtait aucune attention à l'apparence répugnante de l'Empereur. Seul le Ka importait, et, par les yeux du Ka, l'Empereur était un géant gorgé de lumière, relié par des milliers de fils à la Tour.

— Alors, mon Fils, dit l'Empereur avec une attente pleine d'impatience. Qu'as-tu appris ?

— J'ai vu Vlard'en. Je lui ai joué la comédie dont nous avons convenu pour tenter d'obtenir ses confidences. Mais il affirme ne rien savoir. Il prétend que Siorg'un ne lui a rien envoyé.

— Il ment ! siffla l'Empereur. J'ai traqué et tué tous les Akahims en fuite, jusqu'au dernier. Aucun de ceux qui étaient à Tyrganor n'a pu en réchapper. L'anneau est forcément en sa possession. Vlard'en est la seule personne à laquelle Siorg'un aurait pu envoyer cet objet. Tu dois absolument le retrouver. Si la persuasion ne suffit pas, il faut employer la force.

— Rappelez-vous ce que nous avons convenu. L'attaquer de front serait risqué tant que nous ne savons pas où il a caché l'Anneau. Ne refaisons pas la même erreur qu'avec Siorg'un.

L'Empereur grinça des dents sous la critique implicite.

— Nous saurons bien le lui faire dire. Au besoin j'irai moi même chercher l'information dans les tréfonds de sa mémoire. Je mettrai son esprit à nu...

— Il faut prendre une décision rapidement. Vlard'en part en voyage.

Gior'ul eut la satisfaction de voir l'Empereur tressaillir.

— Pour où ?

— Je l'ignore, mon père.

A vrai dire l'annonce du départ de Vlard'en l'avait surpris. Comment imaginer que ce lâche sans volonté aurait osé partir seul, quitter la sécurité de son palais ? Ce rat de bibliothèque ventru sans courage ni imagination ? L'avait-il mal jugé ?

— Tu étais le précepteur de Vlard'en, rappela l'Empereur. C'est toi qui l'as initié...

— J'ai agi selon votre désir, mon père. La famille de Vlard'en a toujours eu une maîtrise parfaite du Ka. Nous voulions faire de cet enfant un instrument que nous puissions contrôler.

— Mais cela se révéla un échec.

— Je n'en suis pas responsable. Il était déjà trop tard. L'enfant était trop faible, trop pusillanime. Prisonnier de ses doutes et de son manque de confiance. Il ne put jamais développer ses capacités au point où nous l'aurions souhaité. Son ami Siorg'un se révéla beaucoup plus fort.

— Trop fort et trop indépendant pour être contrôlé. Et maintenant Vlard'en, l'ami *intime* de Siorg'un quitte précipitamment Khurin... Se pourrait-il que tu l'ais mal jugé ? Que tu l'ais sous-estimé ?

— Je ne pense pas, mon père. C'est un faible. Sans volonté, ni personnalité. La mort de sa mère a étouffé en lui toutes les potentialités et il a toujours vécu dans l'ombre, de son père d'abord, puis de moi, puis de Siorg'un.

— Serait-il possible qu'il sache ? dit l'Empereur d'une voix grinçante, qui cachait mal son angoisse et sa peur. Serait-il possible que Siorg'un lui ait dit où se trouvait Siankara ?

— Ce n'est pas impossible, mon père, répondit Gior'ul en haussant les épaules. Mais si cela est, c'est une chance pour nous. Je vais le suivre en secret tout au long de son périple, et je découvrirai ses intentions.

— C'est risqué. Qui contrôle l'Anneau d'Argent contrôle le Ka. Si Vlard'en l'a en sa possession, chaque jour qui passe lui donne une nouvelle chance de comprendre comment il fonctionne et de l'utiliser.

— Vlard'en n'a pas le pouvoir suffisant pour utiliser le plein pouvoir de l'Anneau. Je le connais suffisamment pour savoir qu'il est loin, très loin, d'avoir la maîtrise suffisante pour cela. A mon avis, il veut simplement l'utiliser pour trouver Siankara. Je vais le suivre à distance durant tout son voyage. S'il arrive jusqu'à Siankara, ce que vous avez vainement cherché pendant des siècles et des siècles sera désormais à nous.

Le visage de l'Empereur s'éclaira soudain d'un sourire malsain.

— Oui... Oui mon fils, accompagne le. Apprend où se trouve Siankara. Et surtout, surtout... Guette l'instant propice et tue-le. Tue-le ! Jamais il ne doit trouver vivant Siankara, et jamais il ne devra pouvoir faire usage de l'anneau ! Jamais, jamais, jamais !

— Il en sera fait selon vos désirs, mon Empereur. Vlard'en mourra de ma main, à l'instant précis où il nous dévoilera la cachette de Siankara.

L'Empereur se pencha vers lui et dit :

— Lorsque tu reviendras, mon fils, il sera temps pour toi de laisser tomber le masque que tu as revêtu si longtemps aux yeux du monde. Tu cesseras d'être l'espion qui me sert dans l'ombre et prendra la place qui est la tienne, à la droite du trône. Mais surtout, ramène moi l'Anneau. Ne laisse pas Vlard'en trouver Siankara.

L'Empereur se tut. Il lui répugnait de s'appuyer une fois de plus sur Gior'ul. Son destin et celui de son empire millénaire reposeraient entièrement entre les mains de son protégé. Il n'aimait pas cela, il aurait préféré pouvoir agir seul. Mais avait-il le choix ? Gior'ul avait raison : une action inconsidérée, hâtive, pouvait gâcher ses chances de trouver Siankara.

Je peux détruire Nyarg'ho, songeait l'Empereur. Je peux le détruire lui et ses partisans. Il me suffirait d'un ordre. Je connais le nom de tous ceux qui participent à ses réunions secrètes. Ils sont surveillés de près, sans qu'ils s'en doutent. Un mot de ma part, et les Dragons s'abattront sur tout ceux que Nyarg'ho a corrompus. Mais tout cela serait vain, car les Daïmons créeraient aussitôt un nouvel instrument, plus affûté et plus dangereux que les précédents. Non... Nyarg'ho n'est rien. Sa pitoyable armée ne représente rien pour moi. Ce n'est qu'une marionnette des Daïmons, une ombre ramenée du royaume des morts pour semer le chaos, un instrument conçu dans le seul et unique but de me détruire et de me voler le pouvoir.

Combattre Nyarg'ho est une perte de temps. Ce sont des Daïmons qu'il faut combattre. Or, seul le pouvoir de Siankara peut vaincre les Daïmons.

Nous devons trouver Siankara et la forcer à combattre les Daïmons. L'équilibre doit être restauré.

Gior'ul était le seul de ses agents auquel il aurait pu confier cette mission. Moord'mar n'avait une pleine confiance dans aucun de ses disciples, qu'ils soient Adeptes ou Ka-Erims. Il ne partageait ses secrets les plus intimes avec aucun d'entre eux, même pas avec les Adeptes auxquels il avait accordé le privilège de l'immortalité. Mais Gior'ul était une extension de lui-même. Sa naissance n'était pas le fruit du hasard. C'était un acte prémédité, parfaitement contrôlé.

Moord'mar était lié à la Tour, qu'il ne pouvait quitter. Il pouvait envoyer son esprit vagabonder à travers le monde, il pouvait contrôler ses Golems à des centaines de kilomètres de distance, déchaîner des tempêtes de feu sur les armées ennemies à l'autre bout du royaume, mais cela lui demandait des efforts terribles, exigeait de lui qu'il puise profondément à la source du Ka. En de nombreuses occasions, il était plus facile et plus sûr de recourir à un agent extérieur. Il avait besoin d'un être suffisamment indépendant pour se mouvoir en dehors de sa volonté, tout en étant suffisamment lié à lui pour qu'il puisse le contrôler.

Pourtant, même si le sang de l'Empereur coulait dans ses veines, Gior'ul demeurait un être distinct de lui, possédait un esprit, une conscience propre qui ne lui étaient qu'imparfaitement accessibles. Il lui avait tout promis hormis le pouvoir ultime, lui avait offert l'immortalité et plus encore, l'élèverait au dessus des Adeptes, mais il ne pouvait être absolument sûr de sa loyauté. Et s'il le trahissait ? Gior'ul était le seul à savoir ce que représentait l'anneau d'argent, même s'il n'en connaissait pas toute l'histoire.

Moord'mar repoussa ses doutes. Gior'ul était trop intimement lié à lui pour le trahir. Jamais il n'oserait courir ce risque. L'enjeu était trop important... Le destin du monde se jouait dans ce combat. S'il perdait, le monde sombrerait aux mains des Daïmons.

Il ne pouvait agir seul. Il pouvait stopper Vlard'en et lui arracher l'Anneau, mais il ne pouvait espérer trouver Siankara sans lui, et s'il ne parvenait pas à trouver Siankara rien ne pourrait arrêter les Daïmons – tout le pouvoir de la Tour était impuissant contre eux, tout au plus pourrait-il ralentir leur progression.

L'Empereur ne pouvait quitter la Tour de Cristal. Il avait besoin du pouvoir qu'elle renfermait, comme l'homme a besoin de l'air qu'il respire. Il ne pouvait éviter de faire confiance à Gior'ul encore une fois pour trouver Siankara à sa place.

L'équilibre entre Lemël et Dargûn a été rompu pensa encore l'Empereur. La seule manière de trouver pourquoi est de retrouver Siankara. Et la seule manière de trouver Siankara et de faire confiance à Gior'ul.

Une fois de plus, l'Empereur se demanda comment les Faeries avaient réussi à lui échapper durant toutes ses années. Il les avait cherché presque sans relâche durant presque dix siècles, avait envoyé d'innombrables agents à leur recherche – des prédécesseurs de Gior'ul, des ébauches inachevées, et cela en vain. De quel pouvoir disposait la reine pour demeurer ainsi insaisissable ? Et si elle disposait d'un pouvoir si grand qu'il la rendait indétectable et insaisissable y compris à ses yeux, pourquoi demeurait-elle cachée ?

Le départ de Siorg'un

Siorg'un quitta à l'aube le manoir de Vlard'en, abandonnant derrière lui ses livres et ses serviteurs Golems. Vlard'en était jeune, il avait toujours joui d'une vie facile et d'une nourriture abondante, son corps était en parfaite santé, mais malheureusement ses muscles étaient atrophiés par des années d'inactivité et de paresse, ses tissus étaient flasques et saturés de graisse. Siorg'un éprouvait une impression désagréable à se mouvoir dans cet être trop mou. Il regrettait son ancien corps, athlétique et rompu à tous les exercices physiques.

Mais si ce corps lui répugnait à ce point, ce n'était pas en raison de son manque de robustesse, c'était parce qu'il était comme un miroir impitoyable qui lui renvoyait en permanence le souvenir du crime qu'il avait commis. Il avait tué celui qui avait été jadis son ami et lui avait volé son corps. Il avait abusé de sa confiance pour renaître à la vie. Quel tort lui avait fait Vlard'en pour mériter pareil châtiment ? Le remord le tenaillait à présent, mais pourtant il ne regrettait rien, car la vengeance était à ce prix.

Il partit à cheval, emportant avec lui un simple sac de provision et une épée. Siorg'un connaissait cette arme, qu'il avait prise dans la grande salle du palais de Vlard'en où elle était suspendue depuis des siècles. C'était une arme magique particulièrement redoutable, intelligente et retorse, ayant appartenu à un ancêtre de Vlard'en, en un temps où sa famille était l'une des plus puissantes du royaume. L'arme lui serait d'un grand secours s'il avait à se battre. Après ces années interminables passées dans l'inactivité, elle brûlait de connaître à nouveau l'excitation sauvage des combats au corps à corps. Siorg'un sentait son pouvoir s'animer lentement, comme un ours endormi tiré du sommeil de l'hiver. Sous la forme et l'apparence d'une épée, c'était en réalité un puissant esprit de combat.

Vlard'en quitta Khur'in, la Cité de Lumière et lui jeta un dernier regard avant de s'enfoncer résolument vers le nord.

La ville était blottie sur les flancs d'une colline se terminant en un pic abrupt, au sommet duquel se dressait la tour de cristal. Le palais de l'Empereur brillait d'une lumière aveuglante dans la pâle lueur du petit jour, illuminant comme une étoile d'argent la cité qui s'étendait à ses pieds. La ville elle-même témoignait en son arrogance insensée de l'orgueil démesuré de ses bâtisseurs, de leur soif de grandeur et de leur désir d'imprimer leur marque sur le monde. Son architecture tortueuse et opulente s'étalait insolemment au pied de la Tour, au mépris de l'ordre de l'esthétique et de la harmonie, défiant même parfois les lois de la pesanteur et du bon sens. La cité anarchique et grouillante contrastait avec l'élégance froide et dépouillée du palais de l'Empereur, dressé comme un doigt de lumière. Un enchevêtrement chaotique de ruelles étroites, sans aucun ordre apparent, serpentait entre des bâtiments colossaux, démesurés, aux formes tourmentées, biscornus, et montaient à l'assaut de la colline, comme des lierres avides, attirés par la lumière de la tour. Des ponts étroits étaient jetés au dessus de ruelles ténébreuses, des tours élancées se dressaient vers le ciel comme des phallus de pierre. Des statues démoniaques et des gargouilles ornaient les remparts de la cité, prêtes à s'animer à tout instant pour défendre leurs maîtres.

Au dessus de toute cette agitation effrénée, la tour dominait Khur'in de toute sa puissance écrasante. On l'aurait dit taillée dans un diamant brut, d'une taille prodigieuse, comme un doigt divin pointé vers les étoiles.

Le jeune sorcier sentait avec une acuité extraordinaire le pouvoir que renfermait l'immense bâtiment de lumière. Une bouffée haine envahit brusquement son cœur, le faisant presque défaillir. Il s'arrêta et sa main se crispa involontairement sur le pommeau de son épée. Aussitôt une soif de sang et de carnage déferla en lui, tandis que l'épée épousait sa haine et la faisait sienne, lui communiquant en même temps son énergie et son désir de vaincre. Ici vivaient ceux qui étaient responsables de son malheur, ceux qui avaient ordonné le massacre insensé des siens, ceux qui avaient anéanti sa famille. Il éprouva le désir violent de laisser

sans délai éclater sa rage, d'aller trouver ses ennemis dans leur repaire, de se mesurer immédiatement à l'Empereur, même s'il devait pour cela marcher seul à l'assaut de la tour. Pourtant, il savait bien que s'il agissait ainsi, il n'atteindrait même pas les portes de Khurïn. Son pouvoir était grand selon les critères d'Arden, beaucoup plus redoutable que celui de Vlard'en, mais il était très loin de pouvoir rivaliser avec ceux de l'Empereur. Il ne pouvait espérer vaincre de cette façon. Il ne pourrait que se faire tuer et tout ce qu'il avait fait aurait été vain. A regret, il lâcha l'arme et la vague de colère reflua. Siorg'un sentait la déception et la frustration de l'épée, et les partageait.

Au prix d'un grand effort, il se détourna et commença son voyage.

Longtemps, il voyagea en direction du nord, empruntant des routes larges couvertes de pavés grisâtres, des voies aussi anciennes que le royaume. Il se trouvait en plein cœur du territoire ka-erim, et les voyageurs n'étaient pas rares. Toutes les routes du royaume passaient par Khurïn. Le jour suivant son départ, il croisa une longue caravane de plus de trente chariots tous bâchés, défendus par des Trolls et des Orcs magiquement asservis. Plus loin, il rejoignit un convoi de prisonniers akahims à destination des mines de fer des montagnes blanches. Il y avait une cinquantaine d'adultes et d'adolescents et Siorg'un se demanda comment le marchand qui les dirigeait était parvenu à réunir autant d'esclaves malgré les massacres. A son approche, les akahims enchaînés s'écartèrent pour le laisser passer, le fixant des yeux morts de ceux qui ont connu l'enfer et en sont revenu. Siorg'un hésita. Sa magie était beaucoup plus puissante que celle de leurs geôliers, il pouvait les libérer, leur accorder une nouvelle chance. Mais à quoi bon ? Ils mourraient probablement sous les coups des Trolls. Et seule lui importait à présent sa vengeance. Il passa devant eux et s'éloigna sans un regard.

Après avoir traversé l'Adranir au pont de Kolodrïn, Siorg'un continua sur la route du nord, droit vers les pics les plus élevés des montagnes blanches. Il voyageait aussi vite qu'il le pouvait, poussant sa monture aux limites de l'épuisement, en changeant dès qu'il en avait l'occasion. Il avait emporté suffisamment de l'or de Vlard'en pour n'avoir à pas à se soucier de l'économiser. Plus il approchait du but, plus il sentait l'impatience le gagner. Il savait que ses jours étaient comptés, mais il ignorait de combien de temps il disposait. Un mois ? Deux ? Un an ? Il n'osait espérer plus.

Le trajet qu'il avait à parcourir était gravé en lui en lettres de feu. Il avait passé tant d'heures à étudier la carte découverte dans le coffret d'argent, à tenter de percer les mystères qu'elle recelait durant des nuits sans sommeil... Lorsqu'il pensait à ces soirées, il lui revenait le souvenir de Liliana et de la façon dont elle venait à lui, doucement et sans bruit, et dont elle nouait ses mains douces autour de cou pour le distraire de son travail... Il se souvenait de la vie étrangère qui habitait son corps palpitant sous ses caresses. Il se souvenait de l'étincelle de pouvoir qui était comme une graine d'étoile au creux de son ventre, et alors la souffrance revenait, le brûlant avec la même intensité que le feu des Dragons. Et le chagrin attisait la flamme de sa haine, qui devenait chaque jour plus intense.

Siorg'un mit trois jours à traverser la forêt de Vertedrue. La forêt était pratiquement déserte. Aucun sorcier n'y habitait, mais certains venaient parfois à la lisière des bois pour trouver des herbes magiques et des essences. On disait que des bandes d'akahims s'y étaient réfugié pour échapper aux massacres, mais la plupart avaient été débusquées et massacrées par les troupes de Fiord'en, l'ex-favori de l'Empereur, et il ne vit âme qui vive. Il se sentait pourtant étrangement surveillé, comme si des yeux hostiles épiaient le nombre de ses gestes.

Il trouva ça et là des traces laissant penser que tous les akahims n'avait pas péri sous les coups des Trolls de guerre de Fiord'en. Des pistes à travers la forêt, des traces de pas, des collets posés récemment. Il n'y attacha aucune importance et se contenta de poursuivre sans chemin, sans manifester aucune peur. Il savait que les akahims pouvaient le tuer aisément d'une flèche décochée avec précision, mais il ne pouvait pas y faire grand-chose, sauf à brûler toute la forêt. Il se dit que s'il se contentait de traverser, les Akahims ne prendraient pas le risque de

s'attaquer à lui. Après tout ils ne pouvaient déterminer l'étendu de ses pouvoirs et des protections magiques dont il pouvait disposer.

A l'insu de Siorg'un, un autre être, incomparablement plus dangereux que les akahims épiait ses mouvements. Sous forme d'un grand corbeau noir, Gior'ul avait suivi le jeune homme tout au long de ce périple, volant au dessus de lui sans jamais le quitter des yeux. Et l'Empereur également l'accompagnait de sa pensée, tremblant d'excitation et d'impatience à l'idée de l'importance de l'enjeu, transmettant à son fils tout le pouvoir dont il pouvait disposer.

Après avoir quitté la forêt, Siorg'un s'engagea dans une région de vastes plaines fertiles qui était le grenier d'Arden. Il y avait un an à peine, c'était une terre joyeuse, peuplée de fermes et de villages habités par des cultivateurs akahims, laissés en quasi liberté sous la surveillance distante de gouverneurs ka-erims. Mais les armées de l'Empereur avaient déferlé sur la région, et avaient détruit et incendié les bourgs, massacrant la majeure partie de leurs habitants. Les fermes étaient à présent sous le contrôle de l'armée, et les esclaves qui avaient survécu travaillaient dans les champs, enchaînés, sous la garde des Orcs.

Siorg'un continua sa route, ne s'arrêtant que pour dormir, évitant aussi bien les villages et les fermes désertées que les camps militaires. A plusieurs reprises, il croisa des patrouilles d'Orcs en maraude. Ceux-ci plus intelligents et plus indépendants que les Trolls étaient utilisés pour toutes les tâches pour lesquelles la puissance physique ne suffisait pas complètement et où un minimum de cervelle et de réflexion s'avérait nécessaire. La première patrouille le laissa passer sans encombre, mais la seconde, un groupe de trois guerriers inexpérimentés, ivres de bière, le prit pour un akahim et voulut l'arrêter. Sans aucune hésitation, Siorg'un déchaîna contre eux tout le pouvoir de sa magie, et les trois Orcs périrent dans les flammes en quelques secondes.

La cité mourante

Au bout de quinze jours, Siog'un franchit la Faille d'Esteranda. C'était une trouée immense dans la plaine, comme une crevasse béante creusée par le soc d'un géant. Au fond de la Faille, perdue dans les ténèbres, il y avait une ville, une cité qui s'étendait le long de kilomètres de ruelles et de dédales de pierre, serpentant dans la pénombre loin de la surface. Les sorciers qui vivaient là vouaient une haine inexplicable à la lumière du soleil. C'étaient des êtres décharnés, à la peau blanche et aux yeux rouges. Ils ne vénéraient point les Daïmons ni ne les servaient, mais ils partageaient leur détestation de la lumière que le sceptre de Lae-Mü avait fait apparaître dans le ciel. Jamais ils ne sortaient de leur cité ténébreuse, et ils préféraient se nourrir de champignons, de chauve-souris et de lézards des cavernes plutôt que d'avoir à quitter l'abri que constituait la gigantesque Faille.

En dépit de tout, ils restaient Ka-Erims et ils rendaient hommage à l'Empereur.

Des ponts suspendus au dessus de l'abîme permettaient aux voyageurs de franchir la Faille sans avoir à descendre dans la cité tapie dans les profondeurs du monde. Après avoir hésité un moment, Siorg'un décida de les ignorer et d'emprunter les escaliers menant à la Cité. Il n'avait pas peur des mages qui y résidaient ni de leur étrange mais inoffensif amour de l'obscurité, et il avait besoin d'informations pour poursuivre sa route. Il ne connaissait pas bien les régions qu'il lui restait à traverser, mis à part les vagues souvenirs qui lui restaient du parchemin qu'il avait trouvé dans le tombeau à Tyrganor. Il désirait se procurer une carte plus détaillée et plus récente afin de trouver un chemin à travers les montagnes.

Il laissa sa monture paître à l'extérieur, attachée à un rocher, et s'engagea dans un escalier abrupt et étroit qui descendait vers le fond de la crevasse. Gior'ul ne jugea pas utile de le suivre. Il savait parfaitement ce que le mage allait trouver en bas.

La lumière du jour ne pénétrait pas jusqu'au bas de la Faille. Siorg'un invoqua une flamme – un feu-follet tremblotant et erratique qui flottait à quelque distance devant lui afin d'éclairer sa route sans l'éblouir. L'escalier était raide, grossièrement taillé et longeait des à-pics vertigineux, sans le moindre garde-fou. En certains endroits le temps et les passages répétés avaient lustré la pierre, la rendant aussi lisse que de la glace. Au fond de la crevasse, on distinguait des arches de pierre imposantes et austères qui s'ouvraient sur des passages ténébreux s'enfonçant profondément dans la roche, des cavernes creusées par la magie des Ka-Erims.

Siorg'un comprit très vite que quelque chose n'allait pas. Les couloirs de pierre étaient déserts et les demeures troglodytes étaient vides, aussi mortes que les fermes akahims de la surface. Il y régnait une odeur étrange et malsaine, un parfum diffus et insistant de pourriture auquel il était impossible de s'habituer.

Plus loin, se dressaient des amoncellements de bâtiments de pierres, de simples cubes grisâtres percés de minuscules fenêtres. Siorg'un plissa le nez de dégoût. Comment des Ka-Erims pouvaient-ils accepter de vivre dans des taudis pareils ? Les Akahims à Tyrganor étaient mieux logés.

Il ne jeta qu'un bref coup d'œil à ces édifices. Eux aussi étaient déserts – mais les coffres, les tables, les ustensiles et les vêtements qu'ils contenaient étaient toujours en place, comme si les habitants de la Cité avait dû fuir précipitamment sans avoir le temps d'emporter leurs effets personnels.

Derrière ce premier rideau de bâtiment s'en dressaient d'autres, plus imposants et majestueux, mais tout aussi vides, reliés entre eux par des arches de pierre et des ponts suspendus. Siorg'un erra longtemps dans le dédale de pierre d'Esteranda, marchant au hasard des rues entre les immeubles grisâtres. Tous étaient vides et plongés dans le silence. Plus il avançait, plus la cité paraissait croître en puissance et étalait devant lui toutes ses splendeurs muettes et ténébreuses, comme pour mieux l'engloutir. Il passa à côté de hauts manoirs aux façades

majestueuses, de bassins de pierre où croupissait une eau verdâtre et répugnante. Il gravit des escaliers sinueux, franchit des arches et des ponts enjambant de profonds abîmes, contempla des statues imposantes qui évoquaient des géants cornus prisonniers d'un sommeil de pierre. La flamme dansante qui le précédait luisait étrangement au fond de leurs yeux de pierre.

Il commençait à croire que la cité tout entière avait été abandonnée. Des miasmes morbides parcouraient la ville, flottant dans les ruelles où nul vent ne soufflait. De hideuses gargouilles hérissées de cornes et de crocs semblaient le suivre du regard.

Siorg'un finit par déboucher sur la place principale, autour de laquelle s'agglutinait les bâtiments les plus importants, soutenus par des colonnes élancées. De hautes tours crénelées dominaient la place, accrochées comme de monstrueux insectes aux parois de la faille.

L'étrange puanteur qui empreignait la cité atteignait ici son apogée. Siorg'un osait à peine respirer. Il avait envie de vomir.

Au milieu de la place, sous un porche colossal, un escalier de marbre noir s'enfonçait dans les ténèbres sous la roche. Siorg'un hésita un moment. Il avait retardé aussi longtemps que possible le moment de pénétrer dans les souterrains. Il lui répugnait de s'enfoncer plus avant dans les ténèbres de la cité morte, mais sa curiosité avait été éveillée – une curiosité malsaine et impérieuse. Il voulait savoir ce qui s'était passé à Esteranda et pourquoi la Cité avait été abandonnée.

Avec précautions, toujours précédé par une flamme tournoyante, il descendit les marches et déboucha sur une vaste caverne qui se perdait dans la pénombre. La lumière rougeoyante que sa magie avait fait apparaître éveillait sur les murs des fresques et des sculptures de pierre, saisissantes de réalisme. Des nymphes noyées dans la roche le fixaient de leur yeux noirs, où Siorg'un crut déceler une vague supplique. Des chevaux aux regards fous étaient figés pour l'éternité dans un galop épouvanté. Des arbres de pierre se dressaient çà et là, si parfaitement imités que l'on pouvait presque voir leurs branches bouger au gré du vent.

Siorg'un s'avança encore. L'odeur de mort et de putréfaction était plus intense encore qu'à la surface, si suffocante que le mage dut placer un mouchoir devant sa bouche.

Enfin, Siorg'un aperçut un groupe d'hommes drapés dans des vêtements de couleurs sombres – les premiers êtres vivants qu'il contemplait depuis son arrivée à Esteranda. Lorsqu'il s'avança dans leur direction et les héla, ils reculèrent et agitèrent leurs bras, comme pour le maintenir à distance. Siorg'un obtempéra sans hésiter. Avait-il violé quelque loi de la ville souterraine en venant ici sans y être convié ? Les hommes ne semblaient pas en colère. Leurs visages étaient émaciés et creusés par la fatigue et leurs yeux semblaient vides.

— Ne va pas plus loin, étranger, dit l'un d'eux d'une voix chevrotante. Reste loin de nous, veille à ne pas respirer notre air vicié ! C'est la mort qui t'attends.

Siorg'un haussa les épaules, peu impressionné.

— J'ai déjà traversé la vallée de la mort et j'en suis ressorti. Que se passe-t-il ici ?

— Le Mal Noir est sur nous. La Cité est infectée. Comme une araignée jamais rassasiée, il nous dévore un à un, lentement, inexorablement.

— Le Mal Noir ?

— C'est l'œuvre des Daïmons. Ils rodent dans la ville sous forme d'ombre, l'empreignant de leurs miasmes putrides.

— Les Daïmons peuvent être combattus. Les malades peuvent trouver la guérison. Avez-vous perdu tout espoir dans vos capacités ? Battez-vous ! Ne vous résignez pas !

— Tout ce que nous avons tenté a été vain. Le Ka nous abandonne. Notre magie a échoué.

— Dans ce cas allez-vous en ! Abandonnez la Cité et partez tenter votre chance ailleurs !

— A quoi bon ? La fuite est vaine. La mort viendra de toute façon tôt ou tard. Le Ka déperit. Pourquoi nous bercer encore d'espoirs inutiles ?

Siorg'un secoua la tête. Il éprouvait un mépris croissant pour l'attitude défaitiste des habitants d'Esteranda. Ils étaient *vivants* – alors que lui était un mort en sursis. Il leur en voulait de

gâcher cette vie qu'ils possédaient encore, de ne pas se battre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Lorsque le Ka était à son pinacle les Ka-Erims avaient tout ce qu'ils rêvaient de posséder, et à présent qu'ils se trouvaient confronté à des difficultés ils ne songeaient même pas à se battre – ils préféreraient se réfugier dans le confort lâche et abject du renoncement. Siorg'un sentit la haine qu'il éprouvait envers son propre peuple se raffermir.

— Pourquoi renoncer ? Le désespoir a faussé votre jugement. Vous êtes resté trop longtemps isolés à Esteranda à vous terrer comme des cloportes. Certains sorciers pourraient vous aider. Allez leur demander secours ! Sortez de votre fange ténébreuse !

— L'Empereur lui-même est impuissant. Le Mal qui ronge Esteranda n'est que les prémisses de celui qui emportera le royaume d'Arden.

Soudain, sans prévenir, les hommes s'écartèrent, et Siorg'un recula, muet d'horreur.

Devant lui s'ouvrait une fosse immense, et à l'intérieur des corps s'amoncelaient, innombrables et obscènes, jetés pêle-mêle en des tas de membres et de chiffons emmêlés, gonflés de putrescence verdâtre, surmontés d'un halo répugnant de mouches bourdonnantes. Des Golems s'affairaient à rassembler les cadavres, Ka-Erims et Akahims, hommes, femmes, et enfants et à les recouvrir de chaux vive. Ils accomplissaient cette besogne macabre avec une efficacité mécanique et sans âme.

— Le Mal noir ronge les chairs, dit un sorcier. Les corps pourrissent de l'intérieur et se gangrènent. Nous ne sommes plus qu'une poignée à présent – la plupart sont infectés ou le seront bientôt. Il est vain de lutter – tu t'en rendras compte bientôt.

L'un des corps étendus gémit et se tortilla lorsque les Golems le couvrirent de chaux. Erreur ou volonté délibérée, des mourants avaient été mêlés aux cadavres. Un sentiment d'horreur saisit Siorg'un. En dépit de la haine qu'il éprouvait à présent à l'encontre de son propre peuple, il ne pouvait supporter de voir ravalé ces Ka-Erims au rang de bêtes misérables et répugnantes. Il leva les mains.

— Ecartez-vous !

Les Golems s'immobilisèrent et, obéissants, reculèrent dans l'ombre. Siorg'un nota combien la volonté qui les animait était faible et défaillante – comment il était facile d'en prendre le contrôle. Il tendit les mains et invoqua toute la puissance de sa magie. Les flammes jaillirent de ses bras et vinrent lécher les corps étendus. La vague de feu recouvrit les cadavres, les noyant et les purifiant. Les sorciers s'écartèrent, éblouis par la lumière vive du brasier qui illuminait la caverne. Siorg'un aurait voulu pouvoir consumer de la même façon la cité entière, l'effacer à jamais de la surface du monde.

Lorsque les habitants d'Esteranda reprirent leurs esprits, les flammes avaient consumé les corps, ne laissant que des cadavres noircis, et Siorg'un avait disparu.

Il s'enfuit sans plus attendre, impatient d'échapper aux miasmes de la cité maudite, de revoir la lumière du jour. Mais au pied des escaliers qui escaladaient les parois de la faille, se tenait à présent un enfant blafard et édenté, vêtu de haillons crasseux, qui le regardait d'un air goguenard.

— Alors Siorg'un dit l'enfant lorsque le mage arriva à sa hauteur, as-tu apprécié le spectacle ? Siorg'un s'arrêta, interloqué.

— Comment m'as-tu appelé ?

— Tu crois que ton déguisement de chair aurait pu nous abuser ? Nous savons voir au-delà des apparences.

— Si tu sais tant de choses, sais-tu ce qui s'est passé ici ?

— Tu l'as vu toi même. Les habitants de la cité sont devenus faibles. Leur magie est éteinte et la lassitude ronge leur corps et leurs âmes. Ils nous rendent responsables de leurs maux, mais en vérité, c'est leur renoncement qui les consume. C'est leur désespoir et non notre magie qui est la source du Mal Noir. Comme des insectes apeurés fuyant la lumière, les habitants d'Esteranda préfèrent se terrer dans les cavernes pour y mourir plutôt que d'affronter leur

destin. Mais ne les prend pas trop en pitié ! Un sort identique attend tout le royaume d'Arden. Ceux qui mourront en premier seront les plus chanceux.

— Sais-tu pourquoi le Ka s'affaiblit ?

L'enfant eut un sourire cruel.

— Le Ka ne s'affaiblit pas, pauvre mortel imbécile ! *Notre* magie n'a jamais été aussi puissante. C'est *votre* influence sur le Ka qui décroît, tandis que vacille le pouvoir de la Tour de Cristal de Moord'mar. L'Equilibre a été rompu, pour votre malheur. Les Ka-Erims ne contrôlent plus la magie de Lae-Mü. Elle leur échappe.

— Qui es-tu ?

— Tu ne l'as pas déjà deviné ? Nous sommes les véritables seigneurs du monde. Nous sommes qui règneront lorsque viendra l'Obscurité. Nous attendons notre heure depuis bien avant que la Tour ne soit élevée. Lorsque celle-ci s'effondrera alors le monde sera à nous.

Siorg'un recula.

— Tu es un Daïmon ?

— Rejoins-nous, Siorg'un. Qu'espères-tu pouvoir accomplir seul ? Je sens la haine qui t'habite. Elle est puissante, mais elle ne te donnera pas à elle seule le pouvoir suffisant pour vaincre l'Empereur. Lui et ses sbires te balayeront comme un fétu de paille ! Accompagne moi dans la Forêt Noire et tu auras ta vengeance. Jure nous allégeance et nous t'apporterons la tête de Moord'mar sur un plateau d'argent.

Siorg'un leva le bras et une boule de flamme apparut dans sa main.

— Toi et tes pareils êtes plus vils encore que l'Empereur ! Assoiffé de pouvoir, dévoreurs de chair, vous fomentez le chaos. Je renoncerai à ma vengeance s'il le faut plutôt que de m'allier avec vous. Les Daïmons sont les esprits du mal.

L'enfant éclata d'un rire moqueur.

— Le bien, le mal ? Tu crois encore à ses bêtises ? Tu n'as toujours rien compris ? Combien de vies gaspilleras-tu avant de comprendre ?

Dans un hoquet de fureur, Siorg'un lança sur l'enfant la boule de flammes. Le Daïmon, sans cesser de rire, se consuma dans un grand brasier.

La frontière

Une semaine après avoir quitté Esteranda, Siorg'un arriva au village de Blair. Il s'y arrêta une journée, le temps de changer de monture et de faire le plein de provisions. N'ayant pu obtenir à Esteranda les informations qui lui manquaient, Siorg'un interrogea les sorciers de Blair. Il leur parla de Siankara, espérant en apprendre plus sur le but de son voyage ainsi que sur le chemin qui y menait.

Les Ka-Erims de Blair étaient de puissants devins, bien qu'évidemment moins clairvoyants que les Adeptes, et c'était eux qui vivaient le plus près de la frontière du royaume, le plus près de l'endroit où, s'il en croyait les inscriptions laissées dans la tombe de Nehedel, dormait la Reine. Mais les Ka-Erims refusèrent catégoriquement de répondre à ses questions. Ils ne voulaient rien savoir ce qu'il y avait au-delà des montagnes. Jamais ils ne s'aventurèrent au-delà du grand fleuve. Siorg'un avait l'impression qu'ils ne lui disaient pas tout ce qu'ils savaient. Alors il les pria de tirer les tarots pour lui, et ils s'exécutèrent, de mauvaise grâce.

Les tirages étaient embrouillés et incompréhensibles, comme si une force d'une terrible puissance brouillait leur perception du futur. Il y avait toujours cette ombre qui planait au dessus de l'avenir, ce mur de ténèbres qui se dressait devant eux, mais pour la première fois depuis des mois, les devins de Blair perçurent autre chose. Ils distinguèrent un ennemi caché dans l'ombre, affectant la forme étrange d'un serpent de glace, et également une route qui conduisait à la mort mais passait à travers elle, et tout au bout, un choix terrible qui était au terme du voyage.

Troublé, Siorg'un poursuivit son voyage vers les montagnes blanches, suivant à son insu le trajet exact emprunté par Ungar et son compagnon. Il marcha longtemps dans des terres à demi sauvages qui n'étaient peuplées que de fantômes, franchit les collines où Ungar et Harken avaient péri de la main de l'Empereur et parvint finalement au bord du grand fleuve. C'était la frontière d'Arden et Siorg'un ressentit un profond soulagement à l'idée d'être arrivé jusqu'ici. Au fond de lui-même, il était tellement convaincu de la toute puissance de l'Empereur qu'il s'attendait inconsciemment à ce que celui-ci l'arrête d'une manière ou d'une autre.

Le corps de Vlard'en, au cours de ses longues semaines de voyage presque ininterrompu s'était endurci, était devenu plus fort, plus sec et plus robuste. La graisse qui amollissait ses muscles et entravait ses mouvements avait fondu peu à peu, soumise à la volonté implacable de Siorg'un, et il n'éprouvait plus désormais les terribles douleurs musculaires qu'il ressentait lors des premiers jours, quand tout son corps rouillé criait de souffrance au moindre effort.

Siorg'un fit halte aux abords du fleuve et installa son campement à vingt mètres à peine de ses eaux tranquilles. Il mangea et s'endormit rapidement, plongeant dans un sommeil peuplé de cauchemars.

Comme chaque nuit depuis son départ de Khur'in il revit l'attaque des Dragons, sentit à nouveau les flammes l'environner, le consumer, entendit les hurlements d'agonie de son épouse. A l'insu du sorcier, une silhouette tapie dans l'ombre demeurait sur le qui-vive, veillant inlassablement sur son sommeil. Paradoxalement, alors qu'il se débattait dans son sommeil, crucifié par la douleur du souvenir, jamais il n'avait été autant en sécurité. Gior'ul voulait le voir atteindre Siankara sain et sauf.

Le lendemain, Siorg'un traversa le fleuve et s'engagea dans les collines qui formaient les contreforts des montagnes blanches. Elles étaient abruptes et rocailleuses, hérissées de hauts conifères pareils à de noires hallebardes. Il n'y avait guère de sentier praticable et Siorg'un perdit beaucoup de temps à trouver un passage entre les rochers et les bosquets touffus.

Sa maigre réserve de provisions finit par s'épuiser et il dû se mettre en quête de nourriture dans les collines. Il n'avait rien d'un coureur des bois et le gibier était rare, aussi cela lui prit

beaucoup de temps. Il chassait en utilisant sa magie, foudroyant les oiseaux en vol d'une flèche de feu.

Il mit plus de trois semaines pour traverser les collines, et encore deux jours pour gravir les flancs des montagnes jusqu'à un col que balayait un vent glacé.

De l'autre côté, s'étendait un vaste paysage de montagnes enneigées. Partout, aussi loin que portait le regard, on ne voyait que des pics et des précipices vertigineux, des pentes abruptes et couvertes d'éboulis. Le froid était vif et d'inquiétants nuages gris se profilaient au dessus de sa tête. Siorg'un comprit qu'il avait fait une erreur. La consternation l'envahit.

Jamais il ne pourrait franchir les montagnes, dressés devant lui, altières et toute puissantes comme des dents de diamant. Il était vain de seulement y songer. Il n'avait même pas de vêtements chauds. Pouvait-il maintenir avec sa magie un feu vivant tout au long de sa route ? Pouvait-il s'ouvrir un passage dans le froid et la neige ? Certainement pas, car sa magie s'épuisait plus vite que son corps.

Siankara se trouvait quelque part, cachée derrière ce paysage de neige et de glace qu'il était vain de vouloir explorer – complètement inaccessible. Le plus sage était de revenir à Arden et de patienter jusqu'au printemps. S'il tentait de franchir les montagnes maintenant il mourrait simplement de froid au premier col.

Mais il ne pouvait pas attendre. A quelque signes presque imperceptibles, il sentait que le corps de Vlard'en dépérissait, comme un feu privé du combustible de l'âme. Il ne survivrait pas à un nouvel hiver. Il lui fallait traverser les montagnes maintenant ou renoncer à sa vengeance.

Il poussa son cheval vers la pente abrupte qui menait jusqu'à une petite vallée, étroite et encaissée, de l'autre côté du col. Il ne cessait de regarder autour lui comme pour essayer de déceler une piste à travers les montagnes, en proie à la consternation, à l'impatience et au doute.

Ce fut une seconde erreur – plus grave encore.

La pente était extrêmement raide et son cheval n'était pas habitué au sol traître et irrégulier de la montagne. L'animal était épuisé par des semaines de route, son pas était hésitant : une pierre roula sous son fer, et son pied se prit dans une crevasse minuscule qui courait en travers du chemin, à demi invisible dans la poussière. La bête poussa un hennissement de souffrance et s'affaissa brusquement.

Siorg'un fut désarçonné et roula sur le sol. Il se releva après un bref instant d'étourdissement, contusionné et écorché, mais indemne. Mais le cheval gisait sur le flanc, hennissant et tentant désespérément de se relever, l'une des pattes avant tordue en un angle impossible.

Siorg'un s'approcha, posa sa main sur la tête de l'animal qui posa sur son maître de grands yeux pleins de confiance. Le mage poussa un profond soupir. Il ne connaissait pas les sortilèges capables de réparer les blessures et ressouder les os. Jamais il ne pourrait soigner le cheval blessé. Il n'avait d'autre choix que de l'abandonner et devrait continuer seul, à pied, ce qui vu la mollesse et la faible constitution de son corps d'emprunt, ne le mènerait pas très loin de toute façon.

Siorg'un prononça un sortilège, et projeta une flèche de feu directement dans le cerveau de l'animal, le tuant sans douleur en une fraction de seconde.

La magie de Siorg'un était liée au feu. Son pouvoir de destruction était grand, ainsi qu'il seyait à un fils de seigneur, mais il ne savait ni soigner, ni guérir, il ne pouvait que brûler et cautériser. En cet instant, il haïssait la magie qui était la sienne, impuissante et destructrice, tout comme il haïssait son peuple et tout ce qu'il avait édifié.

Abandonnant la carcasse désormais inerte, il se mit à descendre d'un pas précautionneux vers la vallée que l'on apercevait en contrebas, perdue dans la brume.

Après quelques heures de marche, il parvint au pied de la vallée, dominée par la silhouette massive de pics gigantesques, à l'orée d'une forêt très dense et enchevêtrée, qui paraissait

plongée dans une perpétuelle pénombre. Là, il trouva un torrent d'eau clair et glacé où il lava ses écorchures et apaisa sa soif.

L'eau était terriblement froide, et Siorg'un eut l'impression de sentir tout son corps se glacer jusqu'au plus profond de ces os. Il frissonna et leva les yeux. Un corbeau au plumage luisant, perché sur une haute branche au dessus de l'eau, l'observait avec une expression étrangement humaine, dans lequel il lui sembla lire de l'amusement, ainsi qu'un vague dédain plein d'une ironie cruelle. L'oiseau semblait se jouer de lui, rire de sa souffrance et de son désarroi. Avec un grognement de colère, Siorg'un plongea sa main dans l'eau et saisit un galet, rond et lisse, qu'il projeta de toutes ses forces vers l'oiseau. Celui-ci s'envola immédiatement avec un coassement de mépris et disparut dans les arbres.

Siorg'un se releva, se maudissant pour sa stupidité. Ce n'était pas le moment de se laisser aller à la colère, ni de gaspiller une énergie précieuse. Il lui fallait garder la tête froide et trouver un moyen de franchir ces montagnes.

Que faire ? Il pouvait retourner à Blair pour y acheter des fourrures et une nouvelle monture. S'il revenait plus en arrière encore, jusque dans les régions centrales de l'Empire, peut-être pouvait-il acquérir une monture ailée qui le conduirait à travers les nuages jusqu'à son but ? De telles montures étaient rares, mais il trouverait bien un moyen de s'en procurer, au besoin par la force. C'est ce qu'il aurait dû faire depuis le début. Aurait-il le temps de repartir et de revenir avant que son corps s'emprunt ne commence à pourrir ?

Un bruit léger interrompit le cours de ses réflexions. Il leva les yeux et aperçut une fillette d'une dizaine d'année, qui paraissait surgir de nulle part. Elle se tenait debout de l'autre côté du fleuve, l'observant avec une gravité d'adulte. La petite fille était vêtue d'une longue robe brunâtre, décorée de symboles runiques curieusement entrelacés. Ses pieds étaient chaussés de mocassins de cuir garnis de fourrure et une couronne de laurier ornait son front. Les motifs sur la robe de l'enfant semblaient familiers au Ka-Erim.

Lorsqu'il comprit, le cœur de Siorg'un fit un bond dans sa poitrine. Les dessins brodés sur le tissu étaient étrangement semblables à ceux gravés sur le coffret d'argent découvert dans la tombe de Nehedel.

— Qui es-tu ? interrogea Siorg'un avec plus de brusquerie qu'il aurait voulu.

— Je m'appelle Guilen. Et mon frère se nomme Ken.

Le mage regarda autour de lui mais ne vit personne d'autre, ni enfant, ni adulte. Rapidement, avec une impatience avide, il sonda l'esprit de la fillette, mais ne perçut aucune trace de pouvoir magique. Une Akahime. Au fond de lui-même il ne put s'empêcher de se sentir déçu.

— Où se trouve ton village ?

— Je n'en ai pas, dit l'enfant avec tristesse. Les Trolls sont venus... Ils ont tout détruit.

Elle se tut, des larmes brillant dans ses yeux. Mais Siorg'un n'avait plus assez de compassion en lui pour en être affecté.

— Tu vis toute seule dans ces montagnes ?

— Non, répondit Guilen en secouant la tête d'un air de reproche, comme si l'adulte venait d'énoncer une absurdité. Je ne suis pas seule ! Ken est avec moi !

Son visage s'éclaira.

— Les petits hommes s'occupent de nous. Ils sont nos amis.

— Les petits hommes ?

— Oui les petits hommes qui habitent sous la terre.

Siorg'un sentit son cœur se mettre à battre plus rapidement. Il se souvenait de la carte aussi bien que s'il l'avait devant les yeux. Les petits hommes... La route souterraine des *Nains*. Une piste à travers les montagnes – la roue qu'il cherchait vers Siankara !

— Peux-tu me mener jusqu'à leur repaire ? demanda Siorg'un.

— Naturellement que nous le pouvons ! répondit Guilen joyeusement.

En quelques bonds précautionneux, elle franchit le ruisseau, bondissant avec la légèreté d'une Elfe sur les pierres pour éviter de se mouiller les pieds, et elle rejoignit le magicien. Sans aucune crainte, elle s'avança vers lui et mit avec familiarité sa main dans la sienne.

— Je vais te conduire.

Elle n'avait pas peur de lui. Elle était Akahim, lui Ka-Erim elle aurait le redouter. Il pouvait la brûler d'un seul geste. Siorg'un eut une étrange impression à la vue de ce visage angélique tourné vers lui, rayonnant d'envie de vivre, de joie innocente. Il lui semblait qu'une flamme étrange brillait au fond des yeux de l'enfant, une flamme qu'il ne savait comment interpréter. La main dans la sienne était chaude et fragile. Il sentit une force nouvelle l'envahir comme si l'enfant lui communiquait une partie de la chaleur qui était en elle.

— Tu sais, dit l'enfant sur le ton de la confiance, avec une pointe de fierté, je savais que tu allais venir. Ken me l'avait dit.

— Comment l'avait-il su ?

— La Reine ne lui a dit. Dis, pourquoi la Reine lui parle à lui et ne me parle pas à moi ?

Elle se tut, boudeuse, comme si ces paroles venaient de réveiller un ancien chagrin, et ils se mirent à marcher. Le cœur de Siorg'un battait d'excitation.

Cette rencontre fortuite avec cette étrange petite Akahime allait peut-être lui fournir les réponses à ses questions. Il était impatient de rencontrer les Nains. Ils pouvaient le conduire à Siankara.

A supposer que tout ceci ne soit pas un produit de l'imagination débordante de l'enfant.

Les nains

Ils cheminèrent longtemps, main dans la main, et bientôt, la nuit vint, plongeant la forêt dans la pénombre. Ils suivaient un sentier abrupt qui serpentait au travers des arbres et des rochers. L'enfant était fatiguée, et Siorg'un la prit dans ses bras. Le corps de Vlard'en était faible, mais l'enfant ne pesait pas plus qu'une plume.

Siorg'un marcha durant une heure et parvint finalement au terme du sentier. Il débouchait sur une immense falaise noire, dont le sommet se perdait dans l'obscurité. Des ronces et des arbustes rachitiques aux formes tourmentées poussaient sur les rochers au pied de la falaise. Siorg'un hésita, ne sachant que faire. Avait-il pris la mauvaise route ? L'enfant s'était endormie, mais il n'avait pas la patience d'attendre. Il l'éveilla doucement et lui demanda :

— Où se trouvent les petits hommes ?

Guilen bondit sur ses pieds d'un air joyeux et répondit :

— Nous sommes arrivés !

Avant que Siorg'un ne puisse réagir, elle tendit la main et prononça quelques mots étranges. Une brève lumière, pareille à un rayon de lune, illumina sa main et vint frapper le mur de rocher devant eux. En réponse, deux immenses portes de roc s'ouvrirent dans la paroi de la falaise, révélant un passage envahi de ténèbres insondables. Siorg'un en resta muet de stupéfaction. La petite fille venait de lancer un sortilège ! Comment était-ce possible ? C'était une Akahime, il en était sûr, il n'y avait pas trace de Ka en elle !

Mais déjà Guilen se retourna vers lui et un sourire radieux illumina son visage, sourire de fierté d'une enfant ayant accompli quelque chose de particulièrement difficile.

— Viens !

Siorg'un la suivit, trop stupéfait pour parler et ils se retrouvèrent bientôt enveloppés de ténèbres. Ni lui, ni l'enfant ne remarquèrent le long lézard noir qui se glissait à leur suite dans l'obscurité.

Les portes se refermèrent derrière eux, les plongeant dans le silence et les ténèbres les plus complètes. Le mage s'arrêta, soudainement effrayé. Il ressentait quelque chose dans l'obscurité tout autour d'eux, comme une présence pleine de menace latente. Des voix graves, étranges et lointaines, parvinrent peu à peu à ses oreilles. Siorg'un ne comprit pas les paroles qu'elles prononçaient mais fut frappé par leur ton plein d'amertume et de rancœur. Une ombre passa sur son cœur et il fut pris de peur. Avait-il été attiré dans un piège ? Quelque chose se rapprochait dans l'obscurité, de plus en plus près. Les murmures désormais semblaient les entourer de toute part.

Le mage leva la main, et brusquement une flamme apparut, éclairant la grotte où ils avaient trouvé refuge. Il était si nerveux, si inquiet qu'il n'arrivait pas à contrôler complètement la flamme qui tremblait dans ses mains.

Des êtres étranges se tenaient devant eux, à demi dissimulés par la nuit éternelle des cavernes. Ils étaient petits et ridés, comme des vieillards rabougris, et tous étaient vêtus de manteaux à capuchon qui plongeait une partie de leurs visages dans les ténèbres. Siorg'un leva la main, donnant plus d'intensité à sa flamme, et la lumière enveloppa les petits hommes.

La peau de leurs vieux visages ridés et de leurs mains squelettiques était blanche comme celle d'un cadavre, et sous les capuchons brillaient des yeux rouges comme des rubis. Les plus grands d'entre eux atteignaient à peine la taille de Guilen, et ils marchaient voûtés, ce qui les faisait paraître plus petits encore. Ils étaient une multitude aux regards fixés sur eux, pareils à des faisceaux de braise.

Les êtres s'approchèrent. Leurs yeux restaient fixés sur le mage et la fillette qui se coulait tout contre lui, au centre de la flamme. Leurs bouches s'ouvrirent en de mornes murmures – des paroles incompréhensibles que l'on sentait pleines d'une haine immortelle. Leurs mains décharnées se tendirent vers le mage, comme pour le toucher.

Un froid mortel envahit le cœur de Siorg'un et il se sentit glisser un peu plus dans les ténèbres, un engourdissement pareil à la mort. Les êtres ne respiraient pas, ne respiraient plus depuis bien longtemps. Leurs yeux morts ne les voyaient pas, leurs murmures n'étaient plus que l'écho assourdi de paroles éteintes depuis des siècles. La carte n'avait pas menti : il y avait eu des nains jadis.

Mais le temps avait passé et désormais, il ne restait d'eux que des spectres avides, que leur haine et leur soif de pouvoir.

Il fallait absolument détruire ces choses immondes enfantées par les ténèbres avant qu'elles ne les entraînent à jamais dans la vallée des ombres. Siorg'un mit la main sur son épée, préparant sa magie, mais Guilen posa soudain sa main sur la sienne.

— Non, dit-elle d'une voix pressante. Ce sont nos amis !

Siorg'un la regarda d'un air hébété. Cette Akahime insouciante ne voyait-elle pas les monstres comme il les voyait lui ? Ne percevait-elle pas à quoi elle avait affaire ?

— Ils sont tristes parce que leurs amis sont partis et les ont laissé, ajouta la fillette. Mais ils ne nous feront aucun mal ! Mon frère me l'a promis !

Siorg'un recula indécis, muet et stupéfaction et d'horreur. La masse sombre et menaçante des non morts le plongeait dans une épouvante incoercible. Guilen le regardait avec inquiétude, mais chose incroyable, il lui semblait qu'elle avait peur de ses réactions à *lui* et non des créatures hideuses qui l'entouraient.

Les rangs compacts des monstres s'ouvrirent et un nain plus grand et plus massif que les autres s'avança devant lui. A la lumière des flammes, il avait un aspect plus terrifiant encore que ces compagnons. Son visage et ses membres étaient d'une effroyable maigreur. Son visage décharné avait une expression sombre et pleine de menace, et ses yeux brillaient comme si un feu intérieur le consumait.

Dans son regard, Siorg'un ne lut qu'une haine sans borne pour tout ce qui était vivant. La chose portait une couronne d'or sur le crâne, une couronne étincelante sertie de rubis, de saphirs et de diamants. Comment était-il possible que Guilen ne décèle pas la menace mortelle que représentaient ces êtres ? Lorsque le roi des Nains s'approcha, Siorg'un sentit une froideur mortelle envahir tout son être. La peur céda le pas à un désespoir si profond, que tout lui sembla vain, qu'il aurait voulu se coucher là et mourir. Les images des pires moments de sa vie passée lui revinrent à l'esprit, toute les souffrances, les frustrations qu'il avait éprouvées et tout ce qu'il avait essayé de construire et ce qui s'était finalement révélé vain. Le visage de Liliana apparut brusquement devant lui et disparut soudain dans une vague de feu. Il vit le visage de son enfant, il le vit courir devant lui tel qu'il aurait été s'il avait pu naître, et il vit le feu de recouvrir également. Il vit la Tour de l'Amitié effondrée et en ruine, les cadavres amoncelés à ses pieds. Il vit le cadavre de Volgür cloué à la porte du Temple de Lae-Mü.

Siorg'un poussa un cri étranglé. Ses jambes se dérobèrent sous lui et il tomba à genoux sur le sol. Avec un sanglot, il se prit le visage dans ses mains : il ne supportait plus la vue du non mort, ni le regard impitoyable de ses yeux vides.

Le roi étendit vers lui, un bras maigre et décharné, sa main pareille à une serre se tendit en un toucher mortel et glacé, frôla l'épaule du magicien paralysé par la frayeur et le désespoir. Mais Guilen s'interposa entre le roi mort et sa proie.

— Non ! cria-t-elle d'une voix aiguë. Ne lui faites pas de mal.

Le non mort se tourna et posa sur elle ses yeux impénétrables. Guilen soutint son regard sans vaciller, et les créatures reculèrent.

Le roi prit la parole d'une voix caverneuse, grondante comme le murmure assourdi d'une rivière en furie, froide et tranchante comme une lame de glace.

— Pourquoi l'épargner ? Il y a beaucoup de vie en lui. Beaucoup de pouvoir. Sa chaleur nous nourrira longtemps.

— Idiots ! C'est lui l'élus ! Celui dont la venue a été annoncée depuis des siècles et des siècles ! La reine l'attend. Et vous, Nains stupides, vous voulez l'arrêter et l'empêcher d'attendre son but ? Vous devez l'amener jusqu'à elle ! C'est votre tâche, c'est pour cela que vous êtes là. Vous ne pouvez pas lui faire de mal !

— Comment sais-tu qu'il s'agit bien de l'élus ? Nous l'avons attendu si longtemps ! Nous avons faim ! Nous avons besoin de vie et de chaleur !

Il leva une main squelettique et les spectres se rapprochèrent, resserrant leur cercle. Leurs visages brillaient de convoitise à la lueur des flammes, leurs mains se tendaient, avides de sentir en eux la chaleur des vivants.

— Nous ne te ferons rien à toi. Tu es protégée. Mais lui... Nous devons boire son sang et dévorer ses chairs palpitantes de vie !

Il s'approcha, les mains tendues, mais Guilen leva les mains et une lumière dorée en jaillit, éblouissante, forçant les non morts à battre en retraite.

— Allez-vous en ! glapit la fillette d'une voix pleine de colère. Vous êtes si *stupides* !

Environnée d'or, intrépide comme une princesse-fée, elle marcha vers les non morts et ceux-ci fuirent devant elle, pris de peur, regagnant leurs abris de ténèbres. Le roi lui-même recula et disparut dans l'ombre.

— Vous ne l'aurez pas ! affirma Guilen avec satisfaction. Il n'est pas pour vous. La Reine veut lui parler.

Elle se tourna vers l'adulte toujours prostré et dit :

— Viens ! Nous allons te conduire jusqu'à elle.

Siorg'un leva les yeux d'un air hébété et la regarda d'un air vide, comme s'il était incapable de comprendre le sens des mots qu'elle prononçait. Alors elle mit sa main dans la sienne et le tira pour le forcer à se lever. Docilement, il se leva, lui obéissant comme un petit enfant et la suivit dans les ténèbres.

Confrontation

La traversée de la forteresse des Nains fut longue et terrible. Siorg'un sentait tout autour de lui la présence effroyable des non morts, qui les suivaient tout au long de leur interminable trajet, guettant le moindre signe de faiblesse de l'enfant qui le guidait pour passer à l'attaque.

Il entendait sans cesse leurs murmures hostiles, dans l'ombre, percevait d'une manière presque tangible leur avidité et leur soif de chaleur et de sang frais. Le Ka qui était en lui les emplissait de convoitise.

Un froid glacial envahissait les couloirs ténébreux, mais Siorg'un était couvert de sueur, paralysé par une terreur comme jamais il n'en avait connue, même lorsque les Dragons de l'Empereur avaient déferlé sur Tyrganor, et qu'il avait compris qu'il allait mourir. La peur et le désespoir annihilèrent toute sa volonté, et sans la présence de la fillette à ses côtés, il se serait simplement assis pour se laisser mourir. Mais toujours Guilen le tirait en avant, le forçant à s'enfoncer encore plus profondément dans les ténèbres. Il sentait sa petite main pleine de vie dans la sienne et s'y accrochait de toute ses forces, sachant que s'il la lâchait, jamais il ne reverrait la lueur du jour. Hébété, paralysé par une terreur inhumaine, il ne pouvait pas penser sainement, il était incapable de raisonner. Il ne pouvait penser qu'à deux choses : la masse grouillante des morts vivants tout autour de lui, prêts à s'emparer de son âme, et la douce chaleur de la petite main glissée dans la sienne.

Siorg'un ne sut jamais combien de temps dura cette marche dans les ténèbres. Il se souvint vaguement d'un dédale effrayant de couloirs et de salle aux proportions colossales, soutenues par des colonnes de pierre massives qui se dressaient majestueusement dans la pénombre. Il se rappela avoir gravi un escalier de pierre noire comme la nuit, être passé à côté de statues aux yeux de rubis qui les observaient d'un air indifférent.

Puis, enfin, au bout d'une éternité, ils débouchèrent de l'autre côté des montagnes.

Le couloir s'ouvrait à l'air libre et la vue du soleil brillant dans le ciel, la sensation du vent froid qui caressait sa peau, la vision immaculée de la neige sans tâche qui recouvrait les pentes au dessus d'eux l'emplirent d'un sentiment de soulagement si vif qu'il s'effondra sur le sol, pris de sanglots. Il resta ainsi quelques secondes, sentant enfin sa peur s'apaiser et reprit lentement ses esprits. Levant les yeux, il regarda Guilen. Elle était étrangement pâle et sa respiration était légèrement saccadée.

— Qui es-tu ? demanda Siorg'un durement. Qui es-tu vraiment ?

Elle lui jeta un regard effrayé et baissa la tête, comme s'il l'avait prise en faute, mais ne répondit pas. Siorg'un eut soudain envie de se jeter sur elle et de la secouer jusqu'à ce qu'elle lui dise tout ce qu'elle savait, jusqu'à ce qu'elle réponde à toutes les questions qui se bousculaient dans son crâne. Pourquoi et surtout *comment* dissimulait-elle sa magie ? Qui l'avait envoyée ?

Il contint sa colère à grand-peine et se releva, dardant sur l'enfant des regards noirs de frustration et d'impuissance. Elle paraissait effrayée, au bord des larmes, comme si le courage insensé dont elle avait fait preuve durant leur longue marche souterraine avait consumé toutes ses forces. Siorg'un se sentit brusquement embarrassé et honteux à la vue de ce brusque chagrin. Il s'approcha d'elle et d'un geste maladroit, la prit par les épaules.

— Viens, dit-il avec une douceur bourrue, contenant son exaspération. Trouvons un endroit pour nous reposer.

Ils descendirent vers une vallée immense et brumeuse qui s'étendait à leur pied, et installèrent un campement dans la forêt, le plus loin possible de l'entrée du royaume des Nains. La nuit était proche et Siorg'un craignait que les spectres ne sortent à la faveur des ténèbres.

La nuit vint et engloutit peu à peu les arbres tout autour d'eux. D'un simple mot, Siorg'un alluma un feu, mais lorsqu'elle le vit faire, Guilen le regarda avec une étrange expression, dans lequel le mage crut lire un reproche inexprimé. Siorg'un en éprouva de l'agacement.

Aurait-elle préféré qu'il allume le feu à la manière des Akahims ? Cela prendrait un temps considérable et en plus il n'était pas certain de savoir comment s'y prendre. Après toute la magie dont elle-même avait fait preuve, voilà qu'elle semblait maintenant s'offusquer d'un simple sortilège élémentaire ! Pourtant, il était difficile de reprocher à une esclave akahime, miraculeusement réchappée des massacres, de se méfier de la magie et de ceux qui l'utilisaient. A condition évidemment que l'enfant soit bien ce qu'elle affirmait être, ce dont il commençait sérieusement à douter.

Siorg'un partagea les quelques provisions qui lui restaient. Il leur faudrait rapidement trouver de quoi manger s'ils voulaient survivre. Ils puisèrent de l'eau à un torrent tout proche et apaisèrent leur soif. Siorg'un avait la gorge desséchée comme s'il n'avait pas bu depuis des siècles.

Lorsqu'ils eurent mangé, Siorg'un tenta à nouveau d'interroger l'enfant.

— Nous allons rencontrer la Reine ? demanda-t-il d'un air détaché.

— Elle t'attend, répliqua l'enfant d'un air grave.

— Comment sait-elle que je suis là ?

— Elle sait, c'est tout, répondit Guilen en haussant les épaules, comme si c'était là une évidence dont il n'était même pas la peine de discuter.

— Où habite-t-elle ?

— De l'autre coté de la vallée. Elle dort. Elle attend celui qui viendra la réveiller.

— Comment sais-tu cela ?

— Je te l'ai déjà dit. C'est mon frère qui me l'a dit.

— Et où se trouve ton frère actuellement ? demanda Siorg'un avec une exaspération croissante.

Il avait le sentiment angoissant que ces questions ne menaient à rien, que Guilen et lui-même se pouvaient ni se comprendre, ni même se parler vraiment, comme si leurs esprits se mouvaient dans deux réalités distinctes, deux labyrinthes inextricables et cloisonnés dont ils étaient incapables de s'échapper.

— Il est ici avec nous évidemment, répondit tranquillement Guilen comme si elle énonçait une nouvelle évidence.

Siorg'un la regarda interloqué, mais la fillette ne parut pas remarquer son trouble. Elle s'allongea pour dormir et ne tarda pas à sombrer dans le sommeil. Durant un moment Siorg'un resta seul, plongé dans ses pensées. L'esprit en feu, il réfléchissait, tentant vainement de donner un sens à tout ce qu'il savait, de hasarder des hypothèses, toutes plus invraisemblables les unes que les autres. Il y avait ici un pouvoir qui échappait à sa compréhension, qui échappait même en vérité à tout ce que connaissaient les Ka-Erim.

Il resta ainsi durant plusieurs heures, tandis que la lumière déclinait peu à peu et qu'un voile de ténèbres recouvrait la vallée, puis il sombra lui aussi dans le sommeil. Dans l'ombre, des yeux brillaient, comme deux minuscules joyaux.

Siorg'un fut tiré brusquement de son sommeil, en ayant l'impression de s'être à peine assoupi quelques minutes. Guilen le tirait par la manche de sa veste.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Mon frère m'a réveillé. Quelqu'un nous observe.

Siorg'un fut frappé par l'angoisse qu'il percevait dans la voix et les yeux de l'enfant.

— Ken m'a dit qu'il te suivait depuis des jours... dit encore Guilen. Il a traversé les montagnes avec nous. Il a même trompé les petits hommes...

Deux perles de larmes brillèrent dans ses yeux.

— Pourquoi l'as-tu amené ? dit-elle d'un air de reproche. Pourquoi as-tu amené avec toi les ennemis de la Reine ? Ils vont lui faire du mal !

Siorg'un la regarda interloqué. Sa peur et sa colère n'étaient pas feintes, mais il ne comprenait pas à quoi elle faisait allusion.

Il se détourna et regarda autour de lui. Les ténèbres étaient encore profondes, mais l'aube n'était pas loin. La nuit était calme et silencieuse. Il n'y avait aucun vent, et on n'entendait pratiquement pas le moindre son. Un hibou au pelage sombre, perché sur une vieille souche dans un coin de la clairière semblait l'observer de ses grands yeux glacés. Siorg'un lut dans son regard une étrange expression, une expression de mépris dédaigneux qu'il avait déjà vue auparavant... En une fraction de seconde, il se souvint du grand corbeau noir qu'il avait chassé à coup de pierre et brusquement il comprit.

D'un bond, il fut sur ses pieds et prononça un sortilège. Les paroles roulèrent, impératives et fondirent sur l'oiseau, l'environnant de toute part, brûlant le voile de magie qui l'enveloppait et le forçant à se révéler. Bientôt l'oiseau disparut, et à la place surgit un homme grand et maigre, drapé dans une longue cape noire.

— Gior'ul, dit Siogr'un.

Gior'ul, l'âme damnée de l'Empereur, son propre fils s'il fallait en croire les commérages. Gior'ul l'un des magiciens les plus puissants d'Arden. Gior'ul, qui – Siorg'un le voyait à présent – avait été chargé de le suivre, afin de révéler à l'Empereur quel était le but de son voyage. Une colère brûlante envahit le jeune magicien. Il avait été trompé ! Une fois de plus, l'Empereur et les mages infâmes qui le servaient avaient essayé de le manipuler !

Il avait devant lui l'un des agents principaux de l'Empereur, l'un de ses plus fidèles, l'un des plus retors et des plus dangereux. Gior'ul le séducteur, manipulateur subtil et avisé, fin connaisseur de l'âme humaine, Gior'ul qui cachait soigneusement ses véritables intentions et ses objectifs derrière le masque de l'amitié, expert en l'art de gagner la confiance de ses pareils pour mieux les duper et les utiliser au profit de l'Empereur.

La rage déferla en lui. Durant d'innombrables jours, il avait dû ravalier sa haine, sa soif de vengeance, la refouler tout au fond de lui-même, car il n'y avait nul objet sur lequel il pouvait la canaliser. Mais désormais, l'occasion lui était fournie de faire payer à l'Empereur ce qu'il lui avait fait subir. Il pouvait donner libre cours à sa fureur, car il était confronté à un ennemi qu'il pouvait vaincre, ou du moins, qu'il croyait pouvoir vaincre.

La magie de Gior'ul était puissante, mais la sienne ne l'était pas moins. Et il était armé.

D'une voix tranchante comme la lame d'une épée, il activa sa magie et soudain une lame de feu s'environna, le transformant en une torche humaine. Une chaleur brûlante l'environnait, consumait tout ce qui se trouvait à ses cotés, mais ne lui causait nulle souffrance, car son corps était fait de flammes ardentes et son sang était de la lave en fusion.

Tel un phénix, il déploya des ailes de feu et s'envola. Il tournoya un instant dans l'air, puis s'abattit sur son ennemi comme l'aigle sur sa proie. En réponse, Gior'ul émit un son rauque et son corps parut s'allonger, se transformer, prendre l'aspect d'un long serpent d'un noir si profond qu'il paraissait se fondre dans la nuit.

Sans hésiter, Siorg'un piqua vers lui et attaqua, crachant sur son ennemi des flots de lave incandescente, et le déchira de ses griffes et de son bec de feu. Cela ne parut pas affecter le serpent, qui absorbait la chaleur aussi facilement que la lumière environnante. Le long corps sinueux de Gior'ul s'enroula autour de l'oiseau de feu, le broyant dans un étau d'une force terrible. La magie de Gior'ul absorbait comme une éponge le pouvoir qui était en lui, étouffant peu à peu la chaleur de ses flammes. Siorg'un sentit un froid terrible l'envahir. Il comprit brutalement qu'il ne pourrait pas triompher. Il se débattit pourtant avec l'énergie du désespoir pour se libérer, mais c'était peine perdue. Quelle que soit la force de sa haine, elle n'était rien comparée aux sombres pouvoirs de Gior'ul, nourris par la magie de la tour. Tout le feu qui était en lui mourait lentement dans l'étreinte implacable et glacée du serpent mage.

Une fois encore, se fut Guilen qui agit. Elle se trouvait jute à côté de Siorg'un lorsqu'il s'était métamorphosé et une enfant ordinaire aurait été brûlée par la chaleur, mais pas elle : les

flammes glissèrent sur elle sans l'affecter. Elle observait le terrible combat avec angoisse. Voyant Siorg'un sur le point de succomber, elle cria :

— Ken, aide le !

Et soudain, dans un éclair de lumière dorée, une forme diaphane et éthérée, une sorte de papillon de lumière, apparut dans l'air et fondit sur le serpent. Gêné par cette attaque imprévue, celui-ci leva la tête et relâcha un bref instant son emprise. La forme ailée volait autour de lui, le harcelant sans lui laisser un instant de répit. Le serpent siffla de colère, darda sa langue fourchue et voulut saisir dans sa gueule la créature dérisoire qui avait l'outrecuidance de se mesurer à lui. Mais, quoi qu'il fasse, ses crocs se refermaient obstinément sur le vide.

Siorg'un sentit l'hésitation du serpent, et saisit la chance qui lui était offerte. Dans un terrible effort de toute sa volonté, il prononça un nouveau sortilège, et dans une explosion de flamme, se dégagea de l'étreinte de son adversaire. Sous l'aspect d'une colonne de feu informe, il s'éleva dans l'air au dessus de la clairière et se mit hors de portée de Gior'ul. Pantelant et affaibli, il reprit sa forme humaine et s'effondra sur le sol, à bout de forces. Le serpent se dressa de toute sa hauteur, le toisant d'un regard cruel.

— N'espère pas fuir longtemps devant moi, Vlard'en ! siffla le serpent. Ta magie est devenue puissante, mais elle n'est rien en face de la mienne. J'ignore qui t'a appris ces nouveaux tours, mais ils ne te serviront à rien contre moi !

Siorg'un eut un instant de surprise, puis eut un petit rire de dérision. Gior'ul le prenait pour Vlard'en ! Il s'était laissé abuser par son l'enveloppe charnelle !

— Ne me combat pas, Vlard'en, dit encore le serpent. Je suis ton maître. Tu étais mon disciple. Unissons nos efforts !

D'un mouvement souple, il se coula dans sa direction, les yeux toujours fixés sur lui.

Siorg'un recula et répondit d'un ton plein de haine :

— Je ne suis pas Vlard'en, pauvre imbécile ! Ton élève n'est plus de ce monde ! Je suis Siorg'un fils de Siorg'ul, Haut Commandeur d'Arden, Roi légitime de Tyrganor et Seigneur du Feu. N'espère pas me manipuler comme tu as manipulé Vlard'en et son père !

Le serpent s'arrêta interloqué. Brusquement, il comprit.

— Siorg'un !

— Oui, Siorg'un, revenu d'entre les morts pour me venger de l'Empereur et de tous ses serviteurs !

A présent le serpent le regardait avec une crainte non dissimulée.

— Le Deux-En-Un, murmura Gior'ul. J'aurais dû m'en douter...

Puis il ajouta froidement.

— Siorg'un ou Vlard'en, peu importe ! L'Empereur a ordonné ta mort et il est temps désormais d'accomplir sa volonté, maintenant que tu m'as guidé jusqu'à Siankara ! Tu m'as appris tout ce que je voulais savoir et tu vas mourir.

Siorg'un ramassa son épée abandonnée sur le sol. D'un geste rapide, il la tira de son fourreau. Celle-ci frémissait de colère dans sa main, brûlant de désir de combattre. Une aura bleutée, froide comme la glace, l'entourait. Siorg'un sentit une joie intense l'envahir, une exultation farouche qui chassa brusquement les doutes et la fatigue. D'un bond il se leva et fit face à Gior'ul. Celui-ci avait abandonné sa peau de serpent et affectait à présent la forme d'un gigantesque Troll de pierre, une créature de plus de trois mètres de haut, à la peau solide comme la roche. Ses longs bras disproportionnés se tendirent vers lui, prêts à le déchirer, sa gueule immense s'ouvrit, et il poussa un sourd grondement, évoquant le fracas des rochers dévalant le flanc des montagnes. De toutes ses forces, Gior'ul jeta alors l'épée vers lui.

— Tue ! ordonna-t-il d'une voix pleine de haine.

L'épée disparut dans un éclair de lumière bleue, et soudain, apparut à sa place un Troll des montagnes. La créature ressemblait à une statue de glace, aux formes grotesques et

disproportionnées que l'on aurait dit imaginées par un enfant pervers et facétieux. Avec des hurlements de rage, les deux monstres s'empoignèrent en une lutte furieuse au corps à corps. Guilen bondit vers Siorg'un et le prit par la main.

— Vite, il faut fuir ! dit-elle d'une voix que la peur rendait suraiguë.

Siorg'un hésita un bref instant. La lutte des deux créatures étaient indécise, mais il doutait que l'épée magique seule ait le pouvoir de se mesurer avec Gior'ul. S'il pouvait agir, peser dans la balance... Peut-être pouvait-il abattre Gior'ul.

— Viens ! insista Guilen en le tirant de toutes ses forces.

Après une dernière hésitation, Siorg'un se détourna du combat et suivit la fillette. Il avait confiance en elle. Elle l'avait guidé dans les montagnes, avait percé à jour la ruse de Gior'ul.

Ensemble, ils fuirent dans la forêt, courant aussi vite qu'ils le pouvaient, poursuivis par les rugissements de fureur des deux Trolls déchaînés.

Ils coururent longtemps sans s'arrêter, grim pant à travers les arbres et les rochers. Guilen courait en tête et Siorg'un la suivait sans même chercher à comprendre où ils allaient. Affaibli par le combat qu'il venait de livrer, il avait du mal à se maintenir à la hauteur de la fillette. L'exultation qu'il venait de ressentir avait laissé place à une étrange hébétude et une fatigue qu'il ressentait dans le moindre de ses muscles – une fatigue non physique qui avait été engendrée par le Ka. Le *contrecoup* était redoutable.

Sortant de la forêt, ils débouchèrent au pied d'une immense pente nue et rocailleuse. Siorg'un tomba à genoux sur le sol. Guilen se retourna vers lui :

— Il faut continuer ! dit-elle d'une voix déformée par l'inquiétude.

— Je ne peux pas...

Le corps de Vlard'en n'était plus que souffrance. Pour tenter de vaincre Gior'ul il avait consumé toutes ses réserves de volonté, et il se sentait à présent aussi faible qu'un nourrisson, si fatigué qu'il ne pouvait pas faire un seul pas de plus.

— Il faut venir avec moi. La reine t'attend ! Elle veut te voir !

Dans un effort surhumain, Siorg'un se leva, chancelant. Titubant comme un homme ivre, éperdu de souffrance et de fatigue, il commença à gravir la pente qui se dressait devant lui. Elle paraissait interminable et Siorg'un pensa : cela ne sert à rien, je n'y arriverai jamais. Pourtant, il continua à avancer, les yeux fixés sur le sol devant lui, entendant à peine les encouragements de Guilen. Au bout d'une dizaine de pas, il tomba à genoux et sans même tenter de se relever, il continua sa route ainsi, marchant à quatre pattes comme un animal. Les rochers acérés blessaient ses mains et ses genoux, mais il ne s'en souciait pas. Il avançait comme un automate, toute sa volonté tendue vers un seul objectif. Un mètre de parcouru, puis un autre encore, et encore un autre...

Dans le lointain, il y eut un terrible rugissement de triomphe, et Siorg'un comprit que Gior'ul avait réussi à vaincre son adversaire. L'épée, l'esprit de combat de Vlard'en avait livré son dernier combat. Il n'y avait plus personne désormais pour s'interposer entre eux et lui. Il continua à avancer, redoublant d'effort, mais la fatigue eut vite raison de lui. Ses yeux se fermaient sans qu'il ne puisse les ouvrir, ses muscles refusaient de lui obéir. Immobile, prostré sur le sol comme un pantin désarticulé, il se sentit glisser dans les ténèbres. La voix de Guilen lui parvint, assourdie, mais il ne comprit pas les mots qu'elle prononçait. Puis, tout devint noir, et il n'éprouva plus qu'une joie intense à l'idée qu'il allait enfin connaître le repos, après avoir tenté tout ce qui était en son pouvoir.

La reine

Siorg'un était toujours plongé dans les ténèbres lorsqu'il reprit conscience. Il y avait un murmure étrange tout autour de lui, un murmure cristallin et régulier qui ne ressemblait pas à une voix humaine.

Il entendit alors la voix de Guilen qui parlait tout prêt de lui.

— Il ne bouge plus, disait-elle, tremblante d'angoisse.

Une autre voix lui répondit, une voix d'enfant, semblable, mais légèrement différente, plus grave, plus assurée.

— Il va s'éveiller.

— La reine va venir ? demanda Guilen.

— C'est à toi de le conduire jusqu'à elle. Tu le guideras.

Lorsque Siorg'un ouvrit les yeux, il vit qu'il se trouvait dans une grotte plongée dans la pénombre. La roche sous lui était dure et glacée. Avec effort, il s'assit et regarda autour de lui. La caverne était vaste, si étendue qu'elle se perdait dans les ténèbres, encombrée de rochers et de stalagmites. Il se trouvait aux abords d'un lac aux eaux cristallines. Des torrents se jetaient en cascades dans le lac, soulevant des gerbes d'écumes. A ses côtés se tenait Guilen, le visage plein de larmes. Elle eut un sourire joyeux et vint se blottir dans ses bras.

— J'ai cru que tu étais mort, dit-elle plaintivement.

Sans répondre, Siorg'un lui caressa les cheveux. La honte lui déchira soudain le cœur. Comment pouvait-il dire à la fillette qu'il n'avait strictement plus rien à lui offrir ? Ni amitié, ni amour, ni protection, ni tendresse, ni rien. Il n'était qu'un mort animé par un simulacre de vie, doté qu'un corps qu'il avait usurpé en tuant par la même occasion son meilleur ami, le seul de ses compagnons qui était encore vivant. Bientôt sa magie s'évanouirait, le corps se mettrait à pourrir et il retournerait au trépas. Seul la vengeance et la haine le maintenaient encore en vie.

Il regarda tout autour de lui s'attendant à voir un autre enfant, mais ne vit personne. Sans qu'il ne puisse comprendre pourquoi, il n'en éprouva nulle surprise.

— Où sommes-nous ? demanda-t-il avec douceur.

— Chez la reine, dit Guilen en essuyant ses larmes. Elle nous attend.

Avec effort, Siorg'un se leva, mal assuré et chancelant. Il éprouvait une impression étrange. Il fit quelque pas en direction du lac souterrain, dont les eaux cristallines luisaient d'une lumière argentée. En regardant son reflet dans l'eau du lac, Siorg'un fut pris de frayeur. Ce n'était pas l'image de Vlard'en que l'eau lui renvoyait. C'était celle de Siorg'un. Avec stupéfaction, il reconnut son corps mince et élancé, moins trapu et moins gras que ne l'était Vlard'en. Comment était-ce possible ? Son ancien corps avait brûlé sous le feu des Dragons ! Il se tourna vers Guilen l'air interrogateur.

— J'ai changé, dit-il. Je suis redevenu moi-même.

La fillette le regarda sans comprendre.

— Je t'ai toujours vu ainsi.

Se pouvait-il que Guilen sache voir lui-même des apparences, sache percevoir l'âme qui l'habitait, à travers l'enveloppe charnelle qu'il avait usurpée ? Ou se pouvait-il qu'il soit le seul à se voir ainsi ? Était-il encore sain d'esprit ? La vision de son ancien corps dans l'eau du lac n'était qu'elle qu'une illusion engendrée par son esprit malade ? Les questions sans réponses se bousculaient dans son esprit en feu, et ses mains se mirent à trembler. Était-il en train de rêver ?

Pris de terreur, il regarda autour de lui. Des torches éclairaient partiellement la salle, révélant un passage étroit et sinueux qui disparaissait dans le noir. De l'autre côté, un pont de pierre élancé à l'aspect fragile enjambait le lac et se perdait dans l'obscurité. Guilen se leva et s'approcha de lui.

— Je dois t’amener à la reine, dit-elle timidement.

Siorg’un hocha la tête.

— Conduis moi. Je t’en prie.

Ils s’enfoncèrent dans le couloir obscur, tournant le dos au lac. Le couloir était long et étroit, serpentant en tout sens comme un serpent pris de folie. La roche paraissait se refermer sur eux.

Enfin, ils parvinrent devant une arche de pierre grise. Des runes curieusement entrelacées étaient gravées au dessus du passage et Siorg’un les reconnut sans peine : c’était celles qui figuraient déjà sur le coffret d’argent trouvé dans la tombe de Nehedel et sur la carte qu’il contenait. Cette fois-ci pourtant, le sens des runes qu’il n’avait pas sut traduire à l’époque lui apparut clairement.

— Ci-git Siankara, reine des Faeries, murmura-t-il.

— La reine, approuva Guilen. C’est là qu’elle repose. Dans le tombeau bâti pour elle par les nains.

D’autres runes étaient gravées au dessus des premières et Siorg’un les étudia avec attention. Soudain il comprit ce qu’elles signifiaient et eut un rire amer. De puissants sortilèges défendaient la porte, interdisant le passage à toute créature vivante. Mais il n’était plus vivant et il sut qu’il pourrait passer sans encombre. Se penchant vers Guilen, il lui dit :

— Reste ici.

La fillette hocha la tête.

— Quoi qu’il arrive, n’essaie pas d’entrer. Reste ici et attend moi. Je vais revenir.

Siorg’un savait fort bien qu’il pouvait ne jamais tenir sa promesse. Résolument, il tourna le dos à la fillette et franchit l’arche d’un seul pas.

Il ressentit une étrange impression, comme des picotements envahir tout son corps, puis s’atténuer et disparaître. Il s’avança, d’un pas hésitant, regardant tout autour de lui. La pénombre était presque complète. Il avait envie de faire appel au Ka pour invoquer une flamme, mais étrangement il n’osait pas – il se sentait comme intimidé. Il régnait une douce chaleur à l’intérieur de la grotte, une chaleur qui semblait réchauffer son esprit en même temps que son corps, une étrange impression d’apaisement qui le faisait se sentir enfin en paix avec lui-même. Il prit conscience du fait qu’il avait déjà à une seule occasion ressenti une pareille sensation : à Tyrganor, dans le tombeau de Nehedel.

Une voix se fit entendre, une voix claire et douce, pleine d’une insoutenable tristesse.

— Soit le bienvenu, Siorg’un.

Le mage regarda autour de lui, mais il ne distingua personne.

— Où êtes-vous ?

— Nulle part. Mon corps est tombé en poussière depuis longtemps et il ne reste plus rien de moi que ma voix.

— Es-tu la reine des Faeries ?

— Je l’étais jadis, mais mon royaume n’est plus que cendre et poussière. Je ne suis plus une Reine. Je ne suis plus rien... presque rien, un murmure, une pensée...

A nouveau, Siorg’un fut frappé par le chagrin insondable qu’il percevait dans les paroles de la Reine, un chagrin dépourvu pourtant de haine ou de ressentiment.

— Je suis venu ici pour détruire l’Empereur ! dit Siorg’un d’une voix forte et dure. Je veux tuer Moord’mar !

— Je sais. C’est pour ça que tu es là. Qu’il vive ou qu’il meure, ce sera à toi de choisir. Mais le prix à payer sera terrible.

— Je suis déjà mort, dit Siorg’un. Rien ne saurait m’effrayer.

La voix eut un hoquet de désespoir.

— Je sens en toi la haine et la colère ! La haine ! Voilà tout ce qui reste au monde désormais !

Elle resta un moment silencieuse, et Siorg'un crut qu'il l'avait offensée et qu'elle allait se taire à jamais.

— Peux-tu m'aider à tuer Moord'mar ?

— Si tu veux vraiment détruire l'Empereur, tu dois au préalable entendre mon histoire. Entend et comprend et tu jugeras ensuite.

Siorg'un garda le silence, ce que la Reine dut prendre pour une approbation car elle reprit :

— Je suis la reine des Faeries. Mon peuple est venu de Lemël, il y a très longtemps – une éternité selon vos critères. Nous avons suivi le Porteur de Flambeau lorsqu'il a pénétré dans notre monde et qu'il est remonté jusqu'à la Source de la Rivière d'Argent. Lorsqu'il est reparti dans votre monde avec la Lumière, nous l'avons suivi également. Nous sommes liés à la Lumière, son pouvoir nous abreuve et nous nourrit. En réalité, nous faisons partie de la Lumière.

— Nous avons habité votre monde avec plaisir après que les Daïmons en aient été chassés. Le soleil dans son enfance illuminait la terre d'une symphonie de couleurs. L'azur du ciel, l'émeraude des forêts, l'argent des montagnes, l'or des plaines, les milles fleurs des prairies aux pétales de topaze et de grenat tout cela nous ravissait et emplissait notre cœur d'une joie sans égale. Nous aimions votre monde. Nous reconnaissions notre influence dans les formes enchanteresses de la Matière dans le foisonnement bouillonnant de la Vie, malgré toute sa cruauté sanglante. Nous savions que notre Souffle était en vous, animant jusqu'au plus humble insecte. Nous avons fondé bien des royaumes – le plus beau de tous étant celui où nous nous trouvons actuellement : Xahandrya – le lieu où étaient dissimulées jadis les sept Pierres de Lumière que Lae-Mü nous avait confiées.

— Nous étions partout. Au cœur des forêts et des montagnes, sous les collines et au fond des lacs – partout, sauf dans les puits de ténébreux des Daïmons. Notre royaume était plein de rires et de chants. Notre magie était vivace et subtile, moins terrifiante que les artifices des Daïmons, mais non moins puissante, pareille à la sève de la terre. Les magiciens venaient souvent nous trouver pour que nous leur enseignions les secrets de notre art.

— Dans un premier temps, le Porteur de Flambeau offrit la Lumière d'Argent aux hommes après avoir vaincu les Daïmons. La Lumière fut stockée dans sept pierres de cristal, chacune illuminée au contact du Flambeau, et les chefs de chacune des sept tribus Ka-Erims reçurent les Pierres des mains de Lae-Mü. Durant un temps – guère plus qu'un battement de cœur selon nos comptes – il parut que la paix perdurerait et qu'une ère de bonheur s'installerait pour l'humanité tout entière sous l'égide de Lae-Mü. Hélas, votre race est pleine de l'avidité que les Daïmons ont instillé en elle. L'enseignement du Porteur de Flambeau fut vite oublié et des guerres terribles ne tardèrent pas à éclater entre les différentes tribus pour la possession des Pierres. Les Daïmons avaient été repoussés, mais leur influence sur le monde restait vivace.

— Lorsque Lae-Mü perdit espoir de voir les hommes surmonter leurs différents, il réunit les Pierres à nouveau et nous les confia, nous demandant de veiller sur elles et de les protéger de la convoitise des hommes, ce que nous avons tenté de faire - vainement.

— La disparition des Pierres ne mit pas fin aux conflits. Le pouvoir de Lemël avait attisé la convoitise dans le cœur des hommes, suscitant des haines et rancunes tenaces, et à mesure que le souvenir du règne des Daïmons s'estompait, l'orgueil et la folie des hommes ne cessaient de croître. L'humanité était déchirée par des conflits et des combats sanglants. Des guerres sans fin ravageaient le monde, et des armées se dressaient les unes contre les autres en de terribles batailles. De puissants seigneurs de guerre se partagèrent le monde.

— L'un de ces seigneurs de guerre, l'un des plus sanguinaires, l'un des plus cruels, se nommait Moord'mar. Ses ennemis le nommaient Moord'mar le Terrible, car jamais il n'avait connu la pitié ou les remords. Il avait tué plus d'hommes que quiconque et il avait sous ses ordres une bande de guerriers féroces qui portaient la destruction et la mort partout où ils

passaient. Moord'mar était un combattant redouté, et il ne craignait qu'une seule chose : la mort.

— Quoi qu'il fasse, où qu'il aille, Moord'mar savait que chaque pas qu'il faisait le rapprochait un peu plus du tombeau. Il pouvait bien éventrer tous ses ennemis, massacrer sans pitié leurs femmes et leurs enfants, brûler leurs fermes et ravager leurs récoltes, il savait qu'en fin de compte, tout cela se révélerait vain : un ennemi au moins finirait par triompher, finirait par avoir raison de lui, et cet ennemi était la mort elle-même. Rien, ni son courage, ni sa force, ni sa haine ne pourrait lui permettre de lui échapper. Cette idée vint à l'obséder au point qu'il perdit le sommeil et l'appétit. Ses victoires innombrables ne lui apportaient plus aucun plaisir et même le vin et les femmes ne pouvaient lui faire oublier le destin qui l'attendait. Dans sa folie, Moord'mar se mit à capturer des Faeries, et à les interroger afin de découvrir le secret de leur immortalité. Pourtant, il eut beau torturer et tuer d'innombrables êtres féés, jamais il ne put découvrir le moyen de vaincre la mort car ce moyen n'existait pas. Il n'y a pas d'échappatoire pour vous : la Vie est la Mort et la Mort est la Vie –votre monde est aussi intimement lié à Dargûn qu'à Lemël.

— Moord'mar finit par se persuader que le sang des Faeries permettait de vivre éternellement. Il traquait et mettait à mort toute les créatures possédant une part de sang faerique, les poursuivant jusque dans les mieux dissimulés de nos repaires. Il était accompagné d'une meute hurlante de chiens féroces. Mon peuple apprit vite à l'éviter. Nous fermâmes une à une les portes de nos royaumes, disparaissant de la vue des mortels, dissimulant nos demeures sous des voiles d'illusions et de magie. Bientôt, Moord'mar revint bredouille de ses chasses sanglantes.

— Un jour, la meute repéra un étrange renard à la fourrure noire comme la nuit, et le traqua sans aucune pitié des heures durant. Le renard fuit devant les chasseurs, jusqu'au moment il fut cerné, alors il se retourna contre les chiens de guerre et les tua tous, car l'animal était un vérité un Daïmon, un Esprit de Dargûn, qui par jeu, avait pris l'apparence d'un craintif animal. Voyant cela, Moord'mar se prosterna au pied du renard et le supplia de lui accorder le pouvoir de l'immortalité, lui promettant en échange de devenir le plus zélé serviteur des ténèbres. Mais le Daïmon haussa les épaules d'un air méprisant et lui répondit ceci : « Pauvre fou, nous n'avons pas besoin d'acheter ton âme. Tu es déjà à nous ! Dès l'instant où tu tuas ta première victime, tu devins notre serviteur ! Mais, si tu veux vivre éternellement, sache que le seul pouvoir en ce monde qui permet d'accomplir cela est la lumière des pierres enchantées de Xahandrya, la Lumière de la Rivière d'Argent que Lae-Mü amena au monde à travers les portes de Lemël et que les Faeries gardent dans leur royaume secret. Vole les pierres et tu connaîtras la vie éternelle ! »

— Et le renard partit au loin, regagnant le sombre royaume des Daïmons par des chemins connus d'eux seuls. Alors, Moord'mar conçut le projet insensé de voler les pierres de lumière et de s'approprier le pouvoir de Lemël. Ce pouvoir ferait de lui un être tout puissant, l'égal d'un dieu. Pour cela, il n'hésita pas à abandonner derrière lui ses chiens, ses guerriers et toutes les terres qu'il avait conquises. En dissimulant son identité, il devint l'élève d'un sorcier nommé Nehedel, l'un de nos disciples et l'un des plus puissants magiciens de l'époque.

— Durant de longues années, il travailla auprès de lui, gagnant peu à peu sa confiance, gardant patiemment enfouis au fond de lui-même ses rêves de puissance. Il étudia les livres du magicien, apprit ses secrets et connut ses secrets les mieux gardés. L'ambition de Moord'mar l'animait d'une volonté farouche. Tout son être, toute son énergie, était tendu dans un seul but : acquérir un pouvoir suffisant pour tromper notre vigilance et dérober les pierres de Lemël. Jamais Nehedel n'eut d'élève plus studieux, plus appliqué et plus attentif que Moord'mar.

— Le jour, le mage lui dispensait son enseignement, lui parlant de la Matière et de ses propriétés étranges, de la Vie et de ses sentiers sinueux, lui enseignant le langage des animaux

et des plantes. Il lui apprit les runes et la manière de les agencer, lui montra les mystères cachés au cœur des forêts les plus profondes. La nuit, Moord'mar continuait à travailler seul, à la lueur d'une chandelle, étudiant d'épais grimoires jusqu'à ce que ses yeux se ferment et que ses forces l'abandonnent. Mais toujours, son esprit était perverti et son cœur plein de fiel. Lorsqu'il voyait une créature vivante, il ne se demandait pas, comme le voulait Nehedel : comment l'aimer ? Mais plutôt : comment la combattre, comment l'asservir, comment la vaincre ?

— Au début, ses progrès furent laborieux. Il semblait que jamais il ne pourrait maîtriser le Ka. Il avait beau s'appliquer de toutes ses forces, il n'arrivait pas à lancer le moindre sortilège. Pourtant, il n'abandonna pas, continua à travailler des années durant. Chacun de ces échecs le faisait redoubler d'effort, emplissant son esprit d'une rage nouvelle. Sa haine et son ambition dévorante lui fournissaient l'énergie nécessaire. Il parvint au prix d'efforts terribles à lancer quelques sortilèges élémentaires, mais les plus puissants restaient irrémédiablement hors atteinte. Par bonté, Nehedel ne cessait de l'encourager, mais au fond de lui-même il ne croyait plus que son disciple pouvait devenir un véritable magicien. Il reconnaissait et admirait son application, mais ses dons le trahissaient.

— Cela dura dix longues années. Puis, un jour, Moord'mar sentit une porte s'ouvrir en lui. Pour la première fois, il put sentir le Ka. Ce fut un miracle extraordinaire, comme si ses yeux s'ouvraient sur la lumière après une vie interminable passée dans les ténèbres, comme si un homme aveugle de naissance acquérait soudain la capacité de voir. Le pouvoir déferla en lui comme une vague d'eau claire, pure et limpide comme du cristal. Pourtant, loin d'éteindre le brasier de haine qui le consumait, cela ne fit que le raviver, le fortifier, le rendre plus violent encore. Moord'mar se dévoila alors, et se retourna contre son maître. Il l'affronta dans un duel de magie qui dura un jour, et il finit par triompher. Moord'mar tua Nehedel. Il but son sang, et dévora son cœur encore palpitant, s'appropriant ainsi tout le pouvoir, toute la sagesse, qui était en lui, devenant encore plus puissant et redoutable.

— Alors commença un règne de ténèbres. Les armées de Moord'mar déferlèrent sur le monde, soutenues par le pouvoir de la magie noire, et des combats sanglants firent rage à la surface de la terre. Rien ne semblait pouvoir arrêter Moord'mar. Ses ennemis, les puissants seigneurs de guerre, s'unirent contre lui, mais il les vainquit tous à la fois. Moord'mar paraissait invincible. A son commandement, des géants de pierre et de boue s'animaient et joignaient leurs forces aux siennes, la foudre frappait et des tempêtes à la puissance irrésistible soufflaient sur ses ennemis. Les magiciens vinrent à lui et le défièrent, mais il les combattit, opposant à leurs pauvres sortilèges toute la rage qui était en lui, et ils durent fuir, périr ou se soumettre. Ce temps dura encore dix années, et Moord'mar le Terrible, le Roi Sorcier, devint finalement Empereur d'Arden. Il avait conquis le monde et aussi loin que l'on pouvait aller ses armées faisaient régner la terreur. Son nom était universellement craint et respecté.

— Pourtant Moord'mar n'était pas satisfait. Il régnait sur la terre, mais ne possédait pas encore ce qu'il désirait lui-même tout. Parvenir jusqu'ici lui avait pris vingt années de sa vie et il avait atteint un âge où le spectre de la mort acquiert plus de force et de présence que jamais. Sa magie lui assurait une éternelle jeunesse, prolongerait son existence bien lui-même de la normale, mais il savait qu'il ne pourrait tromper éternellement la mort.

— Alors, Moord'mar partit une nuit, seul, afin de trouver notre royaume. Usant des tours les plus secrets qu'il avait volé à Nehedel, il se rendit invisible et franchit les cols des montagnes blanches, trompant la vigilance des nains qui surveillent les routes secrètes menant à Xahandrya. Enfin, après bien des efforts, il découvrit les portes de Xahandrya. Ces portes étaient constituées de colonnes de pierres dressées qui barraient l'accès à notre royaume. Il était impossible de les franchir par force, car au besoin, les pierres s'animaient et se transformaient en géants à la force irrésistible. Mais Moord'mar vint à eux et les attaqua sous

forme d'un gigantesque Dragon noir, rugissant et crachant des flammes. Les géants ripostèrent en le frappant de leurs poings gigantesques qui avaient la force terrible des béliers. Le combat dura longtemps, mais Moord'mar parvint finalement à triompher. Il jeta à bas ses ennemis, les uns après les autres, et ceux-ci se brisèrent sur le sol. Pourtant, l'affrontement avait consumé ses forces.

— Moord'mar était mortellement blessé. Il parvint à se glisser secrètement au sein de Xahandrya, et toujours invisible, trouva l'endroit où était conservé les Pierres. Il affecta alors la forme d'un farfadet, afin de ne pas éveiller la méfiance des gardes. Ceux-ci le découvrirent et, voyant qu'il était au seuil de la mort, l'emmenèrent auprès des Pierres, afin qu'elles le guérissent. Alors Moord'mar se révéla dans toute sa perfidie, et vola d'un coup toute la Lumière d'Argent, absorbant tout la magie des Pierres, les laissant froides, grises et sans vie.

— A cette vue, l'horreur nous saisit car nous avons compris que notre vigilance avait été prise en défaut. Mais il était déjà trop tard. Rien ne pouvait plus arrêter Moord'mar dont la puissance était devenu irrésistible. Il se changea à nouveau en Dragon et disparut au loin, regagnant son empire de ténèbres, emportant avec lui toute la magie que nous étions censé garder.

— Cela est de ma faute... J'aurais du comprendre la menace que représenter Moord'mar. J'aurais du agir avant qu'il ne soit trop tard. Mais je n'ai jamais pu m'y résoudre. La vie des mortels est courte, pleine de bruit et de fureur, mais elle glisse sur sous comme l'eau sur la feuille. Jamais je n'aurais pensé qu'un mortel isolé, si puissant soit-il, put représenter une menace.

— Moord'mar réunit sept des meilleurs magiciens du royaume et leur commanda de dresser une tour d'etheneel. Lorsque cela fut accompli, il enferma au sein de la tour tout le pouvoir qu'il avait volé, afin de s'assurer que nul autre ne pourrait le lui dérober comme il l'avait volé à mon peuple. Il s'enferma pour l'éternité à l'intérieur de la Tour de Cristal. Il autorisa certains parmi son peuple à accéder à la lumière de Lemël, afin de mieux le servir, et relégua les autres aux rangs d'esclaves. Pour dissimuler toute trace de son forfait, il mentit à son peuple, en lui faisant croire que le pouvoir était engendré par la tour lui-même, alors que la magie vient de Lemël et fut offerte au monde par Porteur de Flambeau.

En entendant cela, Siorg'un comprit que les Daïmons dans leur perfidie avaient travesti la réalité – fondant un mensonge sur une vérité. Non la Tour de Cristal ne drainait pas le Ka au profit de l'Empereur comme le prétendait Nyarg'ho : au contraire la Tour abreuvait les lignes telluriques, transmettant aux monde une partie – une partie seulement – de la magie de Lemël. Cependant l'Empereur et les Adeptes mentaient également, car l'ultime source du Pouvoir ne venait ni de la Tour ni d'eux mêmes. Il venait de la Rivière d'Argent de Lemël et du Flambeau que Lae-Mü avait rapporté de l'autre monde.

— Le Ka s'affaiblit, intervint-il. Est-ce parce que la magie de Lemël est en train de décliner ?

— La magie décline parce que *nous* déclinons. Tout comme la Lumière, nous venons de Lemël et un lien intangible nous unit à elle. Privés de la Lumière d'Argent nous ne pouvons vivre, mais sans nous, l'influence de Lemël sur votre monde est moins forte et la Lumière brille moins intensément. Non qu'elle soit moins puissante en réalité, mais votre capacité à la percevoir et à l'utiliser diminue, car votre lien avec Lemël s'affaiblit en même temps que vous vous rapprochez de Dargûn. Mais entends la suite de mon histoire.

— Moord'mar n'était pas encore satisfait. Au fond de lui-même, il avait peur de mon peuple. Il craignait la magie de Lemël. C'était un agent de Dargûn, et les Daïmons qui étaient en lui le poussaient à nous détruire, à nous annihiler jusqu'au dernier.

— Il réunit une puissante armée, la plus puissante et la plus nombreuse que le monde avait jamais connu et marcha sur Xahandrya. Le pouvoir de sa magie était irrésistible. Il enfanta des êtres hideux créés en vue de la guerre : Orcs, Trolls, ces hybrides épouvantables entre la bêtes et l'homme furent créés ce jour pour nous combattre, de même que les Dragons cracheurs de

feu, le chef-d'œuvre de Moord'mar, créés à l'image de sa rage destructrice. De toutes les créatures qui peuplaient la terre, seuls les Nains des Montagnes se rangèrent de notre côté.

— Qu'aurions nous pu faire ? Nous ne pouvions pas remporter ce combat. Nous ne savons pas haïr. Notre magie peut soigner, guérir mais non blesser ou détruire. Tuer une créature vivante équivaldrait à nous tuer nous même. Alors nous avons rassemblé tout notre pouvoir et lancé le plus puissant sortilège d'illusion qui n'avait jamais été utilisé. Un sortilège d'une force terrible. Au moment où il fut prononcé, le souvenir de Xahandrya disparut soudain de toutes les mémoires, s'effaça de l'esprit des hommes, de tous les livres, de toutes les cartes, de toutes les tablettes, fut retiré de la surface du monde, comme s'il n'avait jamais existé. Moord'mar lui-même oublia où il avait trouvé le pouvoir de Lemël, oublia jusqu'à l'existence de notre royaume. Ainsi, nous demeurions à jamais hors de sa portée.

— Moord'mar entra dans une violente colère et envoya des messagers aux quatre coins du royaume afin de découvrir notre cachette. Mais tous ses efforts se révélaient vains. Lorsque ses envoyés arrivèrent à proximité de notre domaine, une force mystérieuse les aveugla et dévia leur course. Ceux qui eurent suffisamment de force et de volonté pour continuer leur route furent rapidement stoppés par les nains qui les retinrent à jamais prisonniers dans les royaumes souterrains.

— Ce fut ainsi que Moord'mar devint Empereur d'Arden et ce fut ainsi que commença le long règne des Adeptes. Moord'mar fit de son domaine un royaume de sorcier, offrant à son peuple une partie du pouvoir que distillait la Tour de Cristal, et ses pouvoirs faisaient de lui un demi-dieu, immortel et invincible.

— Mais, dans la terreur que nous inspirait l'Empereur, nous avons commis une erreur. Notre stratagème nous avait permis d'échapper à la colère de Moord'mar, mais privés de la lumière de Lemël, nous ne pouvions vivre. C'était elle qui nous nourrissait et sans elle, nous ne pouvions continuer à exister. Mon peuple se mit bientôt à périr, comme une plante privée de la lumière du jour. Il se passa bien des années avant que nous ne remarquions quelque chose, mais notre décadence était inévitable et irréversible – incroyablement rapide à nos yeux immortels. Les miens disparurent un à un. Certains partaient au loin pour ne plus revenir, d'autres plongeaient dans un sommeil éternel, d'autres enfin s'évanouissaient dans le néant comme de la brume emportée par le vent. Nombre des nôtres se sont mêlés aux humains pour ne pas être détruits, perdant ainsi toute part de féerie pour devenir de simples mortels. Avant que cent années ne se soient écoulées, nous n'étions plus qu'une poignée condamnée à l'oubli.

— J'ai vu disparaître tous les miens, continuait la Faerie avec un chagrin si bouleversant que Siorg'un sentit les larmes lui venir aux yeux. Un à un je les ai vus mourir, et je n'ai rien pu faire pour les sauver. Puis vint le temps où je me suis retrouvée seule. Alors, je me suis allongée pour dormir, et je sombrai enfin dans un sommeil éternel.

— Désormais, il ne reste plus rien de moi, dit encore la Faerie dont la voix n'était plus qu'un mince filet à peine audible. Plus rien qu'un murmure oublié dans le vent... Plus rien...

La voix vacilla et s'évanouit.

— Attends, cria Siorg'un de toutes ses forces. Dis moi comment tuer Moord'mar ! Comment détruire l'Empereur ! Tu dois me le dire !

Un murmure infime, presque imperceptible, lui répondit.

— Tu ne peux vaincre l'Empereur... Qu'en détruisant la magie qui est en lui... Refermer les portes de Lemël... Alors la magie disparaîtra... à jamais...

— Comment faire ? Comment refermer les portes de Lemël ?

Seul le silence lui répondit. La reine des Faeries avait disparu à jamais, la dernière parmi son peuple. Siorg'un sentit une grande lassitude en lui, une faiblesse accompagnée d'un sentiment de désespoir si profond qu'il avait envie de se coucher et de laisser mourir. Poussant un profond soupir, il recula lentement et quitta la grotte.

L'anneau

Lorsqu'il franchit l'arche de pierre enchantée qui protégeait la demeure de Siankara, Siorg'un vit que Guilen l'attendait, assise sur le sol, jouant avec des cailloux dans la poussière. Il fit quelques pas et tomba à genoux devant elle. Il se sentait faible et sans force.

Brusquement, il comprit que la magie qui l'avait maintenu en vie jusqu'à cet instant était en train de se perdre. Sa vue se brouilla et il éprouva un brusque sentiment de regret à l'idée d'échouer si près du but. Pourquoi la reine ne lui avait pas dit d'abord ce qu'il avait besoin de savoir au lieu de l'accabler d'un long récit inutile ? Mais Guilen se leva d'un bond joyeux.

— Mon frère m'a prévenue. Nous allons trouver les portes de Lemël !

Siogr'un la regarda, hébété.

— Tu sais où elles se trouvent ?

Gravement, la petite fille acquiesça. Puis, elle se mit à chanter, d'une voix légère et frêle d'abord, puis avec plus de force, comme si une autre voix se mêlait à la sienne et venait la renforcer. Siorg'un ne comprit pas les paroles, mais l'air était apaisant, lent et doux comme une berceuse de son enfance. Dans la roche qui l'entourait, des fissures apparurent, d'où émanait une lumière brillante comme l'éclat d'un soleil. Des traits de lumière illuminèrent la caverne, et soudain, le monde parut vaciller autour de lui. Il eut l'impression que les rochers et les parois des cavernes, illuminés par les rayons d'or se disloquaient peu à peu. Une lumière dorée l'enveloppa et parut le happer. Il lutta pour se dégager, emporté par le tourbillon de lumière qu'était devenue la caverne. Il lui semblait se mouvoir dans une substance éthérée qui ressemblait à de l'or liquide. Des formes étranges et aériennes tournaient autour de lui, passant et repassant devant ses yeux sans qu'il ne puisse les identifier. Il y avait des rires, des chants cristallins, des murmures. Sior'un se sentait emporté par le tourbillon. Une grande lassitude lui vint. Il n'avait plus envie de lutter. Il ferma les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit, longtemps, très longtemps après, tout avait changé. Il se trouvait dans une caverne étroite à la couleur d'émeraude, aux formes étranges, encombrée de rochers biscornus pareils à ces coraux luisants et de stalactites saillants. Siorg'un avait l'impression que la caverne tout entière avait été creusée dans un gigantesque bloc de jade.

Guilen se tenait à ses côtés. Devant eux se dressait un piédestal de marbre noir, sur lequel reposaient sept écrins de diamant. Mais les pierres qui se trouvaient dans les écrins étaient ternes, grises et sans vie.

— Ici reposent les pierres de Lemël, dit Guilen en caressant les pierres avec respect.

— Elles ont cessé de briller le jour où Moord'mar les a touchées, répondit Siorg'un, sans savoir pourquoi il disait cela.

Il s'interrompit brusquement. Derrière les pierres s'ouvrait une sorte de passage, une ouverture qui paraissait creusée non dans la pierre, mais dans l'espace même, dans sa texture profonde, une porte menant sur un lieu qui n'était pas de ce monde. De l'autre côté, on distinguait un maelstrom de formes et de couleurs, une sorte de tourbillon de lumière, où des millions d'étoiles étincelantes étaient animées d'un ballet étourdissant et sans fin. Le spectacle était magnifique. Fasciné, Siorg'un tendit la main vers le tourbillon. Jamais il n'avait rien vu d'aussi beau. Les étoiles multicolores dansaient, scintillaient joyeusement, nimbées de halo de couleurs dont jamais Siorg'un n'avait vu l'équivalent sur Arden, des couleurs plus intenses, plus harmonieuses et plus délicates que tout ce qu'il était possible de concevoir. Les étoiles paraissaient vivantes, et étaient animées de mouvements rapides et harmonieux. En comparaison, les murs de jade étaient ternes et sans éclat, et les écrins de diamant eux mêmes semblaient froids et morts. La vue de la lumière de l'autre côté des portes était un ravissement pour les yeux et pour l'esprit, l'emplissait d'un bonheur que jamais il n'aurait cru possible. Pour la première fois depuis bien longtemps, il se sentait apaisé, heureux, parfaitement en

paix avec lui-même. Des formes de lumières glissèrent sur lui, l'effleurèrent et voletant autour de lui comme des papillons, formant dans l'air des formes étranges et délicates, qui disparaissaient à peine formées dans un nuage de poussière argentée. Hypnotisé, il les regarda avec ravissement, toute colère et toute peur apaisée.

— Ce sont les portes de Lemël, souffla Guilen. Nous sommes au seuil de l'Autre Monde. Le pôle positif. La Source.

Elle resta un moment silencieuse, comme hypnotisée, puis reprit :

— Mon frère affirme que tu portes l'anneau de Nehedel. L'anneau que le Porteur de Flambeau forgea jadis de ses propres mains et offrit à son meilleur disciple. Il permet de refermer les portes. Alors la lumière de Lemël quittera ce monde. A jamais.

Siorg'un recula, brusquement oppressé. Son cœur se serra. Il tenait enfin entre ses mains ce pourquoi il s'était battu pendant si longtemps, ce pourquoi il avait enduré tant de souffrance, avait affronté la mort.

Refermer les portes de Lemël... Alors le pouvoir de l'Empereur disparaîtrait à jamais... Mais pas seulement lui. La magie elle-même disparaîtrait. Tous les sortilèges prendraient fin et tous ce qui avait été édifié par magie s'effondrerait. Siorg'un tentait d'imaginer les conséquences... Un monde sans magie. Le chaos, la barbarie, l'ignorance... Les populations impuissantes livrées à la famine, à la maladie, à la mort. Des milliers d'êtres humains devenant brutalement aveugles et sourds. Régressant soudain jusqu'à l'état de la bête. Le monde plongé dans des ténèbres sans fin.

Mais il repensa alors à son épouse, à la jeune Akahime qu'il avait aimée, et qui n'était plus qu'un tas de cendre, à l'enfant qu'elle portait et qui ne pourrait jamais avoir la chance de vivre, et il sentit l'aiguillon de la haine se raffermir dans son cœur. Il avait rêvé d'un monde de liberté et d'amour, mais ce monde avait été brûlé par les Dragons de l'Empereur. Les Ka-Erims ne méritaient pas le présent que leur avait fait Lae-Mü. Il était temps de leur reprendre. Il prit l'anneau et laissa sa chaleur le pénétrer lentement. L'anneau qui serait une fois encore l'instrument de sa vengeance. L'anneau de Nehedel... Transmis de génération en génération à tous les grands Adeptes, depuis le commencement du monde... Le symbole de l'alliance unissant le Porteur de Flambeau à son peuple. Le seul d'entre tous les trésors de Nehedel dont Moord'mar ne jugea pas utile de s'emparer, parce qu'il n'y voyait qu'un symbole religieux. Quelle ironie...

Siorg'un hésita une dernière fois. Pouvait-il pour assouvir sa vengeance condamner le monde aux ténèbres ? En avait-il le droit ? Mais les Ka-Erims ne s'étaient-ils pas eux même condamnés en laissant l'Empereur accaparer le pouvoir du Ka, en le laissant réduire le monde en esclavage ?

Il songea à Lae-Mü. A l'inverse de Volgür il n'avait jamais cru en lui. Pourquoi l'avait-il choisi, pourquoi lui laissait-il le privilège du choix ? Pourquoi avait-il laissé Moord'mar voler la lumière de Lemël, pourquoi n'avait-il rien fait pour sauver les Faeries ? Pourquoi n'avait-il pas agi pour sauver les Akahims, qui lui faisaient confiance, qui croyaient en lui ? Siorg'un éprouvait à l'encontre de Lae-Mü le même ressentiment qu'envers l'Empereur. Tout ceci lui paraissait absurde, dénué de sens.

Peut-être le choix qui lui était laissé n'était-il qu'une illusion ? Le Porteur de Flambeau connaissait-il par avance la décision qu'il allait prendre ? Peut-être n'était-il qu'une marionnette entre ses mains ? Il secoua la tête. Pourquoi hésiter ? Le choix était fait depuis longtemps.

Guilen se tenait toujours à côté de lui. Était-elle consciente de l'enjeu ? Était-elle elle aussi un instrument du Dieu ?

— Mon frère dit que le Porteur de Flambeau a apporté la lumière de Lemël pour libérer les hommes, dit Guilen. Mais ceux-ci s'en sont servis pour s'enchaîner eux-mêmes. A présent ils

se débattent dans les ténèbres. En leur enlevant la lumière qui les aveugle, tu leur rends la vue et tu brises leurs chaînes.

Siorg'un hocha la tête. Ses paroles trouvaient leur écho en lui. Elles avaient un sens. Il comprit soudain les intentions de Lae-Mü.

Le Porteur de Flambeau avait vaincu les Daïmons. Il protégeait le monde de leur influence – les forçant à rester dans l'ombre, à agir par des voies détournées, par l'entremise d'êtres humains corrompus. Il continuerait à le faire même si la Lumière d'Argent disparaissait du monde. La lumière de Lemel disparaîtrait et avec elle finirait le pouvoir des Ka-Erims, mais le soleil demeurerait, continuerait à briller, condamnant les Daïmons à l'impuissance et à la précarité.

Mais Lae-Mü ne voulait pas ôter aux hommes leur libre arbitre. Il leur avait donné l'Anneau – et le choix de s'en servir – ou non. Et ce choix lui revenait à présent.

Il passa l'anneau à son doigt et projeta son esprit en lui, activant sa magie. Et soudain, son esprit fut englouti par le cercle, comme s'il était aspiré en lui, au travers de lui. Sa conscience s'élargit, s'étendit jusqu'à englober la totalité du monde. Ce fut comme s'il ne faisait plus qu'un avec l'univers. Avec une terrible acuité, il perçut chaque brin d'herbe, chaque goutte d'eau, chaque grain de poussière qui composait ce monde. L'humanité lui apparut comme une vaste fourmilière, grouillante de vie et d'activité, une fourmilière qui était pour lui comme un être unique, mais dont il percevait avec une parfaite netteté le moindre individu. Un bref instant, il acquit une connaissance totale, parfaite de tout ce qui était, de tout ce qui composait le monde. Il avait conscience du moindre événement, chaque naissance, chaque mort et jusqu'au plus infime souffle de vent. Il fut la proie déchiquetée vivante dans les griffes du prédateur, et il fut aussi le prédateur avide de chair et de sang. Il fut l'Empereur Moord'mar et partagea ses rêves de grandeur et ses peurs secrètes, et il fut l'humble esclave gémissant sous le fouet des Orcs. Il fut l'arbre de la forêt plongeant ses racines profondément au cœur de la terre, étendit ses branches jusqu'à la voûte céleste. Il fut la rosée du matin, et la lumière jouant sur les flots argentés. Il fut le vent soufflant en tornade sur la mer en furie et l'eau limpide et glacée coulant au flanc des montagnes. Il fut l'amour et la haine.

Puis, son esprit plongea plus profondément encore, descendit lui-même de la matière et de l'esprit. Il vit le Ka, perçut jusqu'au moindre détail de ses agencements les plus complexes, comprit ses formes et ses harmonies les plus secrètes, acquit une parfaite maîtrise de son pouvoir. Un bref instant, il *fut* le Ka. Un profond sentiment de plénitude l'envahit et toute souffrance disparut à tout jamais. Il ne dominait pas, il *était*. Il ne comprenait pas le monde, il le *vivait*. Tout à présent n'était qu'harmonie. Derrière le chaos qu'était le monde, il vit l'unité. Dans les ténèbres des Daïmons, il vit la lumière, et dans la lumière les ténèbres. D'un seul coup, il embrassa l'édifice entier, et celui-ci cessa d'être pour lui un mystère.

Quelque part, l'Empereur Moord'mar se dressa, pris de terreur, et ressembla toute sa puissance pour s'opposer à lui. Les Daïmons s'éveillèrent, pris de panique et se ruèrent à l'attaque en un assaut désespéré, mais il était déjà trop tard. La magie avait été activée et il n'était plus possible de l'arrêter. A présent, Siorg'un était un dieu. Un dieu omniscient, doté d'une conscience absolue, totale, mais dont le pouvoir se limitait à détruire ce qui lui avait donné naissance. Lentement, les portes de Lemel se refermaient. Siorg'un sentit ses pensées se dissoudre dans le néant, sa conscience se dissiper lorsque la magie disparut du monde. Il ne ressentit aucune peur, mais uniquement un profond sentiment d'apaisement.

Lae-Mü avait donné, Lae-Mü avait repris, mais il n'avait pas agi lui-même : il avait laissé le choix à l'un de ses enfants.

Moord'mar hurla de rage. Il sentait le pouvoir l'abandonner, le Ka couler autour de lui, comme de l'eau se répandant hors d'un récipient brisé. Il tenta de le retenir, mais ses doigts se refermèrent sur un vide glacé. Les ténèbres obscurcirent son âme, et il hurla à nouveau, de terreur cette fois-ci, lorsque l'ombre de la mort l'engloutit. Vaine avait été sa quête

d'immortalité et il n'avait réussi qu'à entraîner le monde des hommes avec lui dans les ténèbres.

Au cœur du territoire d'Arden, la Tour de Cristal vacilla lentement, ses murs gracieux se fissurèrent et elle s'effondra sur lui-même. Bientôt, l'etheneel lui-même commença à se dissoudre et à s'évanouir dans le néant, le laissant à sa place que le vide.

Partout, les sorciers sentaient l'obscurité se refermer sur eux, comme si le monde avait soudain été plongé dans les ténèbres. Toutes leurs orgueilleuses constructions, leurs tours, leurs demeures, leurs palais de lumière s'effondrèrent, leurs sortilèges se dissipèrent, et leurs créatures disparurent ou se rebellèrent contre eux. Les portes de Lemël se refermèrent.

Restée seule, Guilen poussa un soupir et essuya ses larmes. Ken apparut soudain et glissa sa main dans la sienne. Elle l'étreignit de toutes ses forces.

— Je vais devoir partir, maintenant, dit Ken. Je ne peux rester plus longtemps.

Guilen raffermi son étreinte.

— Ne me laisse pas seule !

— Je ne peux rester. Je ne suis plus rien qu'un souvenir auquel seul le pouvoir d'une magie agonisante peut prêter vie. Je dois m'en aller.

— Emmène moi avec toi, supplia-t-elle.

— Tu es sûre ? Tu es sûre de vouloir quitter ce monde ? De le quitter pour ne jamais plus y revenir ?

— Je ne veux pas vivre sans toi.

— Alors suis-moi !

Une lumière dorée enveloppa les deux enfants. Se tenant toujours par la main, ils s'envolèrent et disparurent dans le kaléidoscope de couleur. Celui-ci vacilla soudain et sembla s'effondrer sur lui-même, puis il se referma complètement, et les ténèbres furent totales.